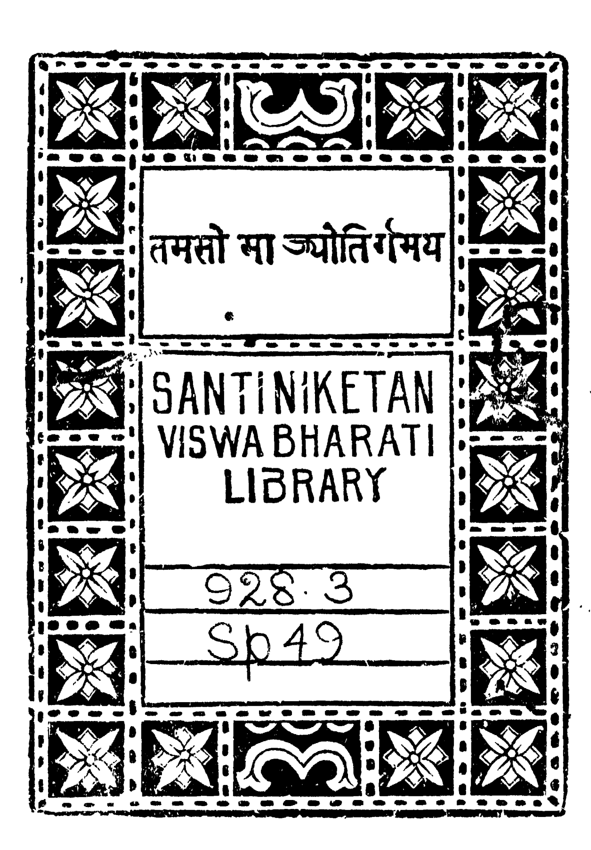


तमसो मा ज्योतिर्गमय
SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY
928.3
Sp 49

MES
PREMIERS SOUVENIRS

DU MÊME AUTEUR

LE LIEUTENANT CONRAD

Traduction de N. Valentin. — 1 vol. in-16 . . . . **3 50**

EN PRÉPARATION

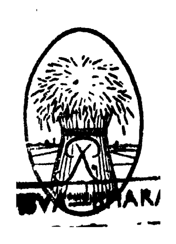
PAGES CHOISIES

par P. BUDRY.

CARL SPITTELER

MES
PREMIERS SOUVENIRS

TRADUCTION ET PRÉFACE DE HENRI DE ZIEGLER



LIBRAIRIE PAYOT & Cie

LAUSANNE — 1, Rue de Bourg, 1.

PARIS — Bd St-Germain, 106.

1916

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Les *Premiers Souvenirs* de Carl Spitteler sont, à la date où paraît ce petit volume, l'œuvre la plus récente du grand poète. C'est la plus légère aussi, la plus facile, et, dans sa minceur, l'une des plus originales. Son caractère est assez nouveau, même, pour qu'il nous paraisse utile — et c'est l'avis de l'auteur également — d'y préparer le lecteur français par quelques mots d'avant-propos.

On nous objectera peut-être qu'il est superflu de prendre tant de précautions, que ce n'est point là première fois qu'un écrivain raconte les premiers temps de sa vie, que de tels souvenirs ont enrichi les lettres françaises de plusieurs chefs-d'œuvre délicats.

Nous avons, en effet, sans remonter bien haut, les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* d'Ernest Renan, le *Roman d'un Enfant* de Pierre Loti, le *Petit Chose* d'Alphonse Daudet et, tout récemment, d'Anatole France, les délicieux *Souvenirs du petit Pierre*.

Il ne serait pas juste, nous semble-t-il, de rapprocher trop le livre de Spitteler de ces autobiographies,

plus ou moins fidèles, dont il diffère essentiellement. A ne comparer nos *Souvenirs* qu'à ceux d'Ernest Renan, nous dirons qu'ils ne visent pas le même but, qu'ils ne recherchent point la même vérité. Les uns réfléchissent, pensent, font retour sur le passé, cherchent l'homme dans l'enfant et l'accompagnent jusque tard dans la vie. Les autres ne veulent que se rappeler ; ils ne recherchent dans le passé l'origine de rien de présent et ne reviennent à ces premières années, considérées comme un petit monde bien clos, que pour l'amour d'elles-mêmes.

Qu'on ne fonde point sur la banalité du titre français. Les *Premiers Souvenirs* n'appartiennent pas au genre historique ; ils ne sont pas davantage un roman. Leur premier mérite, leur grande originalité est que la vérité n'y paraît altérée que dans la mesure seulement — et nul talent ne saurait y parer — où la déguise la magie capricieuse des mots. Mais cette vérité n'est point selon la raison : elle est selon la *poésie*. Vérité, poésie ne font qu'un dans ces pages. On n'y trouvera pas des réalités enguirlandées ; elles sont poétiques dans la mesure où elles sont vraies. Duhamel dirait que Spitteler nous y donne la *connaissance poétique* de sa première saison.

Jamais œuvre ne dut moins à l'imagination. Elle en est sévèrement, systématiquement exclue. Pour des raisons que nous allons dire, le poète se serait imputé à péché, dans le sens esthétique et dans le sens moral du terme, d'avoir cédé si peu que ce fût

à la folle du logis, de lui avoir cédé, du moins, consciemment.

Il faut distinguer l'œuvre de qui *fait* de la poésie avec ses souvenirs lointains et celle de qui veut les transmettre simplement, ces souvenirs, dans leur poétique ingénuité. Ailleurs, Carl Spitteler travaillait à cette œuvre-là. Il se propose celle-ci dans ses *Erlebnisse.* Le problème y est de capter par le moyen des mots les moins égoïstes, les moins entêtés à produire de l'effet, des faits tout simples, des impressions lointaines, tout le trésor des primes émotions et de les révéler à l'âme du lecteur dans leur expressive nudité. Cela ne va pas sans peine ni sans danger. Tant de vérités paraissent vraisemblables parce que le mensonge s'y mêle plus ou moins. Au risque de l'étonner, souvent, de le déconcerter même, et peut-être de le lasser, il semble que le poète lui dise, à ce lecteur : «Je te montre sans voiles, sans littérature ce que j'ai de plus précieux. C'est mon cœur qui te parle et si tu l'entends, j'en aurai de la joie, mais si tu ne comprends pas, je ne sais qu'y faire.» Il n'y a rien à expliquer ; il s'agit tout bonnement de sentir. Un poète n'est pas poète constamment. Celui qui fit Prométhée, à l'heure où il écrit les *Premiers Souvenirs*, se défend d'être poète, j'entends poète créateur, et cela par respect pour la poésie interne des choses qu'il va raconter.

Qu'on nous permette de reproduire à cette place quelques passages d'une conférence que l'auteur fit

naguère à Lucerne sur ses *Premiers Souvenirs*. « Le monde, y disait-il, a la tendance à raisonner ainsi : C'est un poète, il s'en suit qu'un peu de poésie et de fantaisie se mêle à tout ce qu'il touche, qu'il le veuille ou non. Rien n'est plus faux. Cette idée naît d'une conception enfantine et populaire du poète, et qui ne convient point au poète véritable, mais au poétereau (Dichterling), au raté qui ne fera jamais rien. »

Dans les *Premiers Souvenirs*, on ne trouvera que la vérité purement objective, toute adjonction, sentimentale ou autre, ayant été soigneusement évitée. « Se peut-il que des enjolivements poétiques, s'ils sont agréables, soient pour gâter quelque chose ? » Certes, répond l'auteur, ils peuvent même déflorer la vérité. Si vous pleurez la mort d'un être aimé et que dans votre deuil, chaque jour, à chaque heure, vous fassiez revivre en vous son image, ses habitudes, ses paroles, voudrez-vous enjoliver ce souvenir du défunt ? Cela vous paraîtrait offensant et vous n'en avez pas besoin : le défunt, vu au travers de votre amour, de votre douleur, devient lui-même poésie et il le devient dans la mesure où son image acquiert plus de précision, plus de vivante vérité. »

Nul mieux que Spitteler n'a vu qu'il y a dans l'émotion de l'enfant, dans sa plus fugitive impression, dans le moindre souvenir qu'il lègue à l'adulte, une poésie plus belle d'être sans parure et qui s'évapore si on ne l'exprime avec une pieuse abnégation. Et cette abnégation, chez notre poète, va jusqu'à se

refuser le luxe des images. Il s'en remet à la délicieuse simplicité du style, à sa bonhomie, à son aisance comme un peu nonchalante, de plaire et de séduire. Donc, pas de *Dichtung und Wahrheit*, en ces pages, mais la vérité, la poétique vérité, exprimée parce que telle, avec le religieux souci de ne la point trahir.

Telle est de cette œuvre ailée et profonde la justification esthétique, à quoi se joint cette autre qu'elle est un geste de piété filiale et, si l'on peut dire, un agenouillement. L'âme du livre est celle même d'une mère chérie, à la mémoire de qui, dans une heure de deuil, l'auteur conçut de l'écrire.

Nous avons parlé du *Roman d'un Enfant*. Ce qui en distingue encore les *Souvenirs*, c'est que Spitteler, loin de nous y retracer toute son enfance, ne nous en montre que l'aube et l'on aura compris, après la lecture de quelques pages, qu'une nécessité interne lui ordonnait de ne point aller au delà. En nous parlant d'un âge moins naïf, l'œuvre eût fatalement pris le caractère d'une biographie, ce que le poète ne voulait pas. Une autre vérité, historique, s'y fût mêlée, pour faire tort à la vérité sentimentale.

Les plus anciens souvenirs remontent à la première année de la vie de l'auteur et le plus récent se reporte à la première moitié de la cinquième. Nous disons bien : *la première année*, et Spitteler certifie que telle est la surprenante vérité. Nous prévoyons l'objection ; nous la connaissons pour l'avoir cent fois entendue,

et l'auteur se l'est vu exprimer dès que son livre fut sorti de presse. Impossible! s'écriait-on, péremptoire. Nul n'a de souvenirs qui remontent plus haut que le douzième mois. Est-il même quelqu'un pour en conserver de sa deuxième année?

Notre place n'est point entre l'auteur qui affirme et le lecteur qui use de son droit de douter. Qu'on nous permette une observation d'abord, et de laisser ensuite la parole aux faits.

L'auteur pourrait se tromper, il pourrait, de bonne foi, reporter à la première année des souvenirs qui datent de la deuxième, de la troisième peut-être. (Nous faisons cette supposition dans la conviction, où nous sommes, qu'il n'y a point erreur.) Il faut remarquer que cette erreur n'altérerait point l'atmosphère de l'œuvre et laisserait à celle-ci tout son prix. Or, il y a toute apparence que Spitteler ne s'est point abusé. Nous avons vu dans son cabinet de travail, à Lucerne, un portrait de lui, naïve mais expressive aquarelle, qui remonte à 1846. (La date y est.) Le poète du *Printemps olympien* est né en 1845. Ce portrait nous a paru celui d'un enfant de trois ans. D'autres ont dit: d'un enfant de quatre ans. Il n'y a point de raison scientifique, pensons-nous, d'exclure l'hypothèse d'une précocité, que ce document iconographique semble établir avec une autorité pour le moins impressionnante. Les registres officiels de Liestal nous apprennent qu'en cette même année 1846, Carl Spitteler, le père, entreprit la construction

de sa maisonnette. Ces travaux ont laissé à l'enfant les souvenirs les plus précis. Cette précocité, qu'on veuille y prendre garde, serait moins exceptionnelle, en somme, que le génie même de celui qui est, avec Frédéric Mistral, le seul poète épique de nos temps.

Il y a encore ceci qu'il convient de méditer : nos souvenirs s'attachent toujours à un décor, à un paysage. Ils sont toujours situés. Or la vie d'un petit enfant s'écoule en général dans le même milieu, dans la même demeure. Les premiers souvenirs, en conséquence, sont recouverts — le poète dit *repeints* — par des impressions postérieures ressenties dans le même cadre. De là, une inévitable confusion. Dans le cas qui nous occupe, par contre, nous avons un continuel changement de « mise en scène » (la brasserie, — Bâle, — Waldenbourg, — la maison neuve, — Berne, — Soleure, — Schœntal, etc.). A chaque souvenir se joint une vue claire d'un certain cadre, la mémoire visuelle de l'entourage. Les confusions paraissent exclues et la fixation dans le temps s'obtient de cette fixation dans l'espace.

Mais l'auteur supplie son lecteur de ne point se préoccuper trop de ces problèmes psychologiques. Ils sont bien indifférents, en somme, et n'intéressent l'œuvre que de loin.

Dans cette œuvre, la poésie est aussi fraîche que les sources et que le vent sur les monts. La goûteront les poètes et tous ceux chez qui l'esprit d'analyse n'a point tué la sensation. Ils reconnaîtront en eux des

souvenirs analogues. Ils ouvriront les yeux. Ils diront: *J'ai ressenti cela, et: Cela n'est point inventé. De ces courts chapitres, écrits dans un abandon souriant* presque toujours, et quelquefois teinté de mélancolie, il en est qui valent par le sentiment; il en est d'ingénûment profonds. Nous en savons qui rient de tout leur cœur et d'autres, nostalgiques, où l'on sent qu'une âme parle aux âmes directement. Libres d'artifice et de pose, tous plairont par leur candeur, par leur grâce spontanée, par leur insurpassable naturel, enfin, répétons-le, par cette vertu grave et courageuse : la sincérité.

Le traducteur espère avoir fait passer dans notre langue, que Carl Spitteler aime tant et qu'il entend si bien, l'essentiel de cette œuvre exquise: la poésie d'une âme qui s'éveille à la vie.

H. DE ZIEGLER.

SANS SECOURS ET SANS PAROLE

LES RÊVES DE L'ENFANT

A L'ORIGINE est le sommeil : une observation étendue à des milliers d'années nous l'enseigne. A l'origine est le rêve, corrige ma mémoire. Aucun rêve n'a été le premier : le plus ancien même se souvient d'un autre rêve, qui l'a précédé. Je parle du rêve dans le sommeil, de ce phénomène que les adultes connaissent aussi. C'est l'éveil silencieux de l'âme timide à l'heure où, fatigués, reposent l'esprit, la volonté, les sens, tous ceux qui faisaient le guet. C'est la transformation capricieuse et hardie des thèmes que, pendant le jour, l'œil a puisés dans la réalité, la libre création, la libre invention d'images, de tableaux lumineux. C'est encore l'irrépressible émersion, sous un faux nom, sous un

visage d'emprunt, de vœux nostalgiques qu'on avait refoulés.

Ce dernier rêve, mélancolique et nostalgique, ce rêve qui trahit, est un privilège des grandes personnes. En revanche, les songes de l'enfant s'entendent mieux à la transformation thématique, à la poétique invention. Mille petites choses, mille incidents de la vie réelle laissent entièrement froids les sens émoussés de l'adulte; il ne sait plus les voir, ou, du moins, s'il les voit, il ne les remarque plus ; mais tout cela agit sur l'âme de l'enfant, parce que ses sens ont toute leur fraîcheur encore, et que toutes les choses de la terre lui sont neuves. De là, durant le sommeil, la réaction du rêve. Je n'ai qu'à demander mes exemples à mon expérience personnelle : la vue d'une grille de fer autour d'une maison, un coup d'œil fugitif dans un souterrain me causèrent la nuit suivante des rêves graves, d'un sens profond, et, quand il s'agit de nouveautés plus frappantes, quand, pour la première fois, je vis une eau courante, ce furent des rêves agités comme une tempête.

Quel que puisse être l'éclat des paysages dans les rêves de l'adulte, ceux que peint le rêve de l'enfant sont plus délicieux encore, et plus suaves. Les rêves

de mes deux premières années sont ma plus belle collection d'images, mon livre de poésies le plus cher. Nul n'attend de moi que je les raconte : le propre des rêves est de ne pouvoir être racontés. Ils s'évaporent quand la froide raison veut les saisir avec les mots.

Parmi les rêves nostalgiques, il en est un pourtant que l'enfant connaît, c'est le rêve d'amour, celui qui souffle, ainsi qu'un léger émail, sur un paysage familier l'haleine spirituelle d'une personne aimée, sans que nécessairement la figure de celle-ci soit visible dans le tableau. Il en allait ainsi pour moi de ma grand'mère. Si merveilleux que fussent les paysages que le rêve me peignait, l'esprit de ma grand'mère y planait toujours.

Le monde des songes est un empire indépendant. Il est à une altitude particulière et les moyens de transport y sont tout à fait particuliers. Par des chemins secrets, avec la rapidité de l'éclair, une fantaisie sans fil y reporte celui qui rêve aussi loin qu'il est possible, au temps, par exemple, de la prime enfance, et fait qu'il y voit, qu'il y sent, comme jadis il a vu, comme il a senti jadis.

Mais si, dans mon rêve, je repasse par les mêmes sentiments, si je revois les mêmes visages à deux ans,

à vingt ans, à soixante; si ce m'est quand je me réveille une surprise de me trouver une fois en bonne santé et une autre fois de me sentir malade, une surprise d'être, aux yeux du monde, aujourd'hui l'enfant qu'on corrige et demain l'homme à barbe à qui l'on tire son chapeau, je ne parviens pas à ne point tirer de ces faits l'enseignement qu'ils contiennent. Et voici ce que je me sens obligé de penser :

Il y a dans l'homme quelque chose — qu'on nommera l'âme, le *moi*, comme on voudra, et que, pour ma part, je désignerai par x — quelque chose qui est indépendant des transformations du corps, qui ne se soucie point de l'état du cerveau et de la puissance de l'esprit, qui ne croît ni ne se développe pour la raison que cela était complet dès l'origine, qui habite déjà le nourrisson et toute sa vie reste semblable à soi-même. Cet x même peut parler, parler tout doucement, et, si je comprends bien son dialecte étranger, il dit : « Nous venons de très loin. »

THÉATRE DE LA NATURE

Dans ce théâtre, ce n'est point la scène, c'est, à mon avis, le spectateur qui mérite l'attention. C'est un spectateur étrange et d'apparence, en vérité, mesquine : un être nain, sans défense, à qui manque la parole, à qui manquent les dents, dont les membres sont ridiculement petits et la tête grosse hors de toute proportion. Mais, dans cette tête il y a deux yeux, deux yeux clairs qui regardent avec intelligence, qui, sans expérience, sans connaissances, sans distinguer ce qui est lointain de ce qui est proche, regardent avec avidité, aspirent, puisent ; et derrière ces yeux est aux écoutes la chose la plus noble qui nous soit révélée : l'âme vivante.

Cette âme est encore étrangère dans ce bas monde — mais, attendez, montrez-moi votre manche : un ver luisant ! Où donc avez-vous été ? — Cette âme est étrangère et les nouveautés de la terre, que les yeux lui annoncent, la remplissent d'étonnement.

Quel est devant moi, semble-t-elle dire, ce rêve étrange et résistant, qui ne s'efface point, dont les images demeurent, en plein jour, quand nos sens sont bien éveillés ? Je crois sentir je ne sais quoi de grave et de sévère qui me souffle au visage, émanant de ce rêve, comme d'une chose qui différerait de ce qui est bon.

Des années et des années ont passé. Le spectateur a eu le temps de devenir acteur, sans qu'on ait pris son avis ni demandé son acquiescement, et il lui a fallu apprendre un rôle très difficile, sans le secours du livre ou du maître, un rôle dans ce rêve de la réalité, contre quoi l'on se heurte et dans lequel on expie cruellement, ce rôle, de ne point le savoir. Et puis, l'âme a désappris l'étonnement — elle avait des choses plus pressantes à faire — et la poussière des années a enterré dans l'oubli le temps primitif. Dans les ruines, il arrive qu'on exhume les fragments d'œuvres littéraires d'une antiquité vénérable et mystérieuse. C'est ainsi, ainsi seulement, que luisent en notre mémoire les souvenirs isolés de ces heures où l'âme, toute nouvelle encore sur la terre et censée n'être que spectatrice, s'étonnait au spectacle universel. C'est ainsi que je me rappelle, empoigné comme à la vue

d'une grave, d'une sublime œuvre d'art où, dans quelles circonstances (je pourrais désigner les lieux), j'ai, pour la première fois de ma vie, contemplé une forêt, une rivière qui coule, appris en la recevant ce que c'est que la pluie, ou recueilli d'autres impressions analogues.

Ce sont des riens, dites-vous ? Il le paraît. Et cependant ces riens sont parmi toutes mes richesses spirituelles ce que je possède de plus précieux. Que représentent, pour prendre un exemple, tous mes voyages réunis en comparaison du petit quart d'heure de chemin qu'on me porta sur les bras, du champ de mon grand-père, en suivant la « longue haie » jusqu'au petit Pont-des-Pierres ? La lueur plus faible d'une de ces images, que ma mémoire conserve d'un temps où j'étais le spectateur sans parole, m'est importante et sacrée comme la Bible à celui qui croit. Pourquoi si importante et pourquoi sacrée ? C'est, je le présume, à cause de ce ver luisant sur ma manche.

LA GRAND'MÈRE

Le jour, la nuit, et toujours de nouveau le jour, la nuit, Pourquoi ? Des choses de toutes part, des choses en masse. Pourquoi ?

De cette aride confusion, cependant, émerge de temps à autre un noble visage et à chaque fois qu'il s'approche de vous cela vous fait du bien. On ne se demande plus alors : pourquoi ? On ne demande plus autre chose.

Ce visage je me mis à l'aimer et, avec le temps, quand je commençai à comprendre les paroles, à les balbutier même, on m'apprit son nom : « grand'-mère ». On peut aimer plus ardemment, plus passionnément ; on n'aime point avec plus de délices que je n'aimais ma grand'mère : amour calme, constant, sans rien qui le trouble, rayonnant de bonheur, criant dans mon cœur son allégresse, avec la naïve certitude d'être aimé de retour; amour sans désirs, ni soupirs; sans rivalité, sans dissimulation,

sans cachotteries ; amour tout bénéfice : consolation, réconfort, apaisement.

Si ma grand'mère était près de moi, en personne, je la caressais, mais je ne l'embrassais pas. Peuh ! Qu'est-ce que les grandes personnne ont donc avec leurs stupides baisers ? Je promenais mes mains, délicatement, sur ce visage familier, où que ce fût, sur la bouche, le front, les yeux, les joues, incomparablement ridées. Il arrivait que cela la fît murmurer, qu'elle voulût gronder, se fâcher. Et pourquoi pas, je vous en prie ! Des paroles sévères, sortir de cette bouche ? Je ne les prenais point au sérieux et j'en riais, tout simplement.

C'est en son absence, peut-être, que grand'mère contribuait le mieux à mon bonheur. Son nom, synonyme de tout ce qu'il y a de bon au monde, dorait mes rêves, ensuavait la campagne et ses fleurs. Tout alentour, le monde ouvrait sur moi de grands yeux étonnés et froids. Qu'un signe, même le plus fugitif, me rappelât la présence, non loin, de ma grand'mère et le paysage était purifié ; une bénédiction s'y étendait ; il en devenait comme fraternel.

Ce fut un fidèle amour. Pendant dix ans, il s'est maintenu sans faiblir, en croissant, au contraire,

insensiblemennt, du fait de la nostalgie ; et, quand, plus tard, je l'ai négligé, la faute n'en fut pas à moi. Il eut pour moi, à l'aurore de ma vie, la plus extrême importance. Pendant la première année de ma vie, le mot : grand'mère a signifié mon bonheur, ma poésie, la transfiguration de mon être. Si j'étais mort à la fin de cette première année, au lendemain de cette promenade au Pont-des-Pierres, ce n'eût été à Liestal qu'un petit enfant de plus qu'on enterrait. Mais, moi, de retour aux lieux d'où j'étais venu, j'aurais repris haleine, ouvert la bouche toute grande et su raconter inépuisablement tout ce que j'avais vu, tout ce que j'avais vécu d'admirable sur la terre ; et si l'on m'avait ordonné d'exprimer l'essentiel de ces expériences terrestres, j'aurais dit : « il y a là-bas beaucoup d'herbe et beaucoup d'amour ». Je ne suis pas sûr d'avoir, dans tout le reste de ma vie, ajouté rien de capital à ce jugement.

Mais si quelqu'un me demandait : « à quel moment de ta vie as-tu été toi-même au plus haut degré ? aux divers âges de cette vie, quel *moi* a été le plus près de ton *moi* véritable ? lequel reconnaîtrais-tu, si tu pouvais choisir ? » Je répondrais : « le *moi* de ma première enfance ».

DANS L'APRE LUMIÈRE DU JOUR

A L'ORDINAIRE, on me menait prendre l'air au champ de grand-papa, sur la colline, derrière la maison. Il arrivait cependant que ma bonne me conduisît dans la direction de Liestal, en suivant, jusqu'à la porte de la ville, la grand'route qui passe devant la maison, pour revenir par un chemin de derrière — ou vice versa. C'est à ces déplacements dans la direction de la ville que se rattachent les plus anciens souvenirs, qui me soient demeurés bien clairs, d'une vie prosaïque, dans laquelle j'entrais à l'état de complet éveil.

Je me sentais porté sur les bras de quelqu'un, qui déjà m'avait porté, et qui n'était pas ma mère. La lumière, l'air à profusion frappaient mon visage. Où que je tournasse les yeux, je voyais des choses muettes, d'une incroyable hauteur. Je les voyais distinctement mais je ne les comprenais pas. De temps en temps des objets tout semblables, incompréhensi-

bles, démesurément élevés, semblaient venir à moi, de chaque côté de la route. Je regardais ce double défilé de monstres muets sans étonnement, sans angoisse, dépaysé seulement, peut-être intimidé quelque peu. Comme cela ne cessait point, je sentis comme une tristesse s'emparer de moi peu à peu. L'aventure commençait à m'incommoder au dedans comme au dehors. Je ne pouvais pas encore penser ; je ne savais que sentir. Traduite en pensée, ma sensation eût signifié : j'en ai assez. Au retour, comme après avoir longé une clôture, nous atteignions un champ labouré, la consolation me vint comme dans un éclair : Ces choses qui m'entourent, je les connais. Désormais nous nous approchons d'un nid familier, de personnes aimées et dont les intentions sont bonnes. Parce que j'avais reconnu ce coin de terre, il s'y étendit comme une belle lumière, qui le distingua de l'étendue démesurée et déserte du monde. Cette aimable clarté ne s'est jamais plus effacée. De ce jour et toute ma vie, l'étroit sentier sur la colline de grand-père est resté à mes yeux le noyau primitif de la patrie.

Une autre fois (l'excursion se faisait en sens inverse), celle qui me portait sur son bras me montra

d'un geste fervent un affreux mur chauve qui montait jusqu'au ciel. Je suivais ce geste d'un regard indifférent, sans comprendre ce qu'on me voulait. Alors elle se mit à me parler, proférant des sons encourageants, captivants même, jusqu'au moment où, par l'effort de tout ce que j'avais d'intelligence, je devinai dans mon cœur que derrière cet affreux mur habitaient les bonnes gens, ceux de tous les jours, les miens. Du coup, le vilain mur en devint beau, ou plutôt non, il resta exactement aussi vilain qu'auparavant, mais quelque chose de transparent, comme une auréole, le nimbait, quand on pensait à ceux qui habitaient derrière.

Par la suite, on me porta dans la petite ville même, Nous passâmes de la grand'rue dans une rue latérale d'où nous parvînmes à l'entrée d'une ruelle étroite. Il y avait là quantité de femmes sur un rang, et qui toutes paraissaient fort surexcitées. Leur courroux s'exprimait par les grands gestes de leurs bras qui frappaient à tort et à travers dans des chaudières d'où s'élevait une épaisse vapeur. Elles y disparaissaient presque entièrement. Heureusement qu'on ne passe point par ce dangereux cul-de-sac ! Mais, je le demande sérieusement, pourquoi nous-mêmes y

étions-nous ? pourquoi, quand il y avait tant de place ailleurs, celle qui me portait avait-elle obliqué précisément dans cette direction ? Je voulus avoir peur de toutes mes forces ; mais, chose curieuse, je n'y parvins point, c'était trop difficile pour moi. Je pus seulement écarquiller mes yeux et regarder fixement ces femmes furibondes. Celles-ci, quand je passai tout près d'elles, ne me firent pas le moindre mal. Bien loin de là, elles me souriaient gentiment et me faisaient des signes d'amitié, tout à fait cordiaux, comme ma grand'mère. « Sont-elles toutes ma grand'mère ? » me demandai-je au retour. Et plusieurs jours plus tard, je pensais encore, aussi souvent que s'ouvrait la porte, que mes nouvelles grand'mères allaient entrer. Vaine espérance. Nous en restâmes à une seule grand-mère. Quel dommage !

PROSE

De la chambre où était mon berceau, je n'ai pas retenu grand'chose de bon : souvenirs embrouillés d'une existence pénible agrémentée de pleurnicheries adoucie par des flacons de remèdes et des pruneaux secs. Faites un bouquet de tout cela et enveloppez-le de papier sur lequel vous écrirez ce mot : prose.

A défaut d'autre chose, à quoi s'intéresser, il restait, c'est vrai, la fenêtre. La bonne me prenait dans ses bras, m'y portait tout en me secouant, tambourinait contre les vitres et toujours : « Tutututu, vois-tu ce corbeau ? » disait-elle. Des corbeaux, du moins, on pouvait en voir toujours en face, de l'autre côte de la route, dans la prairie, sans bornes, de mon grand-père. Ils étaient doués de mouvement ; ils se promenaient dans l'herbe, volaient sur un arbre, croassaient, se balançaient sur la cime ou sur les rameaux. Ce n'était pas beaucoup ; c'était déjà quelque chose.

La scène recommençait toujours sans l'espoir même d'un changement. Comme lever de rideau, on s'en pouvait contenter ; mais ils me devaient encore, ces corbeaux, la pièce de résistance, la grande surprise que j'attendais d'eux. Si la bonne disait : « Tutututu, vois-tu la cigogne ? » c'était déjà mieux. J'ouvrais alors les yeux et ne les détournais plus de ce beau Monsieur l'Oiseau, qui si longtemps, se rengorgeait dans la prairie. Par malheur, la cigogne n'était point comme les corneilles un hôte de tous les jours ; il se passait au contraire des temps infinis sans qu'on vît la queue d'une. Pourquoi la prairie est-elle si prodigue de ces indifférentes corneilles et si avare de ces réjouissantes cigognes ? Ne me parlez plus de cette prairie, à qui l'on ne peut se fier. Ne me rompez plus la tête avec vos « tututu » et retirez-moi de cette fenêtre. Je crie, je trépigne, fort en colère ; je frappe de mes petits bras tout autour de moi.

Qu'était-ce quand il pleuvait ! Misère, détresse, désespoir ! Oui, désespoir inconsolable, profond comme les abîmes. L'enfant ne sait point que tout passe. Puisqu'il pleut partout, puisqu'il ne cesse pas de pleuvoir, il pense qu'il pleuvra toujours. Sa précieuse faculté de ne vivre que l'instant présent a son revers.

En somme, que dire de la vue que l'enfant peut avoir du monde ? Mais, halte ! Je désire ne point tomber dans la philosophie.

Il est cependant deux notions d'expérience, qui datent de ce temps de mon berceau, et que je ne puis me permettre de passer sous silence : il ne faut pas croire qu'on paraît jeune dans le monde pour y vieillir insensiblement. C'est plutôt le contraire qui est vrai. On a conscience, au début, de sa vieillesse extrême et l'on ne se sent jeune que plus tard. De plus, on n'a jamais conscience d'être un enfant. L'enfant est une invention poétique de ceux qui en ont passé l'âge.

DU BON DERRIÈRE LES MONTAGNES

Mon père louait un appartement dans une annexe de la brasserie Brodbeck frères, à deux pas de la Porte-d'en-Haut. Il vivait au premier étage avec sa famille — c'est là que je suis né et il avait au rez-de-chaussée son bureau de «préfet du district», d'abord, et, par la suite, de «chancelier».

En des temps extrêmement lointains, on me descendit, un soir, comme il faisait sombre déjà, dans ce bureau. Deux femmes inconnues y étaient assises. Je fus prévenu en leur faveur par les sons caressants qu'elles proférèrent à mon adresse, en manière de salutation. Je compris par là qu'il s'agissait de créatures amies, mais je ne compris rien de plus. Je n'étais point capable de retenir les noms ni même aucune parole et de noter les traits des visages inconnus. Je pouvais voir chacun de leurs mouvements, mais ce m'était comme une pantomime. Je ne savais même pas ce que c'est que parler, causer, con-

verser, à quoi cela sert et ce que cela signifie. Je voyais bien le mouvement des lèvres ; j'entendais nettement toutes les voix; je les distinguais même, mais la raison de cette musique continuait à m'échapper. Puis, comme quelques-unes des personnes présentes quittaient leur siège, changeaient de place, se groupaient autrement, faisaient, tantôt avec celui ci et tantôt avec celle-là, quelques pas dans le bureau, la vue de tant de choses étonnantes finit par me devenir pénible. Je regardais, tout intimidé, ce spectacle incompréhensible.

J'entendis sonner ensuite devant la maison les clochettes d'un attelage. L'une des dames tendit la main à tout le monde et la voiture l'emporta dans la nuit du côté de la ville. Un instant après parut une deuxième voiture, et l'autre dame prit dans la nuit la direction opposée. Papa l'avait accompagnée jusqu'à la porte et j'entends encore de quelle voix il prit congé d'elle.

Ce double départ nocturne me fit soupçonner que quelque part, loin, bien loin de chez nous, en des contrées obscures, derrière les montagnes, habitaient des humains animés de bons sentiments. Par la suite, ils se dessinèrent avec une croissante netteté

dans mon imagination. Mon oreille commençait à savoir, à retenir quelques noms : arrière-grand'mère, grand'mère, cousine, tante, tante-marraine, Langenbrugg, Waldenbourg ; mais, comme ma faculté de voir clair dans les relations de parenté était extrêmement sommaire, pour faciliter la compréhension je baptisai « cousine » tout ce qu'il vivait au loin de bonnes gens. C'est ainsi qu'il y eut cousine Salomé, cousine tante-marraine, cousine arrière-grand'mère, etc.

Ces cousines, je ne les voyais point en personne. Par contre, de loin en loin, leur existence se révélait aimablement par des envois de friandises qui arrivaient à l'improviste. Tantôt c'étaient des raisins secs, tantôt des « schenkeli », et tantôt des « bhaltis », c'est-à-dire les reliefs de quelque repas de noce, d'anniversaire ou de funérailles. En vain me disait-on chaque fois, pour que je lui en gardasse un souvenir reconnaissant, le nom du lièvre à deux pattes à qui je devais une nouvelle gâterie, mon cerveau toujours y remettait de la confusion. On en vint à distinguer les cousines d'après les cadeaux qu'elles aimaient à faire : il y eut la cousine aux raisins, la cousine aux « schenkeli », etc. Je comprenais une parenté motivée de cette façon.

Dans ma logique à moi, je me représentais les habitudes des invisibles cousines également d'après leurs envois. L'une, tout le long de l'année, faisait en secret frire des schenkeli ; une autre, cachée derrière un buisson, confectionnait des lécrelets. De temps à autre, quand leur en prenait la fantaisie, elles se rendaient visite les unes les autres, derrière les montagnes, ou se réunissaient toutes chez l'arrière-grand'mère, là-haut, à Langenbrugg, dans une prairie toute ronde au milieu des arbres. Elles frappaient dans leurs mains, riaient, sautaient et dansaient toutes ensemble ; on se régalait ensuite des restes de quelque festin.

Il arriva que d'une façon tout à fait inattendue, je fis l'intime connaissance de l'une des cousines, de celle précisément dont il était le plus rarement question, la tante-marraine *de Bâle.*

A BALE

LE PREMIER PETIT VOYAGE

Ma grand'mère tomba malade et ma mère se voua tout entière à la soigner. Pour la débarrasser, la sœur de mon père, tante-marraine (qu'on appelait ainsi parce que son mari était mon parrain) s'offrit à me prendre chez elle à Bâle, jusqu'au jour de sa guérison. Grand-père, qui allait à Bâle acheter des cochons de lait, fut chargé de me conduire chez elle.

C'est ainsi qu'un matin on me plaça à côté de lui, tel un paquet vivant, sur une charrette de paysan — ce dont je ne pus saisir ni la conséquence ni la raison. La seule chose dont je m'étais rendu compte est qu'on me trimballait dans toute la maison, que chacun m'embrassait à son tour et me parlait avec empresse-

ment, d'une voix inaccoutumée. J'avais laissé faire patiemment, sans comprendre. J'étais habitué déjà à me voir, selon la fantaisie d'autrui, enlevé de terre et emporté. Quant à une humeur voyageuse, à une curiosité de voyager, il n'y en avait pas trace en moi ; je ne réalisais même pas ce que c'est qu'un voyage.

La charrette roula sur la grand'route, à travers la réalité, dépassant un nombre infini de choses insipides qui se renouvelaient toujours. Après un long parcours, comme à un tournant de la route nous descendions le versant d'un coteau, grand-père me montra de son fouet quelque chose dans le lointain : « Vois, annonça-t-il, c'est Bâle ». Cela ne me dit rien. « Bâle ? » Qu'est-ce donc que cela ? Mon œil n'avait pas l'éducation qu'il faut pour lire dans les lointains. Par contre, la vue de ce qui était devant moi, au premier plan, une rivière escortée de grands arbres maigres, me fit une profonde impression. Pour la première fois de ma vie, je saisissais dans leur unité tous les éléments d'un paysage et je savais y puiser quelque chose de spirituel. L'impression que me fit ce paysage fluvial est toute ma vie demeurée vivante dans mon cœur.

A Bâle, je ne découvris rien, d'abord, qu'il valût la

peine de voir. Ce n'étaient que longues lignes de maisons uniformes, avec des grillages aux fenêtres. Mais, ô ravissement ! Dans un petit parc, en contre-bas de la rue, entouré de filets, une foule de délicieux petits cochons ! Si je pouvais rester là ! Veine, la voiture fit halte et grand-père sauta à terre pour jouer avec les petits gorets ! Pourquoi ne me prenait-il pas avec lui ?

Pourquoi me laissait-il sur le siège ? Je ne trouvais pas que ce fût juste. Je le vis, avec envie, s'approcher des mignons animaux. D'abord, il ne fit que les regarder, tout en causant avec des hommes qui se tenaient là, autour de l'enclos, et qui regardaient, eux aussi. Tout d'un coup, le voici qui se penche par-dessus la clôture, qui attrappe un cochon de lait par les pattes de derrière et l'élève avec tant de cruauté que le pauvre animal se met à crier et à se débattre comme si on l'assassinait. Il en prit un second, un troisième. Horreur, le vilain jeu ! Je ne m'attendais pas à cela de la part de mon grand-père, si bon cependant, et si doux. Cela me mit hors de moi et j'en demeurai de fort méchante humeur. Il persista un certain temps dans cet amusement détestable, puis il remonta sur le siège et nous repartîmes. Je ne

savais plus que penser de lui. J'eus l'impression de ne pouvoir plus désormais l'aimer comme auparavant. Peu de temps après, nous arrivâmes à une place où il y avait tant d'agitation et de bruit, que c'était à en avoir le vertige. On y voyait une multitude désordonnée d'hommes et de femmes, tous appelant et vociférant, et, au milieu d'eux, des chevaux, des chiens, des charrettes de paysans, des corbeilles, des accumulations de choses inconnues. On ne savait vraiment pas ce qu'on regardait. Par surcroît, ce chaos était agité de poussées dans tous les sens et entraîné dans un vaste mouvement de rotation. C'est dans cette mêlée que grand-père guida notre carriole, lentement, très lentement, en contournant les obstacles, sans rue qu'il pût suivre. Je ne pus comprendre comment il parvint à s'y faufiler.

Au plus fort de la cohue il fit halte, sauta de son siège, et se mit, sans plus, à parler — et fort longtemps — à toutes sortes de gens qui l'entouraient. Ensuite il me dit qu'il s'en allait, qu'il ne fallait pas avoir peur, qu'il reviendrait bientôt et que je n'avais qu'à rester bien tranquille à ma place en l'attendant. Làdessus, il disparut. J'obéis et ne bronchai point. Pourtant, j'eus l'impression à la longue qu'il met-

tait bien du temps à revenir. Les minutes passaient et toujours point de grand-père ! Hélas ! les hommes me considéraient d'un œil méchant. Les chevaux paraissaient en colère. Où que je regardasse, je ne distinguais rien d'amical : c'était de toutes parts l'ennemi, le danger de toutes parts. Quand viendra-t-il enfin me sauver ? Après que j'eus, un temps infini, patiemment attendu, l'angoisse m'empoigna soudain. Quelqu'un me mit-il à terre, ou, de moi-même, avais-je quitté la voiture ? Je ne sais plus ; je sais seulement que je me mis à la recherche de grand-père. A peine avais-je fait quelques pas à l'aveuglette, comme un fou que j'étais, au milieu de la confusion que quelqu'un me prit par la main. Ce quidam me dit, pour me consoler, qu'il savait où était grand-père : c'était là, tout près, et il allait m'y conduire. Je le trouvai dans une étroite petite salle, pleine de fumée et bondée de monde. Il était assis à une table, devant une assiette et un verre, et s'étonna fort de me voir devant lui : « Je t'avais dit, pourtant, que j'allais revenir ! »

Il m'alla remettre ensuite à tante-marraine. « Cela ne te fait-il rien, me dit-elle, après les premières salutations, que ta grand'mère soit malade ? » C'est en

vain que je fis effort pour démêler les raisons que cela pouvait avoir de m'ennuyer. Si grand'mère voulait être malade, elle devait bien savoir pourquoi. Et d'abord, qu'est-ce que cela veut dire, cela, malade ? Au ton de sa voix, je devinai pourtant que j'avais dû commettre quelque chose d'inconvenant, sans avoir la moindre notion de ce que ce pouvait être. Cette apparence me rendit confus, à la façon d'un chien à qui l'on s'adresse sur un ton de reproche. Sur ces entrefaites, grand-père se retira et je demeurai sous la domination de tante-marraine.

UNE RUELLE OU L'ON EST COMME CHEZ SOI

Le lendemain, comme je regardais toute la famille qui dînait, j'eus conscience, soudain, de n'être plus à Liestal — et que tout ce qui avait été ma vie jusqu'à cette heure appartenait au passé. A cette pensée, je sentis s'agiter en moi quelque chose de lumineux, qui avait de belles couleurs, sans former cependant une image ; quelque chose qui m'émut etrangement, profondément, me laissant après coup comme le sentiment de m'être élevé au-dessus de ce que j'avais été. Ce m'était comme si mon *moi* s'était élargi du fait de cet étonnant changement d'existence. Etais-je heureux, vraiment, d'être à Bâle ? ne l'étais-je point ? Voyons ce qu'il y avait dans la maison de tante-marraine qui eût la saveur de l'aventure.

Ce qui me plaisait surtout, c'était l'escalier. Il était tout à fait de mon goût. Il tournait sur lui-même, en colimaçon, de la porte d'entrée au grenier. A chaque

étage, il était coupé — comme on ferme une écurie — par une petite porte à peine plus haute que moi. Tante-marraine la dominait de plus de la moitié de sa taille. Cet escalier, aussi bizarre que récréatif, devint, de toute la maison, l'endroit que je préférais. Toujours tournant, je n'y faisais que monter et descendre. Si j'en avais enfin assez, il me fallait, pour entrer dans la chambre, appeler tout d'abord. Une vague figure féminine apparaissait, ouvrait la petite porte et me laissait entrer à la façon d'un petit chien.

Bientôt, on me permit l'acces d'un emplacement de jeu bien plus agréable encore. A côté de la maison, à deux pas de la porte d'entrée, s'ouvrait une étroite ruelle coupée de degrés et qui s'élevait en pente plutôt raide: les véhicules n'y pouvaient passer et les piétons l'employaient assez peu. On me permit de m'y tenir comme dans une chambre. Il était patent qu'on ne me prêtait pas assez de force pour m'éloigner sans crier gare. Pour plus de sûreté, on ne me permit de m'aventurer ni jusqu'à la rue, en bas, ni vers le haut jusqu'au petit canal. Les premiers temps, je voyais à tout moment des êtres se montrer aux fenêtres, qui me regardaient et me souriaient amicalement. Puis ils ne parurent que de plus en plus rarement, et je

pus, enfin, demeurer assez longtemps dans la ruelle sans que rien vînt m'importuner. On m'avait regardé ; on m'avait trouvé bien gentil, bien sage, on était rassuré.

En réalité, je ne demandais pas autre chose que de demeurer dans cette calme, dans cette confortable impasse. A elle seule, la lumière adoucie qui descendait entre les murs élevés me plaisait. Je redoutais le grand jour cru et sa clameur aiguë. L'interdiction de descendre jusqu'à la rue était superflue. La cohue des hommes qui s'y pressaient en tous sens dans l'aveuglante clarté du soleil, n'avait aucun attrait pour moi ; elle m'effrayait plutôt. Dans la ruelle, je vivais en plein air, sans autre toit que le ciel, hors de la chambre close ; je m'en rendais compte, et j'y trouvais mon plaisir. Et puis, il y avait la fierté de me sentir indépendant, de me mouvoir, d'aller et de venir en tous sens à ma guise, sans une main pour m'entraîner. Clopiner sur ses jambes à soi, même si l'on chancelle, même si l'on trébuche, cela n'est déjà point si insipide. Je savais l'art, en un mot, de vivre seul et je n'avais besoin de personne s'il s'agissait de flairer des nouveautés.

Des nouveautés ! Il y en avait dans la calme ruelle.

Où qu'on jetât les yeux, on y découvrait des petites pierres par centaines, l'une touchant l'autre, avec un pinceau d'herbe par-ci par-là et, par places, un hôte, araignée ou moucheron. Et puis il y avait ces degrés, aux bordures de pierre, presque au ras du sol, à peine plus haut que les pavés, si bien que j'étais capable de les enjamber. A gravir les hauteurs on prouve sa force. Quant à l'odeur importune qui se dégageait du canal et qui n'avait à elle seule qu'un assez mince attrait, il paraissait qu'elle contribuât à me donner l'impression d'être bien chez moi. Tout cela suffisait amplement à mon bonheur. Je montais, je descendais sans me lasser les délectables degrés. « Prends bien garde de ne pas monter jusqu'au canal », me criait par la fenêtre la voix alarmée de tante-marraine. Jusqu'au canal ? Et pourquoi faire, je vous en prie ?

L'ENFANT PERDU

Et, voici je me trouvais au bord même du canal. C'était bien malgré moi ; je ne l'avais point fait à dessein ; sans doute, c'était lui qui s'était approché de moi. Le joyeux cours d'eau, avec ses vaguelettes précipitées ! Ce qu'il doit y vivre de choses, tout de même ! et ces planches charmantes, ces passerelles qui le franchissent, ces galeries qui le surplombent ! Et ce magnifique dédale, de l'autre côté, de petits murs, de petits jardins ! « Tu seras sage, prononçait ma conscience, tu ne traverseras pas la passerelle, c'est dangereux ! » Je fus sage, je ne me hasardai pas sur les passerelles, malgré leur attrait. Je me permis seulement, pour voir, de remonter le long du canal, l'espace de quelques pas, tout au plus, et avec quelle précaution ! Je revins bien vite en arrière et je recommençai ainsi deux ou trois fois. Enfin j'y réfléchis : je suis dans une contrée qui m'est défendue. Je fais sagement demi-tour et je reprends

sans plus tarder le chemin de la maison. Mais quels étaient donc ces lieux d'où je revenais ? On ne peut croire combien le visage des choses me paraissait maintenant changé. Elles me fixaient comme des étrangères, sévèrement, hostilement, pleines de reproches. La ruelle aux degrés, où je me sentais si bien chez moi, et qu'à l'instant j'avais quittée, n'y était plus. C'était comme si on avait soufflé dessus. Il est impossible que je me sois égaré en si peu de temps ! Il faut que la ruelle soit là tout près !

Un peu ému, je me mis à courir au petit bonheur, dans un sens puis dans un autre, en quête de la ruelle. Par hasard, sans savoir comment cela c'était fait, je me retrouvai dans l'étroit raidillon que je cherchais. Or voici qui est plus fort : les degrés avaient disparu ! Vous vous dites : c'est incroyable, c'est impossible ! et pourtant c'est ainsi. Ils étaient partis, tout simplement. Mais, horreur ! la porte de la maison, elle aussi n'est plus là ! Il faut pourtant qu'elle y soit ; j'en connais exactement la place, au beau milieu de la ruelle ; or, c'est ici le milieu de la ruelle, par conséquent... Et, malgré tout, la porte n'y est pas. Qu'est-ce que cela signifie ? Serait-il vraiment possible que porte et degrés disparussent

de cette façon ? A Liestal, certainement pas ; mais, à Bâle, qui peut savoir ? Probablement que c'est pour me punir d'avoir longé le canal. Mais, j'y pense, c'est abominable ! Si la porte ne revient pas, c'en est fait, jamais je ne retourne chez tante-marraine ! A cette pensée, je me sentis blêmir d'angoisse. Tout en larmes, je chancelais à l'entour de ce point de la muraille où, naguère, la porte avait été. Un rayon d'espérance m'illumina : ta mémoire, peut-être, te trompe ; il se peut que ce soit plus bas. Je repris ma course vers le bas de la ruelle, tout enfiévré d'émotion. Mais la ruelle était brusquement tronquée ; au lieu d'atteindre la porte, je parvins dans la rue inondée de soleil frénétique où des hommes aux allures farouches se hâtaient comme des fous, dans toutes les directions. Perdu ! je suis à jamais perdu ! Du sein de cette confusion brutale, de ce jaune désert du grand jour, qui m'éblouit, jamais je ne saurai retourner chez tante-marraine !

Quelqu'un m'arrêta et m'adressa la parole. D'autres personne accoururent. On m'entoura. On me demanda qui j'étais, comment je m'appelais, où j'habitais. Je sanglotais : « Tante-marraine ». — Bon, mais quel est son nom, à ta tante, où habite-t-elle ?

« Tante-marraine », je ne savais en dire plus long. Cela aurait pu durer longtemps encore. Mais voici que deux femmes se précipitèrent vers moi avec une hâte qui trahissait leur anxiété. L'une venait d'en haut, de la ruelle, l'autre, d'en bas, en suivant la grand'rue. Et — délivrance ! — l'une de ces femmes était tante-marraine en chair et en os. Comme elle m'emmenait à la maison, j'eus l'explication de mon erreur. Je m'étais engagé dans une seconde ruelle, parallèle à la première, et qui lui ressemblait à s'y tromper. Ce qui est certain, c'est que, de cet instant, je perdis le goût de cette ruelle, où j'avais été si bien chez moi.

BALE, IMPRESSIONS DE TOUTES SORTES

TANTE-MARRAINE pouvait s'occuper de moi toute la sainte journée, son mari la passant à son bureau, et ses deux enfants, à l'école. Comme il ne fallait plus me parler de la ruelle, elle m'emmenait parfois hors de la maison. Je trouvais de l'agrément à ces sorties. Elle commença par me conduire dans la maison du coin, de l'autre côté de la rue, où une vieille fille, du nom de Beggli (ce qui s'écrit Bœklin), vivait dans une boutique de mercerie obscure et sans attrait. A chaque visite, la vieille Beggli attendait qu'on se fût suffisamment ennuyé, puis elle vous allait enfin quérir dans un tiroir mystérieux quelques douceurs qu'elle vous offrait. Je me liai avec cette vieille fille, au point de lui faire plus tard, du temps que j'étais écolier, une petite visite chaque fois que je venais à Bâle. En ces occasions, elle me parlait avec fierté de son neveu Arnold, qui avait pour le dessin autant de goût que moi-même.

Il voulait devenir artiste pour qu'il lui fût permis de dessiner tous les jours, et, pour le moment, il était à Rome.

Je trouvais moins d'agrément aux promenades à travers la ville. Je ne prenais pas le moindre goût à cette grande chose qui s'appelait Bâle. Je n'y voyais que des maisons et des hommes en nombre déraisonnable. Que pouvais-je en tirer ? Les boutiques elles-mêmes n'avaient pas le pouvoir de me captiver. J'étais, pour cela, trop petit encore, trop abasourdi par le tumulte de la rue. Mais il y a toujours des exceptions. Le hasard me fit voir un jour, à travers une petite fenêtre, un logis souterrain. Cela me fit une grosse impression. J'en ai rêvé plus d'une fois, même plus tard, après mon retour à Liestal. Désormais, Bâle fut, à mes yeux, la ville où les hommes habitent sous la terre. Une autre fois, après être grimpé sur une montagne — en pleine ville — nous trouvâmes en haut des arbres et des bancs. Cela me parut étrange et mes rêves se le rappelèrent. A part tante-marraine, j'avais à Bâle d'autres parents encore : une sœur de ma grand'mère et ses rejetons. On fit le projet d'une promenade en leur compagnie. Tante-marraine s'en vint avec moi d'un côté, à la rencontre

de grand'tante, qui arrivait de l'autre, accompagnée d'une dame et d'un monsieur. Tout le monde se salua et grand'tante me remit des sucreries dans une petite boîte que je n'ai point oubliée. De compagnie, nous partîmes comme en pèlerinage, par un chemin fort ennuyeux, vers un certain endroit d'où, m'avait-on dit, on voyait le chemin de fer français. Tout le monde fit grand bruit de la chose ; quant à moi, je ne sus voir qu'un énorme trou noir dans un mur et, par devant, sur le sol, quelques barres de fer. Je ne parvenais pas à saisir ce que cela pouvait présenter de remarquable et d'important. Mes rêves, par la suite, m'ont reproduit cependant quelques images prises sur cette route, qui nous conduisit au chemin de fer.

Avec ces mêmes parents, mais en l'absence, cette fois, de tante-marraine, j'appris à connaître quelque chose encore, qui était également français. Nous nous rendîmes en France, un jour qu'il pleuvait, dans une voiture attelée de deux chevaux. Arrivés en France, nous entrâmes dans un jardin, à gauche, et nous y bûmes une tasse de café. Voilà ce qu'affirmait mon souvenir et il n'affirmait rien qui ne fût vrai. Ma grand'tante avait un jardin à proximité de la

frontière française. C'est là que la voiture nous avait conduits. En route, on aura parlé de la France et mon talent de confondre les choses aura embrouillé tout cela.

Tante-marraine, son mari et moi avons fait encore, un dimanche après-midi, une funeste promenade à la Hardt, par Birsfelden. Ai-je fait la route à pied ou dans ma poussette? J'incline à croire que je l'ai faite à pied. Ce qui est sûr, c'est qu'à la Hardt je fus obligé de parcourir, sur mes jambes, un bon bout de chemin. Le soleil me brûlait impitoyablement ; j'étais si fatigué, si épuisé, qu'il fallut bien qu'on me vînt en aide et me prît sur les bras. Ne me parlez point de ces promenades du dimanche, avec des enfants ! Mais ce que je pourrais dire à ce sujet nous reporterait au temps que j'étais écolier, non jusqu'à l'époque qui nous occupe.

DÉLICES

Je tombai malade et tante-marraine me soigna. Elle me soigna si fidèlement, avec tant de dévouement et de tendresse, qu'elle conquit mon cœur.

J'étais presque rétabli déjà quand je vécus un instant délicieux. J'avais dormi ; j'étais encore à demi plongé dans le sommeil. Avant de m'éveiller complètement, je sentis quelqu'un s'approcher de mon lit, dressé dans la maîtresse pièce, et qui était le plus beau, le plus grand de toute la maison. Comme j'ouvrais les yeux pour voir qui venait là, le visage de tante-marraine me sourit, tandis que douce, calme, riche de soleil, m'inondait la lumière de l'après-midi. J'avais dormi pendant la journée. En ouvrant ainsi les yeux sur ce visage ami, autour duquel se jouait la lumière d'un beau jour, je fus pénétré par une sensation mystérieuse à laquelle je ne saurais donner un meilleur nom que celui de délices. Qu'est-ce que cela veut dire,

délices, si l'on y réfléchit bien ? J'ouvre mon dictionnaire et j'y lis : Délices, délectation de l'âme. Oui, c'est le mot, délectation de l'âme, mais en harmonie avec un bonheur corporel, tel qu'on le puise dans la sensation d'être en bonne santé, dans la conscience de la vie retrempée par le sommeil, au moment où vous salue la lumière colorée du jour. Cette lumière, cette couleur me paraissent, dans la mesure où me renseigne mon expérience, ce qu'il y a de plus indispensable pour que se produise l'état de délices. Par la suite, j'ai ressenti cela bien des fois encore et ce fut toujours en me réveillant de mon somme en plein jour, et le plus parfaitement quand le visage ami me disait bonjour à travers un rideau de couleur.

Dès ce moment délicieux, je fus à tante-marraine, et de toute mon âme. Je lui appartenais et je n'appartenais qu'à elle. Elle était tout pour moi. Je n'avais besoin de personne autre au monde, je ne voulais personne qu'elle.

Mais voici que, le chapeau sur la tête, un châle sur les épaules, une jeune dame inconnue parut dans la chambre. C'est quelque visiteuse, pensai-je. Or c'était ma mère, qui venait me chercher. Au bout de deux semaines d'absence, je n'avais pas reconnu maman.

C'est à contre-cœur que je me séparai de tante-marraine. Je n'arrivais à comprendre ni la raison de la quitter, ni celle de m'en retourner à Liestal.

Un souvenir unique m'est resté de ce retour. Je revois grand-père me désignant une ligne de maisons qui se tenaient serrées les unes contre les autres, à ne former qu'un seul bloc « Vois-tu, m'annonça-t-il, c'est Liestal. » Il y avait de la joie dans ses paroles et son intention, je pense, était de me mettre de bonne humeur. Mais en quoi Liestal m'intéressait-il ? Mon sentiment de la patrie ne pouvait encore s'étendre au point d'embrasser toute une petite ville. Ma patrie, c'était ma chambre et le bureau de papa ; à quoi il faut ajouter ma grand'mère. Tout le reste, c'était l'univers indifférent.

DANS
LE ROYAUME DES GRANDS-PARENTS

DERRIÈRE LA MAISON

Aussitot que d'une façon tolérable je sus me tenir sur mes jambes, je passai de la chambre, où se tenait la famille, à la liberté du plein air tout aussi naturellement qu'un moineau dont les plumes ont poussé s'envole de son nid. En bas, je me trouvais dans le royaume de mes grands-parents. Si loin qu'on pût voir, tout appartenait à mon grand-père et à son frère, le parrain. Le plus souvent, les deux frères étaient absents toute la journée. Le parrain, brasseur de sa profession, était dans la brasserie avec ses valets ; grand-père, jardinier et laboureur, était aux champs. Pendant ce temps, grand'mère vaquait dans la maison aux

affaires du ménage ; on pouvait, en toute sécurité, m'abandonner à sa protection. On s'en remettait à elle de me surveiller avec d'autant plus d'empressement que maman avait suffisamment à faire avec mon petit frère, qui venait de naître.

Il m'était rigoureusement interdit de m'aventurer devant la maison, qui donnait sur la grand'route. Ce n'était point sans raison. Le chemin de fer n'existait pas encore. Tout le commerce entre Bâle et l'intérieur de la Suisse se faisait par cette route et les nombreux véhicules qui l'empruntaient la rendaient fort peu sûre. C'est pour cela que je ne suis jamais allé dans la prairie qui était de l'autre côté. C'est donc derrière la maison que je pouvais aller, dans la cour, le jardin, le jeu de quilles et même jusque sur le versant de la colline. Là, nul danger ne me menaçait. Une clôture, une porte, formaient une sûre frontière du côté de la route. La cour était spacieuse, mais vide et morne : je ne m'y plaisais pas. Elle était ouverte à droite et à gauche. A gauche on accédait au jeu de quilles et au jardin, à droite on allait jusqu'à la façade postérieure — rien moins que gracieuse — de l'auberge du *Boulet-de-canon*. Ce nom bizarre provenait de ce qu'un boulet de canon était resté engagé dans le mur

depuis l'attaque de Liestal par les Bâlois. L'un des longs côtés de la cour était formé par la maison d'habitation des frères Brodbek (on disait « chez les brasseurs »), par des hangars, granges, écuries, etc.; l'autre, par le bâtiment puissant et sombre de la brasserie, qui, de ce temps-là, ne me disait rien encore. Ainsi, la cour ne me servait guère que de passage. En dépit de sa laideur, à l'époque où je vivais à Berne dans la nostalgie de Liestal, cette cour prit, elle aussi, la teinte sentimentale qui embellissait toutes les choses du pays natal. Je ne pouvais regarder une composition de Louis Richter, représentant une cour de ferme, sans que cela me rappelât la cour de mes grands-parents, entre la brasserie et la maison des brasseurs. Aux deux arbrisseaux dont s'ornait cette cour se rattache un charmant souvenir du temps que ma mère était toute petite. Quand le vent agitait les rameaux, elle se disait : « si au moins ces bêtes d'arbres n'étaient point là, cet affreux vent ne soufflerait pas non plus. » Elle pensait que les arbres produisent le vent, comme font les éventails. Le jardin, lui aussi, m'était de peu de ressources. Il ne m'était permis ni d'arracher les fleurs ni de marcher dans les plates-bandes. Or, que faire dans

ces longues allées monotones, où l'on ne trouve rien, pas même de l'herbe ? Et si, par le plus grand des hasards, il se passait dans ce jardin quelque chose de réjouissant, si un cheval, par exemple, galopait à travers les parterres, tout le monde se précipitait pour mettre fin à ce plaisir.

Le versant de la colline se comportait plus amicalement. Il invitait à la chasse aux escargots. Il y en avait une quantité qui montraient leurs talents de très bon cœur et le mieux possible : ils allongeaient leurs cornes, se retiraient dans leur petite maison, révélaient en un mot tout ce qu'ils savaient faire. L'ennui, c'est qu'on me rappelait toujours trop tôt de la colline, sous le prétexte que l'herbe était humide, que je foulais les foins, ou que je m'aventurais trop haut. C'est de ce versant de la colline que ma mère, en son enfance, pensait qu'il conduisait au ciel. « Il est si proche, vois comme il regarde là-haut, parmi les herbes. »

Il restait, comme scène principale de mes ébats, le jeu de quilles et l'espace libre y attenant. C'est là que je faisais le fier, coiffé d'un bicorne de colonel que ma grand'mère m'avait fabriqué avec de vieux journaux. Elle s'entendait comme pas une à vous

faire avec du vieux papier un chapeau de colonel. En deux temps et trois mouvements le chapeau était fait. Malheureusement, il n'en fallait pas davantage pour le mettre en loques, aussi courais-je une douzaine de fois la journée vers ma grand'mère pour en obtenir un nouveau.

Si je recevais la visite d'enfants du voisinage; nous marchions en rang, nous accompagnant de chants guerriers. L'un de ces chants se terminait par ces paroles inquiétantes : « s'il ne vient pas un loup ». Sur le mot loup, tout le monde se dispersait. A dire vrai, nous regrettions que le loup ne vînt pas. Nous l'aurions vu de bon cœur grimper par-dessus la crête de la colline, se léchant les pattes et battant l'air de sa queue, à la condition, toutefois, que ce loup fût en carton. S'il arrivait quelque accident, si l'un de nous, par exemple, faisait la culbute, on courait en hâte à la cuisine de grand'mère ou dans les communs. On était sûr d'y trouver, à toute heure, sinon grand'mère en personne, du moins quelque représentant du sexe féminin, la grande Thérèse, la sommelière ou la cuisinière. Elles avaient des formules pour faire passer le mal comme en soufflant dessus. « Ça ne fait plus mal à l'enfant », certifiaient-elles. Si,

nonobstant, cela me faisait mal encore, je me fâchais pour de bon. Presque toujours le jeu de guerre se terminait par une certaine désillusion. Je me rendais fort bien compte que les gens sur la route ne prenaient pas au sérieux mon bicorne de colonel, malgré l'aplomb de ma démarche et mes chants. Et pourtant, on voudrait être pris au sérieux ! C'est pour être pris au sérieux que le petit garçon aspire à porter de la barbe.

DANS LA SALLE D'AUBERGE

PARRAIN, le brasseur, avait ouvert une petite auberge dans le vieux bâtiment de la brasserie, au rez-de-chaussée, sur la route. Il était demeuré longtemps célibataire; puis s'étant marié sur le tard avec une femme maladive, qui prématurément, mourut de phtisie, c'est à ma grand'mère qu'incomba de tenir, outre son ménage, celui du parrain, et de diriger cette auberge. En d'autres temps, dans l'enfance de ma mère, on avait respiré l'odeur de la poudre dans ce cabaret, c'était alors un local révolutionnaire. Un matin, les Bâlois, armés de sabres et de fusils, étaient entrés au son des tambours et des trompettes dans l'auberge de grand'-maman. Pendant ce temps, son mari et le parrain tiraillaient du haut des roches contre ceux de la ville, et les enfants, qu'à la faveur de l'ombre on avait évacués, en toute hâte sur le canton de Soleure, en traversant les monts, y vivaient à la belle étoile sur

une charrette de paysan. Les Bâlois ne firent pas de mal à grand'mère. Ils lui payèrent même ce qu'ils avaient bu et mangé. Par contre, ils envoyèrent une balle — probablement sans le vouloir — dans la jambe d'un pauvre idiot nommé Michel Dalang. On l'étendit sur un lit, dans la brasserie, et ce fut encore grand'mère qui le pansa et le soigna.

Les révolutionnaires, les réfugiés politiques de tous les pays que Dieu fit, prirent de plus en plus l'habitude de se réunir dans l'auberge de parrain. C'était d'ailleurs pour une raison toute pacifique. Ils prenaient pension chez grand'mère, qui était une excellente cuisinière. Entre la viande et les légumes, on y combattait... en paroles les princes, les curés et les aristocrates. Ma mère savait sur ces réfugiés un grand nombre d'histoires. Elle nous parlait, par exemple, du docteur Fein, qui, modestement avait choisi cette devise : *Fein bleibt fein.* Les bonnes femmes dévotes menaçaient de l'assommer à coups de balai, parce qu'il ne croyait pas en Dieu. Il y avait eu aussi une Polonaise qui circulait en vêtements d'homme et versait de la poudre dans son eau-de-vie pour qu'elle lui parût moins fade. Passé l'époque révolutionnaire de 1830, elle se mit pacifiquement à tenir une école.

Elle conduisit un jour ses élèves à Fribourg-en-Brisgau et disparut avec leur argent, en laissant les pauvres fillettes en plan. On dut les aller chercher le lendemain. L'une de ces fillettes était ma mère.

Au temps de mon enfance, il n'y avait qu'une petite salle fort paisible, fort calme, qui d'une auberge n'avait guère conservé que le nom. De loin en loin s'y égarait un consommateur isolé, quelque charretier passant sur la grand'route, un intrus que j'exécrais de tout mon cœur. En fait, ce qu'on continuait de nommer l'auberge servait de chambre à manger à la famille de parrain comme à celle de grand-père, et même de chambre de réunion. Comme je savais y trouver ma grand'mère, je pris également l'habitude de m'y tenir et je m'y réfugiais quand je ne savais plus à quoi m'amuser dehors. J'y passais l'hiver et j'y étais aussi toutes les fois qu'il pleuvait. Or, il pleut beaucoup, même dans le pays ensoleillé de Bâle-Campagne, et l'hiver est long. Il faut de la patience pour faire tenir tranquille dans une chambre un garnement qui n'est point malade. Ma grand'mère avait de la patience, une patience infinie.

Grand-père en avait aussi. Il était doux et débonnaire, mais, enfin, il était un homme et la patience

d'un homme, quand on devient insupportable, finit toujours par s'épuiser. Quand il avait tout essayé ; quand il m'avait fait sauter sur ses genoux; quand il m'avait misson fouet dans la main; quand il m'avait chanté ses chansons, celle de Jaggeli qui ne voulait pas abattre les poires, et celle où il est question de se casser la tête contre le mur ; si, malgré tout, je demeurais insupportable, la colère s'emparait de lui, la terrible colère des gens doux. C'est alors qu'il m'obligeait, pour me punir, de répéter une phrase qu'il prononçait d'abord et qui contenait en quelque sorte, mon signalement. « Qui es-tu ?» me demandait-il — et je devais répondre : « Je suis un enfant contrariant, opiniâtre, rebelle, insupportable. » Je récitais la formule de tout cœur, d'une voix forte, sans tarder ni barguigner. Je le disais tout à fait objectivement, parce que c'était la vérité, et cette franche confession suffisait le plus souvent à l'apaiser. Mais il arrivait aussi qu'on le vît bondir et me menacer de me donner en pâture aux cochons si je n'étais pas sage. Un jour même, il fut pris d'une telle rage qu'il m'attrapa par le bras et courut en m'entraînant jusqu'au toit à porcs, Bah ! pensais-je, c'est pur bluff ; il s'arrêtera bien à temps. Pourtant, quand

je le vis ouvrir pour de bon le soupirail et que les monstres hideux avancèrent leur groin dans un grognement abominable, je fus pris d'une telle peur que je me mis à crier comme un qu'on assassine. Je dois dire que ce remède n'a été d'aucun effet. Par contre, les contes de grand'maman en avaient un, et des plus complets. Après y avoir goûté, je ne demandais plus autre chose. Des contes, encore, des contes toujours, et même toujours le même conte, cela m'était égal ; l'histoire de la *Chevrette et du Loup*, celle du *Charbon* et celle du *Fétu de paille*. Je les savais par cœur, mais je ne me lassais pas de les entendre, à condition que ce fût grand'mère qui les racontât, et personne autre. Quand elle avait épuisé le trésor de ses histoires — et il n'était pas considérable — j'exigeais encore celle de la *Corneille*. C'était une histoire de la plus grande simplicité : Une corneille tomba d'un arbre et se cassa la patte. Si quelqu'un d'autre me la racontait, je faisais une moue de dédain, mais la voix de grand'mère en faisait comme une légende, qui m'impressionnait vivement. Grâce à ma grand'mère, une triste salle d'auberge, hantée des charretiers, devint pour moi la salle des légendes. A cette salle se rattachent la plupart des souvenirs de ma

deuxième année. Aussi bien y passais-je, en réalité, du jour que j'eus appris à marcher, la plus grande partie de la journée. Je ne savais bien qu'une chose, c'est que j'y étais chez moi. Ce n'est que dans la deuxième année de la vie humaine que l'état de veille commence à l'emporter sur l'état de sommeil ; aussi ma conscience considéra-t-elle la salle d'auberge comme le lieu de naissance de mon moi, et le temps que j'avais passé au berceau, puis dans la chambre commune, lui fut comme un passé presque immémorial. Quand je montais à l'appartement de mes parents, à midi, pour dîner, et le soir, pour m'aller coucher, j'avais comme le sentiment de quitter l'actualité, pour m'en retourner vers des temps primitifs, à jamais révolus.

PARRAIN

Le parrain de ma mère, qui était aussi son oncle, et que tout le monde appelait bonnement parrain, était la terreur de la famille. Quand on disait : voici parrain ! chacun en devenait nerveux d'anxiété. Aussi bien, son aspect était réellement terrible : très corpulent, il avait un visage d'ogre, une peau toute grêlée, des bras et des poings à vous assommer un bœuf. Il roulait des yeux injectés de sang. Tel il apparaissait quand rien ne l'avait provoqué. A quoi ne pas s'attendre de sa part s'il se mettait en colère ? Parrain en colère ! A cette seule pensée, les cœurs frémissaient. On racontait des choses terribles sur sa violence. Un beau-frère de grand'-maman, qui habitait la ville et que ses opinions bâloises rendaient suspect, ne se risquait dans la brasserie qu'en secret et à nuit close. Il fallait le cacher comme un malfaiteur. Un blagueur de Berlin avait jugé sans faveur la façon dont le crieur public

frappait sur son tambour. Parrain l'obligea à montrer comment il s'y prenait lui-même et, l'expérience n'ayant pas été trop heureuse, il vous le battit comme plâtre. C'était sa logique.

Derrière cette façade redoutable se dissimulait pourtant un homme respectable et sans nulle méchanceté. En premier lieu, il était intègre, et cela n'est déjà pas rien ; ensuite il témoignait, dans sa profession de brasseur, d'un zèle, d'une capacité extraordinaire ; à telles enseignes qu'il fit la prospérité de toute la maison. Sa force n'était point non plus si malfaisante que la légende le représentait. Presque toujours, il s'en tenait à la menace. Alors qu'à l'école et bien souvent dans les familles, on avait volontiers recours aux arguments frappants, la maison de parrain ignorait les corrections pédagogiques. Il avait des égards pour sa femme malade et de bons procédés envers ses enfants. Mais, ce qu'il faut citer particulièrement à son honneur, c'est qu'il était juste, impartialement juste, juste au point de favoriser un neveu qui montrait du zèle au détriment d'un fils qui boudait tant soit peu devant le travail. Et, chose remarquable, cet homme terrible, à la voix prodigieuse,

était un bon chanteur et savait trouver, lorsqu'il se produisait, des accents fort agréables.

Il souffrait, tout le premier, de ce que la nature l'avait doué d'aussi redoutables facultés. « Il ne faut pas prendre ce que je dis en mauvaise part », avait-il coutume de beugler. Et c'est un fait, il n'avait pas de méchantes intentions. Au surplus, sa force lui était fort précieuse dans son métier de brasseur et aussi dans son auberge, si par le plus grand des hasards, il y éclatait une rixe. Si fort qu'il fût, il ne l'était cependant pas autant que mon père. Parrain avait-il le dessous dans une affaire, vite on courait chercher mon père à son bureau ; on ouvrait les croisées et on jetait des matelas dans la rue : en moins de rien, les combattants avaient sauté, l'un après l'autre, par la fenêtre. C'est ce qu'on racontait. Cela s'était passé en d'autres temps. Je n'ai été témoin de rien de tel et je n'ai même jamais assisté à une discussion dans l'auberge. A nous autres enfants, parrain ne nous a jamais fait le moindre mal ni même adressé une méchante parole. C'est pourquoi nous allions et venions autour de lui sans la moindre timidité, comme fait une souris dans la cage d'un lion. Par xemple, il fallait céder bien vite la place quand

parrain rentrait dîner avec ses valets. Si l'on ne se sauvait pas à temps, on tombait dans l'allée de la maison, au milieu d'une douzaine de jambes bottées qui frappaient le sol d'une façon farouche, et l'on y courait le risque d'être écrasé par mégarde, comme une grenouille sur la place d'armes. Plus tard, quand les rudes valets avaient fini de manger — et ça ne traînait pas — on osait s'aventurer de nouveau dans la salle de l'auberge.

CROISSANCE ET MULTIPLICATION

Grand-père et parrain avaient chacun plusieurs enfants. Ce n'est que dans les années qui suivirent qu'il m'a été donné de voir l'« oncle Henri », le fils aîné de grand-père. En ce temps, il venait de s'établir commerçant à Bordeaux. Il le devait surtout à mon père, qui, dans la brasserie, jouait le rôle d'un bon génie, en tant qu'il empêchait, dans la mesure de ses forces, que tous les enfants ne devinssent de simples paysans. De cet oncle Henri je ne savais qu'une chose : chaque fois que j'admirais un beau dessin, « c'est l'oncle Henri, me disait-on, qui l'a dessiné. » Le second fils, qui s'appelait Charles, vivait avec ses parents ; il allait encore à l'école. Sa jeunesse fit qu'on l'appela, pour le distinguer de l'oncle Henri : le petit oncle, le *Tonton.*

Il y avait également à la maison deux fils de parrain, qui allaient encore à l'école, Adolphe et Charles.

La brasserie comptait ainsi deux Charles Brodbeck ;

mon père était le troisième Charles et j'étais le quatrième. Les trois écoliers, Tonton, Adolphe et Charles, commencèrent, de l'instant où l'auberge devint ma résidence quotidienne, à faire sentir agréablement leur présence. De retour de l'école, ils aidaient à m'amuser, me chargeaient sur leurs épaules, ce que ne pouvaient ni grand'mère ni la grande Thérèse, et m'apprenaient, si l'on peut dire, à dessiner en me guidant la main. Un trait avec un griffonnage — comme un peu d'ouate — par-dessus, donnait un arbre ; un point avec un bec par devant et un peu d'ouate par derrière, donnait une poule ou un corbeau, à volonté. Je les aimais tous les trois également et tous les trois m'étaient également soumis.

Un jour, j'appris à les admirer avec enthousiasme. Grand'mère m'avait conduit une fois encore au Pont-des-Pierres. Tandis que nous regardions l'inquiétant ruisseau tout au fond du périlleux abîme, nous vîmes apparaître — c'est la pure vérité — là, tout en bas, au milieu de l'eau, trois vaillants garçons, qui, sans la moindre peur, sautaient çà et là dans le ruisseau et frappaient avec des gaules les arbrisseaux de la rive (où il y avait, sans doute, des noisettes). Quand ils

furent plus près, je reconnus en eux Tonton, Adolphe et Charles. C'est à cette heure que me fut révélé ce que c'est que l'admiration. Des héros! Je fus dès lors également fier des trois, mon cœur leur criait son allégresse. Par la suite, du temps que j'étais à Berne et qu'on me permettait de passer mes vacances à Liestal, ils en vinrent à être pour moi les trois personnages principaux.

Il y avait encore un second Adolphe. C'était un petit être dont on prétendait qu'il était mon frère, mais je ne saisissais pas très bien à quoi il pouvait être utile. Je saisissais encore moins pourquoi l'on considérait une telle créature à l'égal de moi-même. Je me suffisais : quel besoin avais-je d'un frère ? Il n'était pas seulement inutile, mais encore il était parfois embarrassant. Si j'ennuyais grand'mère, il voulait aussi l'ennuyer. Si l'on me promenait dans ma poussette, il était assis en face de moi et prenait la moitié de la place : nos pieds se faisaient la guerre. Au contraire, quand il put se tenir sur ses jambes et prendre le rôle d'un camarade de jeu, il commença à me plaire, par exemple à la chasse aux escargots. Un jour, nous jouâmes dans la cour une édifiante scène de concorde fraternelle. Grand'mère y avait placé, pour

que le soleil la chauffât, une baignoire remplie d'eau. On nous y plongea tous les deux en même temps et néanmoins — chose incroyable — il ne se produisit aucune querelle, aucune jalousie à propos de la place que prenait chacun. Tout au contraire, nous criions d'aise, pataugions dans cette eau, la faisions rejaillir à qui mieux mieux, pacifiquement, en unissant nos forces. Ce n'est que plus tard, cependant, du temps que nous allions à l'école, qu'il s'établit entre nous un amour fraternel véritable et conscient.

SUR LE CHAMP

Je dois à la bonté de mon grand'père d'avoir savouré un matin un pur, un calme, un délicieux morceau de vie. Aujourd'hui encore, je lui en suis reconnaissant. Il se rendit à une petite prairie qu'il possédait au delà du pont et me prit avec lui. Pendant qu'il y travaillait à je ne sais plus quoi, une corbeille pleine de vivres à côté de lui, il me laissa me ballader dans l'herbe, où je le voulais et le pouvais. Il n'y avait pas de danger que je lui échapasse. Je n'avais guère la force de m'éloigner tout seul. La prairie m'agréait ; elle était close comme une île, derrière par un chemin et devant par un ruisselet mince et sinueux, au delà duquel la petite ville de Liestal semblait abaisser ses regards jusqu'à nous. Tout joyeux, je m'étais mis, le long du ruisseau, en quête de ce que j'y pourrais trouver de neuf, quand il m'arriva une merveilleuse aventure : une cigogne, une véritable cigogne vivante, s'approcha de nous.

Elle se promenait dans l'herbe, à deux pas de moi, comme si elle nous eût appartenu. Pour un peu, mes mains auraient pu la saisir. Elle était belle, ineffablement. Le ravissement dura longtemps, très longtemps ; l'oiseau ne s'en allait plus. Tout de même, hélas ! il finit par s'envoler sur le toit de l'église. Et nous, nous revînmes à la maison, nous rentrâmes dans la banalité quotidienne. Mais comme ç'avait été beau ! Vraiment, il n'y a pas de mots pour le dire.

Mes héroïques amis, les trois garçons de la brasserie, me causèrent encore une vive satisfaction. On m'avait assis dans un champ, qui était à grand-père, et qu'on appelait la Petite-Grille, sous un grand arbre élancé qui me plut énormément. On voyait luire le ciel à travers ses branches, et ses rameaux portaient en nombre infini des bouquets de jolies petites baies rouges, et rondes comme des balles. Mais voici paraître Tonton et les deux fils de parrain. Ils appliquent une échelle contre l'arbre et ils y grimpent, pleins de courage, à des hauteurs vertigineuses. C'était aussi étonnant qu'amusant à regarder. Mais je n'avais pas encore vu le plus beau : ils m'apportent de ces baies, m'en suspendent aux oreilles et m'engagent à les manger. Ils disaient vrai : c'était bon, c'était exquis,

meilleur que du sucre. Un arbre qui dispense les bonbons, ni plus ni moins qu'une grand'mère ! Si ce n'est pas une merveille ! De cet instant j'ai nourri pour le cerisier une tendresse particulière.

Il est certain qu'à faire dans sa prime enfance connaissance avec la *nature* (j'entends avec les choses terrestres qui sont en plein air), on se trouve vis-à-vis d'elle dans des rapports de sentiment tout autres que si on apprend à la connaître plus tard, au cours des promenades et des excursions. En outre, si ce premier contact a lieu sur le sol même de la propriété de famille, il s'en développe comme une parenté spirituelle avec les choses. Les figures aimées de nos proches déteignent un peu sur la campagne à l'entour. Petit enfant, je n'ai jamais vu la nature, les paysages de la surface terrestre, que dans la société des miens. C'est pour cette raison, je pense, que ce que d'autres appellent le sentiment de la nature se confond chez moi avec le sentiment de la patrie. Le cerisier d'Aphrodite, le noyer de Pandore, l'herbe de Balder, le blé de la Femme de Midi, ont crû dans les champs de mon grand-père. Ils ont bien supporté d'être transplantés... jusque sur l'Olympe.

L'ANGELUS

QUAND mon cadet fut assez grand pour qu'on ne s'occupât plus de lui pendant la nuit, on nous réserva à tous les deux une petite chambre à coucher particulière sur le derrière de la maison, d'où l'on voyait la galerie, la cour et la brasserie. Je me rappelle encore parfaitement que le premier soir, après ce déménagement, je toisai de la fenêtre plein d'étonnement, la façade ingrate de la brasserie, me disant en moi-même : « Ainsi, c'est en face de cette vilaine chose sombre que ma vie va désormais s'écouler ! Comme c'est étrange ! Cette brasserie, certes, n'est pas belle, et hors d'elle on ne voit rien. » Dans cette nouvelle chambrette se jouait, chaque soir, quand nous nous déshabillions, une comédie de la joie et de l'amitié, libre de toute contrainte, accompagnée d'allègres clameurs, de rires et de gambades. Il faut dire qu'à l'heure du bain et du coucher se réunissaient autour de nous les plus

aimés parmi ceux que nous aimions : grand'mère, maman et Agathe. Agathe, c'était la servante et la bonne d'enfant. Elle était Badoise, de la Forêt-Noire. C'était une jolie fille, de tournure agréable, et dévouée aux enfants de toute son âme. A en juger par le tendre, je dirais presque l'enthousiaste attachement qu'elle nous inspira, il faut qu'elle ait été une bonne d'une capacité toute particulière. Agathe nous était indispensable ; à elle seule, elle représentait à nos yeux toute une patrie. Chaque fois que par la suite il s'est agi de changer de logement ou de résidence, ces seuls mots : « Agathe nous accompagne » ont suffi pour nous faire accepter le changement.

Cette explosion de joie à l'heure de se dévêtir et de passer dans sa baignoire peut fort bien s'expliquer en partie par des raisons d'ordre physique, par l'intime conscience d'une santé débordante que stimulait la nudité, par le plaisir aussi de s'ébrouer dans l'eau. Cela n'empêche pas qu'elle était faite essentiellement de bonheur causé par cette triple présence, par cette réunion d'amour. Pendant ce temps, le sommeil nous attendait, caché dans nos lits. A peine nous y avait-on couchés que nos paupières se faisaient lourdes. Mais, quand Agathe s'était éloignée, quand

maman nous avait bordés, nous avait souhaité bonne nuit en nous embrassant je ne sais combien et combien de fois, il arrivait qu'il y eût encore un épilogue : Grand'mère se glissait à nouveau dans la chambre et murmurait à l'oreille des petits, qui déjà dormaient à demi, une formule qu'il nous fallait répéter. Parfois, à cet instant même, l'angelus se faisait entendre au loin, très doucement. Il n'a jamais cessé de sonner dans mon cœur, parce qu'il était la berceuse dont s'accompagnait la prière du soir de grand'-maman.

PAPA ENTRE EN SCÈNE

Dans la chambre d'enfants, papa ne savait qu'entreprendre avec nous et nous avec lui. Mais quand nous sûmes parler, marcher ; quand en nous se manifestèrent des velléités viriles, guerrières, ce fut autre chose. Alors, il fut content de ses garçons, « deux petits gaillards pleins de santé » et, nous aussi, nous étions contents de lui. D'abord, cela va sans dire, il avait de la moustache : passons. Ensuite sa grande force, qui était vraiment extraordinaire, voire célèbre, nous enthousiasmait. En troisième lieu, son bureau était plein de sabres, de fusils, d'éperons ; c'était une autre affaire que les fouets de grand-papa. Enfin, et c'était le comble, il manifestait du goût pour les soldats et les connaissance militaires.

Si le temps s'y prêtait, il nous conduisait dans la cour, nous faisait marcher au pas de parade, commandait lui-même et, faisant de ses poings une trom-

pette, nous jouait une marche que son rire sonore précédait, interrompait et suivait. Le colonel Sulzberger, un ami de mon père, fut un jour témoin de ces exercices, s'en divertit et me voua une affection toute particulière. Il me prenait sur ses genoux et me faisait tous les tours, toutes les agaceries dont je pouvais avoir l'idée. Il en résulta des rapports d'amitié partagée. Il me prit pour favori et je le pris pour modèle. Si l'on me demandait : « Que veux-tu être quand tu seras grand ? » d'une voix ferme et déterminée je répondais : « *un* colonel Sulzberger ». Grâce à cette faveur du colonel, je me sentais élevé au-dessus de la vanité du jeu de soldat et incorporé parmi les soldats véritables.

Le colonel Sulzberger était, en effet, un colonel authentique, qui tenait sous son obéissance les soldats pour de bon, ceux qui sont des hommes ; bien mieux, il commandait en chef aux forces de tout le canton.

Papa fit encore davantage. Il imagina à notre seule intention un tour de force qui dépasse toute idée. Il se plaça sur la galerie qui surplombait la cour au premier étage. Il nous envoya dans la cour et se fit passer par Tonton des rames à haricots. Déjà, nous,

nous trépignions de joie. Il choisit la plus longue et la plus forte de ces perches après avoir éprouvé la résistance de chacune. Son choix fait, il nous tendit la perche dont il tenait l'extrémité supérieure. « Maintenant, me dit-il tu vas t'y cramponner de toutes tes forces. » J'embrassai cette perche, je la serrai de toute la vigueur de mes bras et de mes jambes et il commença à m'élever vers lui à travers les airs en empoignant la perche toujours plus bas. Quand je fus en haut, il me cueillit et me déposa sur la galerie. Ensuite il répéta l'expérience avec le petit Adolphe sans écouter l'assistance angoissée qui l'en voulait dissuader. Ce voyage aérien nous fit un tel plaisir qu'il lui fallut recommencer bien des fois par la suite. Telle fut l'entrée en scène de papa. Il n'y devait faire, hélas ! qu'une éphémère apparition.

Ce même été, il se rendit à Berne avec mandat du gouvernement. Il y demeura tant, que nous eûmes le temps presque de l'oublier tout à fait.

A WALDENBOURG

L'ADMIRABLE CHEF-D'ŒUVRE DE SALOMELI

A WALDENBOURG vivait une sœur de grand'-maman, la tante Tschopp, qui était veuve. Elle avait deux filles, Salomé, âgée alors de quelque vingt ans, que tout le monde appelait « Salomeli » et Marie, qui allait encore à l'école. Salomeli venait souvent à Liestal en visite de cousinage. Elle se chargeait volontiers, pour aider à ma mère, de la surveillance des enfants, et, comme nous nous entendions le mieux du monde, elle m'emmena une fois chez elle, à Waldenbourg, pour son plaisir et pour le mien. Au cours de ce petit voyage, il arriva, comme jadis en me rendant à Bâle, qu'un paysage me fit la plus durable impression — et ce fut encore la rive d'un cours d'eau. Au delà de ce qu'on

appelle les bains de Bubendorf, un chemin vicinal se détache, qui, franchissant un pont, mène au village homonyme. En passant, on ne peut voir ni le ruisseau sous le pont, ni le fond de la vallée, ni Bubendorf lui-même ; mais la qualité spéciale de la lumière révéle comme à mi-voix la proximité, dans le fond invisible du paysage, de mystérieuses contrées. A la vue de ce pont et de ce qui l'entoure, je ressentis quelque chose de si neuf, de si surprenant, de si éloigné de ma compréhension que j'en eus honte. Je pensais que des mouvements de l'âme qui demeurent cachés si obscurément, si profondément en vous-même devaient être quelque chose d'illicite et de ridicule. On m'avait appris à dissimuler diverses choses parce que honteuses ; j'en conclus que tout ce qui se cachait en moi-même était honteux. En un mot, je souffris pour la première fois en cette occasion de ce que j'appellerai la pudeur des âmes.

Quand nous fûmes à Waldenbourg, la voiture fit halte au milieu de la petite ville et nous descendîmes. C'est là qu'était la maisonnette de tante Tschopp (qui était une grand'tante). Quelques marches conduisaient à la porte. Les marches me plaisaient depuis que j'étais capable de les gravir sans chanceler. Elles

me donnaien
Salomeli ouvı
mercerie se mo.
une seconde grai
une cliente. Grá
du coup mon cœur. .
elle puisa à mon intent.
dans un tiroir. Cela commençaı
demande en passant : qui n'a remarqué que
bonnes gens ont toujours une boutique de mercerie et des raisins secs dans un tiroir ? Pour moi Beggli, cette vieille fille de Bâle, ma tante Tschopp à Waldenbourg, et mon arrière-grand'mère à Langenbrugg, m'ont ancré dans cette conviction. Mais la boutique de tante Tschopp était la plus belle de toutes. D'abord on y voyait des fouets suspendus au plafond. Ensuite il y avait une joyeuse petite sonnette invisible qui, de temps en temps, se mettait à retentir sans qu'on sût pourquoi ni comment. En entrant, déjà, il m'avait semblé entendre quelque chose comme cela. Quand la cliente quitta le magasin, j'entendis sonner distinctement une seconde fois. J'eus assez d'intelligence, le fin sourire de Salomeli m'y aidant, pour démêler que la sonnette devait avoir quelque chose à

ça : là-haut, derrière
e et chaque fois qu'on
cette porte, la sonnette se
s en pratique aussitôt ce que je
r, ne cessant, pour l'entendre jouer,
sortir.

enant, viens, me dit Salomeli, tu auras tout le
de t'amuser avec la sonnette. » Elle me conduisit alors, au haut d'un escalier, dans la chambre commune. Elle disparut un instant à côté, dans la chambre à coucher pour se débarrasser de son manteau. La découverte que je fis, pendant ce temps, dans ce salon ! Il y avait sous un globe, sur la commode, une œuvre si merveilleuse que, de ravissement, j'eusse perdu le souffle si j'avais cessé de pousser des ah ! et des oh ! On voyait un lac bleu, et, sur ce lac, un cygne qui nageait ; derrière le lac, une paroi de rochers abrupte couverte de mousse, d'arbres et de buissons. Au milieu des arbres était une chapelle ; de la chapelle sortait un capucin, qui descendait jusqu'au lac par un escalier très raide. On ne put m'arracher à ce chef-d'œuvre. Lorsque, et cela m'acheva, j'appris que Salomeli l'avait fabriqué de ses propres mains, mon étonnement, mêlé de quelque défiance, se mua en une

sainte et admirative incrédulité. Mais, entendais-je dire, Marion va bientôt revenir de l'école. Elle revint et son visage me fut une nouvelle surprise. « Tu as, lui dis-je, des yeux brillants et de petites étoiles dorées. » Ce fut ma façon de la saluer. Cette formule lui resta pour la vie, au temps même qu'elle était grand'mère et que ses pauvres yeux chagrinés depuis longtemps ne brillaient plus. Elle aimait aussi à se rappeler dans sa vieillesse ce nom de « sœurette » que je lui avais alors donné et, chaque fois que je lui parlais, les petites étoiles d'or brillaient de nouveau malgré tout.

Telle fut, chez tante Tschopp, mon introduction, à quoi la suite ressembla. Depuis lors, j'ai été heureux souvent dans ma vie, j'ai connu même le durable bonheur ; mais je me demande si, plus tard, j'en ai jamais été pénétré jusqu'au bout des ongles, sans qu'il me restât un désir à exprimer, comme je le fus alors à Waldenbourg. Oui, je me le demande, mais je me garde de me répondre sur ce point, pour ne pas faire affront à un autre bonheur, bonheur plus élevé, bien que plus grave et plus obscur. Trêve de comparaisons : disons que ce séjour à Waldenbourg est à mes yeux comme un coffret à bijoux, que l'on peut

sans dommage détacher et mettre à part de tout le reste de mon enfance. Il a son éclat propre et ne se lie à rien de ce qui dépasse son cadre. La profondeur de cette félicité se peut mesurer à ceci que plus d'un demi-siècle plus tard, par un sentiment de reconnaissance, j'ai mis à Waldenbourg la scène d'un de mes livres (*Gustave*). Telle était dans mon âme la lumineuse persistance d'un bonheur qui avait été celui d'un garçonnet de moins de deux ans et demi.

LA CASCADE

Le lendemain de notre arrivée, si ma mémoire ne me trompe pas, en tous cas un des premiers jours qui suivirent, le matin, Salomeli me conduisit dans la forêt, derrière la petite ville, jusqu'à une sorte de retraite sylvestre, mystérieuse, crépusculaire, mais pas autrement obscure. Ce n'était point une gorge : il y avait comme une salle confortable et spacieuse ; ce n'était point une grotte : il n'y avait pas de voûte ni de rochers dentelés. C'était une chose à ne comparer qu'à elle-même et que je ne saurais ranger sous aucune dénomination usuelle. Ceux de Waldenbourg l'appellent le « petit moutier » (et non la petite fenêtre comme je l'ai écrit par erreur dans *Gustave*). Voici comment se présentait ce petit moutier, mon petit moutier : à droite et à gauche, des pentes très raides ; dans le fond, une imposante paroi de rochers, verticale et lisse, qui se dresse comme un mur. Du haut de cette paroi, une modeste bonne

femme de cascade tombe tout droit en murmurant dans un bassin naturel sans profondeur. Bien au-dessus de cette cascade croît une forêt baignée d'une lumière qui vient d'au delà, d'un foyer qui n'est point visible. Le rez-de-chaussée en deçà de la cascade, je veux dire la salle qui précède le bassin, était couvert alors de curieuses plantes à feuilles plates qui lui faisaient comme un tapis. Quelques arbres s'y dressaient, espacés, dont les couronnes, sans être très fournies, suffisaient à former une toiture commune. Des ruisselets, des sentiers, s'y croisaient. Il faut croire que Jœri, le riche hôtelier du Lion, dont le petit jardin d'agrément confinait avec la partie supérieure du moutier, y avait mis un peu d'ordre. A l'heure qu'il est, ce moutier est redevenu sauvage ; les chemins sont effacés, envahis par les herbes des marais ; c'est ainsi, du moins, que je l'ai trouvé, il y a trois ans.

C'est là qu'il m'a été donné de jouir, en compagnie de Salomeli, d'une félicité comme éternelle et sans limite, des heures et des heures, dans une absolue liberté. Je pouvais entreprendre, dans la direction qu'il me plaisait, des voyages d'exploration, soit sur la rive du bassin, sous la cascade, soit sur le

tapis de feuilles, au milieu de toutes ces plantes, soit encore le long de ces petits rus. Je pouvais ramasser des pierres, arracher des feuilles — bref c'était comme une richesse inépuisable de choses bonnes. Salomeli ne suivait pas anxieusement chacun de mes pas : elle était assise à l'écart à son poste d'observation au bas de l'une des pentes boisées, et s'occupait à quelque travail, comme si elle ne me voyait pas. La cascade murmurait doucement sa calme chanson ; hors d'elle, on n'entendait rien. J'étais si bien, que je n'eusse su que désirer de plus. J'aurais voulu demeurer là toujours. C'est ce lieu que mon cœur élut pour son paysage natal, pour son site de prédilection. Nul autre coin de terre ne m'a jamais conquis si intimement que le petit moutier, sous la garde de Salomeli.

Tout a une fin. « Il nous faut partir, dit mon guide, si nous voulons, sans courir, arriver à la maison pour l'heure du dîner. » Il fallut dire adieu au Munsterli. Pour rentrer, Salomeli fit un petit détour en prenant, sur la pente abrupte, de si redoutable apparence, qui monte vers le jardin de Jœri, un petit sentier qui n'existe plus de nos jours. Plus loin, dépassant la petite porte du jardin, elle s'engagea

dans des broussailles fort épaisses, mais toutes baignées de rayons, véritable fourrré où les rameaux nous refusaient presque le passage, tandis qu'en haut on apercevait le ciel bleu. Ma description du « Fensterli » dans *Gustave* atteste le bonheur que me fut ce retour de la lumière, cette transformation de la scène. Il y eut un deuxième changement à vue, auquel je ne m'attendais point : Nous passâmes comme par enchantement de la pénombre des taillis dans le grand jour rayonnant, dans un vaste monde dont je n'avais point l'idée, dans une prairie verte qui dominait de haut une vallée. Ce que m'a fait ressentir cette double transformation de la scène — passage de l'ombre du moutier aux taillis pénétrés de lumière, puis de cette pénombre au libre soleil de la prairie — je dirai volontiers que ce fut un bonheur d'ordre théâtral. Mais il était d'une plus noble essence ; c'était un bonheur qui ne trompait point, qui ne pouvait s'évanouir, mais qui luit au contraire ineffaçablement dans mon cœur, parce qu'il s'est allumé à la flamme véritable du soleil et du jour. A l'endroit où le sentier, traversant la prairie, plonge vers la grand'route qui serpente dans la direction de Langenbrugg et l'atteint à l'un de ses coudes, je voulus

demeurer au bord de la route, car cet endroit me plut extraordinairement. J'eus de la peine à supporter l'idée qu'il fallait descendre de cette délicieuse route des hauteurs dans le fond de la vallée. Je dus m'arracher à ma contemplation. Mais, voici, lecteur, de quoi vous étonner encore ; écoutez et vous apprécierez Waldenbourg à sa juste valeur. Je pensais être éloigné de chez nous de plus d'une heure de marche. Or, en moins de rien, nous fûmes à la maison, qui est au milieu de la bourgade. Quel autre endroit que Waldenbourg vous pourrait ménager une aussi délectable surprise.

LE BONHEUR DANS UNE COUR

Au milieu de la maison, ou, pour mieux dire, derrière, entre le logis d'une part, les hangars et les poulaillers déserts de l'autre, il y avait une courette tranquille, solitaire, comme retranchée du monde, et, au milieu de cette cour, il y en avait une seconde, plus petite, plus solitaire et plus tranquille encore. On ne pouvait y entendre, y percevoir rien du monde extérieur ; on ne pouvait y voir que des cloisons délabrées, de petits escaliers, des portes, de petits pavillons et autre chose du même genre, au-dessus de quoi bleuissait un coin de ciel. Une odeur de bois pourri vous surprenait en y entrant. Cette seconde petite cour, de format réduit, l'original des nombreuses cours que j'ai décrites dans mes œuvres, et en particulier dans *Gustave*, devint, tous les jours, à toute heure, mon séjour préféré. C'est à elle, plus qu'à toute autre chose, que je dois cette félicité dont s'éclaira le temps inoubliable que j'ai

passé à Waldenbourg. On me remit une petite hache émoussée, une masse de clous, puis on me laissa seul avec la permission de donner de ma hache, tant que le cœur me dirait, dans les degrés de bois d'un petit escalier et de planter des clous où je voudrais. Toutes choses, à l'entour, étaient à ce point malades que je ne pouvais endommager rien. Pourquoi trouvais-je à planter des clous une satisfaction si profonde que je voulus chaque jour, insatiablement, m'adonner à ce travail, alors que tous les jeux avaient vite fait de m'ennuyer et que je demandais sans cesse, quand je jouais, du changement, de la compagnie, quelqu'un pour me diriger. La raison en est que je travaillais avec effort pour atteindre un certain but et que j'accomplissais quelque chose de visible et de tangible. Je pouvais, le lendemain, jeter les yeux sur ce que j'avais menuisé la veille, sur cette œuvre qu'il m'était loisible de continuer. Je goûtais maintenant, au lieu du bonheur de jouer, trompeur, inconstant, que seul j'avais connu jusqu'alors, un bonheur plus réel, plus sérieux, le bonheur de l'ouvrier. De plus, comme je ne plantais pas mes clous sous la direction d'autrui, mais à ma libre fantaisie, c'était en même temps le bonheur de créer. Voilà pourquoi ce travail

pénible me causait une aussi durable satisfaction. Je le remarque en passant : mon expérience personnelle m'a appris à ne croire que bien peu au fameux bonheur de jouer chez les enfants. L'enfant, quand il joue, se rend parfaitement compte qu'un abîme béant sépare la réalité des rêves de son imagination. J'eus tôt fait d'apprendre que les soldats de plomb, les petits moutons, les petits chevaux de terre cuite, quand je les avais disposés à ma guise, devaient réintégrer leur boîte, comme je connus qu'ils nous regardent bêtement, sans dire un mot, en dépit du beau rêve de vie qu'on leur prête. Le jeu commence toujours bien, c'est la suite qui ennuie, car elle ne sait que répondre à notre attente. C'est la raison pour laquelle il faut, quand on joue, changer perpétuellement pour entreprendre toujours à nouveau. Le jeu repose sur l'illusion : c'est pour cela qu'il finit par la désillusion. Mais planter des clous, ça, par exemple, c'est bien différent ! On fait quelque chose qui dure, qui survit ; on laisse derrière soi des œuvres qui demeurent.

Si le nombre des mots devait être en proportion de l'importance de ce qu'on décrit, je devrais consacrer bien des pages à la petite cour où je trouvai le

bonheur. Comme il n'en va point ainsi, comme le bonheur est précisément ce qui ne se raconte pas, je prends ici congé de ma chère petite courette de Waldenbourg.

LA PAIX BÉNIE DU SOIR

A la tombée de la nuit, tante Tschopp commençait à filer, dans la petite pièce du bas qui faisait face au magasin. Toutes celles de Langenbrugg filaient, ma grand'mère aussi, et mon arrière-grand'mère. L'une d'elles — je ne sais plus qui — avait même la réputation d'une fileuse remarquable. Mon observation personnelle fut, par contre, pour me convaincre que le mot *filer* signifie proprement que le fil casse ou qu'il y a dans le rouet quelque chose qui ne joue pas. Quand il faisait tout à fait nuit, on montait dans la chambre à coucher, où l'on allumait une chandelle. C'est là que « sœurette » m'enseignait l'art de plier des cartes à jouer en deux, de les poser les unes derrière les autres, comme une rangée de capucins, et de faire tout dégringoler en soufflant dessus. Quant à Salomeli, elle découpait dans du papier les plus merveilleuses figures qui se puissent imaginer, des corbeilles de fleurs, des

oiseaux, des hommes. Je l'avais vu faire cent fois à grand'maman, mais Salomeli s'y entendait mieux encore. Ensuite on me donnait un grand livre d'images. On y voyait, entre autres choses, un serpent monstrueux qui se laissait pendre du haut d'un arbre et un sauvage tout nu qui ouvrait avec un couteau le ventre du serpent. Les images ne stimulaient pas encore mon imagination au point d'être le thème de ses jeux indépendants. Leur étrangeté, sans rien de plus, me suffisait. Par exemple, j'exigeais l'explication de ce qu'elles contenaient ! C'est tout au plus si de vagues, de nébuleuses ondes sentimentales, ou, si l'on veut, des velléités d'idées se perdaient au delà des gravures dans la nuit mal éclairée de la chambre, produites par le pressentiment que, quelque part, dans le lointain, en dehors de ce qu'on tenait pour vrai à Waldenbourg, il pourrait y avoir un autre monde qui ne fût pas moins réel.

Jamais, au cours de ces soirées, il ne me fut fait une observation, il ne me fut dit un mot d'avertissement, une parole pédagogique. A plus forte raison ne peut-on parler de gronderie. Salomeli et sœurette m'étaient, je le sentais, comme des anges gardiens.

« Ecoutez la cloche de l'angelus ». Elle avait un

autre son que l'angelus de grand'mère à Liestal. Quel ? Je l'ai malheureusement oublié, mais je donnerais bien quelque chose pour le savoir.

Pourquoi est-ce que j'entre en racontant ces choses dans un si grand détail ? On s'écriera peut-être sans le vouloir : « ce ne sont que des riens, des banalités de tous les jours. » Je suis d'un autre avis. Le bonheur, ce n'est pas rien et ce n'est pas non plus une chose si quotidienne.

UNE RÉJOUISSANTE PETITE VILLE

Le premier jour déjà, Salomeli me conduisit, comme la nuit tombait, à travers la petite cour, entre des poulaillers à l'abandon et des toits à porcs qui sentaient puissamment, et m'en fit sortir par une porte obscure. Dehors, on se trouvait sans transition dans une ruelle pleine de tas de fumier, de poules et de vieilles bonnes femmes qui nous saluaient comme d'anciennes connaissances. En remontant cette ruelle nous atteignîmes tout de suite une grande porte qui se distinguait avantageusement de celles que j'avais pu voir jusqu'alors : la Porte-d'en-haut, à Liestal et la porte Saint-Alban, à Bâle. La tour ne fermait pas le chemin ; elle était un peu à l'écart et regardait les passants, bien tranquille, les mains dans ses poches. Sur-le-champ je déclarai mon amitié à cette tour amusante. Sans franchir la porte, nous prenons à gauche, descendons bravement, sans incident aucun, quelques degrés de pierre — de ces

degrés que j'aimais tant — obliquons une seconde fois à gauche et, sans l'avoir prévu le moins du monde, nous nous retrouvons au beau milieu de la ville, à la porte de notre maison. Nous avions fait notre ronde, comme autour d'une maison unique. A elle seule, cette première promenade m'avait acquis à Waldenbourg. Je revis pendant la nuit, dans un rêve charmant, la réjouissante petite ville dont la porte est comme un poste d'observation à côté de la rue, où l'on descend un escalier pour passer d'une ruelle à la voie principale, où, partant en promenade par une porte de derrière, on se retrouve au bout d'un instant devant la grande porte de la maison.

En somme, la petite ville semblait avoir été construite exactement à la mesure de mon corps. Pour un peu, on en eût touché les deux extrémités avec ses coudes. A peine y était-on entré par un bout qu'on en ressortait par l'autre. Quel soulagement, au sortir de l'incommensurable Liestal ! Quant à Bâle et à ses entassements de pierres illimités, mieux vaut n'en point parler du tout. Sans compter que tout le monde vous connaît à Waldenbourg et vous fait, quand vous passez, des signes amicaux.

A peu de jours de là, je fis connaissance de ce que Waldenbourg possède de plus splendide.

Du milieu de la ville, en prenant à l'angle de la maison, on arrivait dans le bas, non loin de l'église, au bord d'un ruisseau où nageaient, ramaient, se dandinaient... des canards. Les canards, il faut le savoir, sont des oiseaux merveilleux, dont le cou paré de reflets métalliques brille des plus vives couleurs. Ils sont à eux seuls tout un monde de la couleur. Le plus étonnant, le plus incroyable, c'est que ces couleurs changent à tout moment.

Dans l'une de mes œuvres, j'ai décrit les canards de Waldenbourg et toute la petite ville avec tant de conviction et de détails que je n'entends point recommencer ici. Tout ce qu'aujourd'hui j'en pourrais rapporter ne serait qu'un extrait affadi et médiocre. Il y a des choses qui ne se peuvent dire qu'une seule fois en épuisant le sujet.

Après la visite aux canards, si l'on continuait sa promenade en remontant le cours du ruisseau, on atteignait au bord de l'eau, dans l'ombre des flancs boisés de la montagne, un fouillis de baraques, de poulaillers, de petites cours et de petits jardins. Les grandes personnes n'y sont guère à la fête. Elles

craignent pour leurs souliers et pour leur odorat. Au contraire, l'enfant qui, dans un tel endroit, se lance à la découverte, s'y sent aussi heureux qu'une levrette bien élevée en présence d'une boîte à ordures. Il y fait un peu crotté, mais il y a tant d'avantages qui compensent !

Hors de ville, il y avait aussi de belles choses. Dans le bas, du côté de la gare actuelle, sur l'autre rive du ruisseau, s'élevait la préfecture, la maison que tante Tschopp avait habitée avec son mari, — quand vivait préfet du district — la maison où ma mère était venue si souvent pendant les vacances du temps qu'elle allait à l'école. C'était la seule maison de Waldenbourg qui eût quelque peu l'air d'une maison de maître. Une avenue, comme on en voit dans les parcs, la recommandait, qui, pour n'être pas de si fière apparence, ni si longue que celle de ma marraine, Madame Rosenmund, à Liestal (avenue que j'admirais tant) n'en était pas moins une belle allée d'arbres qui distinguait la préfecture des habitations campagnardes et lui conférait une physionomie seigneuriale. Dans le haut, sur la route de Langenbrugg, à côté du « moulin à papier », la famille Thommen, propriétaire d'un magasin de

drap dans la ville, possédait au milieu d'un jardin une curieuse petite maison peinte qui avait un air mystérieux. Toutes sortes de joyeuses fantaisies y étaient réalisées. Je ne m'en rappelle plus les détails, mais j'en ai conservé le souvenir global d'une maisonnette de couleur vive avec son jardinet, le tout brillant et décoratif.

Plus une ville est petite, plus les habitants en sont casaniers. Salomeli ne m'entraînait pas à de lointaines promenades, comme tante-marraine l'avait fait dans le temps à Bâle. Elle me laissait tranquillement avec ma hache à mes paisibles travaux dans la petite cour. Et cela aussi contribuait à mon parfait bien-être.

UNE COUSINE QUI AIME LE BRUIT

Salomeli me demanda si je voulais l'accompagner chez cousine Trois-Etoiles (j'ai oublié son nom). Nous prîmes un passage qui ressemblait à un pont, derrière la maison, en passant par les écuries. De loin déjà, j'entendais un vacarme étrange, ininterrompu : *poumps-ritche-retche*, à vous casser les oreilles. A chaque pas, l'effrayant cliquetis devenait plus fort. Mais Salomeli me rassura : ce n'est pas de colère que la cousine faisait tant de bruit. « C'est une bonne femme, m'enseigna-t-elle, et bien paisible ; sois tranquille et tu verras. » Et elle sut me persuader d'entrer dans cet enfer qui me faisait trembler. Un joujou d'une dimension prodigieuse, emplissant presque la chambre, y faisait rage des bras et des jambes, comme pris de folie, s'élevant et s'abaissant toujours, sans répit. Des fils, des bobines dansaient dans ce tourbillon, où allait et venait avec la rapidité de l'éclair quelque chose de vivant, que

l'œil ne pouvait saisir. Tout autour, les parois grondaient, le sol trépidait. Ce mouvement infernal, ce tonnerre vous donnaient le vertige. Heureusement que Salomeli me tenait fermement par la main.

Derrière l'engin, la tête d'une femme se pencha pour voir, et à l'instant, le bruit cessa, le grand joujou trépigneur fut immobile. Alors, sous les traits d'une femme comme toutes les autres, pacifique tout à fait, la cousine vint gentiment à nous, me dit bonjour et m'expliqua que c'était elle qui, par le moyen de cette machine, produisait tout ce bruit et qu'elle pouvait, si souvent qu'il lui plaisait, déchaîner ou calmer cet objet d'épouvante. Elle m'en donna des preuves réitérées. Je n'eus pas plutôt compris, que je fus enchanté de cette joyeuse cousine qui trouvait son plaisir à faire tant de tapage. Le brave joujou cliquetant ne pouvait assez se faire entendre. Plus il tournait et plus j'étais heureux. Je me tenais là, sans bouger, croyant rêver, prêtant l'oreille avec délices à ce fracas. C'est à regret que je quittai la chambre merveilleuse et sonore, avec la permission, d'ailleurs, d'y revenir aussi souvent qu'il me plairait. Au retour, Salomeli me donna des éclaircissements sur ce que nous venions de vivre. « La cousine file,

m'expliqua-t-elle, mais elle file d'une façon particulière qu'on appelle *Bosamenten.* » Si Salomeli, comme tout le monde, prononçait *Bosamenten* au lieu de passementerie, comment aurais-je pu, moi, retenir ce mot difficile ? — il ne pouvait être question de le comprendre. Je confondis les deux syllabes *Bosa* avec *Base*, qui est autant que cousine, et, pour désigner ce bruit où la cousine se plaisait si fort, je crus qu'il fallait dire « filer à la cousine » (*Basespinnen*) ou « menter ». Salomeli rit beaucoup de mon erreur. Quoi qu'il en fût, j'étais toujours avide de retourner dans la chambrette assourdissante, chez la bonne cousine, pour l'entendre « filer » ou « menter ».

Quelques années plus tard, quand je vis dans un livres de contes (le *Bechstein*, illustré par Louis Richter) une image représentant une femme qui file au clair de la lune dans une forêt de sapins, cela ne me fit point penser à mes tantes, à mes cousines authentiques qui filaient pour de bon, mais bien à l'étrangère qui fabriquait de la passementerie à Waldenbourg, là-haut, plus loin que les poulaillers, et à qui son âge seul et sa gentillesse valaient le nom de cousine.

CHEZ MONSIEUR MEYER, DANS LE CIEL

A WALDENBOURG, en pleine ville, dans l'une des maisons qui faisaient face à la nôtre, vivait à cette époque un vieux garçon du nom de Meyer, qui passait pour un misanthrope, fort maussade et même à demi fou. Cela n'empêche pas que ce M. Meyer me témoignait une bienveillance particulière, conversait avec moi, m'invitant à m'asseoir auprès de lui sur un banc devant sa maison. Cela provoqua l'étonnement général. De mon côté, je me plus fort en sa compagnie. Nous prîmes l'habitude de rester longtemps sur ce banc à la tombée de la nuit, assis l'un près de l'autre comme des camarades. C'est moi qui finis par vouloir le rejoindre dès que je le voyais apparaître devant chez lui.

Un soir, comme une fois de plus nous nous tenions compagnie, il m'invita, en faisant une mine pleine de mystère, à le suivre à l'intérieur de sa maison. Tout au fond de l'allée, il prit à gauche et nous nous

trouvâmes dans une pièce où l'on ne se tenait pas, mais qui, plutôt, avait l'air de quelque réduit où remiser les objets inutiles. Je n'y sus d'abord rien voir d'intéressant. Mais soudain, dans un ravissement sans nom, je découvris qu'il m'avait conduit au ciel : des poissons d'or faisaient mille tours dans l'eau d'un bocal, ou plutôt, si j'en crois ce que représentent mes souvenirs, en un petit bassin creusé dans le sol. De la bouche de grand'mère, quand elle disait avec nous la prière du soir, j'avais appris une foule de choses sur le ciel. Où il était ? ça, je l'avoue, je n'avais pas pu me le représenter très bien, mais je le savais, maintenant : il était à Waldenbourg, chez Monsieur Meyer, dans un réduit sur le derrière de la maison. Il n'y eut pas moyen de me convaincre qu'il n'en était rien. J'avais vu les poissons d'or de mes propres yeux, clairement et distinctement.

C'était beaucoup, ce n'était pas tout. Il me montra encore quelque chose de céleste derrière sa maison, tout à côté du ruisseau aux canards, où sont les jardinets, les poulaillers et les monceaux d'ordures des gens de Waldenbourg : c'étaient des lapins avec un cou bleu, une queue et des oreilles rouges, des poules aux pattes blanches et vertes, et je crois bien

même des petits cochons de toutes les couleurs. Cela aussi, je soutenais l'avoir vu de mes propres yeux, et, tant que je fus enfant, je n'en voulus point démordre. Plus tard, je dus reconnaître qu'il était impossible que j'eusse vu dans la réalité des choses aussi extraordinaires. Je reléguai en conséquence cette histoire dans le domaine des songes. L'affaire en était là quand, il y a quelques années, « sœurette » m'apprit que ma mémoire avait malgré tout raison. En effet, Monsieur Meyer, parmi d'autres lubies, donnait également dans celle de peinturlurer ses poules et ses lapins.

Telles sont les choses divines qui s'offraient à vous dans le Waldenbourg de Salomeli. Mais reconnaissez ici la méchanceté des hommes. On a voulu me persuader que Salomeli était laide. De tels mensonges vous révoltent, d'autant plus que c'est pure niaiserie. Les grandes personnes se croient toujours si fines ! Pourtant elles ne savent même pas que les Salomeli, les tante-marraine, les grand'mère et les arrière-grand'mère sont les plus belles de toutes les femmes.

DANS LA MAISON NEUVE

PAPA BATIT UNE MAISONNETTE

A la longue, mon père en vint à ne plus s'accorder avec parrain, l'un des deux propriétaires de la maison que nous habitions. Il voulut quitter la brasserie. D'ailleurs, il y avait longtemps qu'il désirait posséder une maisonnette, fût-ce de toutes la plus modeste. Mais où prendre l'argent à cet effet ? Il ne disposait que de son maigre traitement de fonctionnaire. Parrain et grand-père étaient, en comparaison, des gens riches. En unissant de part et d'autre toutes les bonnes volontés, on finit par trouver le moyen de surmonter l'obstacle. Parrain et le grand-père nous enlevèrent d'abord le souci du terrain : ils nous cédaient pour une somme fort mince une parcelle de leur prairie de l'autre côté

de la route. Quant au petit capital qu'il fallait pour construire, il l'obtint à des conditions très douces de quelques messieurs de Bâle qui avaient déjà secouru l'orphelin d'autrefois. Mon père, en prenant part à la bataille contre les Bâlois, n'avait pas perdu complètement leur faveur. Ajoutez à cela qu'un jeune architecte de Bâle, au début de sa carrière, dressa gratuitement le plan de la maison. Il va de soi qu'il la fallait concevoir de la façon la plus simple qui se pourrait. Quatre murs en pierre, un toit, et, là-dedans, quelques chambres, trois au rez-de-chaussée et trois à l'étage ; tel était le problème. Une maisonnette comme un joujou, mais qui serait, — et c'était la grande affaire — dégagée de tous les côtés.

Les travaux commencèrent dans le courant de l'été 1846 : on n'avait attendu que l'autorisation officielle. Cela me parut un événement de la plus haute importance et l'impression que j'en conservai fut profonde et durable. Chaque fois que dans mes œuvres j'eus à parler d'une maison qu'on bâtit, ce souvenir me fournit tous les traits de ma description. Ce me fut une fête de voir ouvrir le sol et creuser dans la prairie, au delà du chemin, de grandes fosses qui devaient être les caves. Une ombre au tableau :

il ne m'était pas permis de m'approcher de ces abîmes, malgré le parapet qui courait tout autour. Avec la plus grande prudence, et par exception seulement, mon père me conduisait au chantier : encore ne nous approchions-nous pas jusqu'à toucher le parapet. Du jour où les murs sortirent de terre, les travaux me parurent n'avancer plus qu'avec une excessive lenteur. L'hiver, en les interrompant, causa mon impatience, puis mon indifférence, et l'oubli total pour finir. Mais un matin de printemps, j'eus la vision ravissante d'une porte rouge feu. Papa tempéra ma joie. « Ce n'est là, m'expliqua-t-il, qu'une première couche : la porte deviendra verte. » O désillusion ! Vraiment, cela me dépassait ! Pouvait-il y avoir au monde quelqu'un pour désirer peindre en vert ce qu'il était loisible de posséder rouge ? Il en fut de même du sapin tout frémissant de banderolles multicolores qui parut un jour sur le faîte : ce ne fut qu'un mirage ; il n'y demeura point. En manière de réparation, je l'ai planté par la suite sur le palais triomphal de Zeus. Par bonheur, l'ornement capital de la maisonnette tint mieux parole. Il consistait en un anneau peint sur la façade au-dessous du faîte, un anneau d'une rondeur à laquelle j'étais d'autant plus

sensible que mes cercles à moi ressemblaient volontiers à des raves, voire à des pommes de terre. Au centre de cet anneau merveilleux, symbole de toute perfection, souriait une fleur. Je m'épris littéralement de cette décoration. J'étais fier de pouvoir dire nôtre, une habitation dont la façade s'ennoblissait de cet impeccable, de cet incomparable rond. On peut voir encore la fleur et son anneau. Au fait, y avait-t-il réellement une fleur ? N'était-ce point quelque autre chose ? Je ne le saurais dire, l'expérience ne m'a rien appris à ce sujet, bien que l'année dernière encore, je me sois arrêté là devant. Il m'est plus facile de dire comment l'imagination d'un enfant, jadis, dans son ravissement, a transformé cet ornement que de le décrire tel que mes yeux désabusés (à supposer que vraiment ils le soient) naguère, l'ont pu voir.

Le toit était posé et le gros œuvre presque achevé, quand mon père dut laisser tout en plan et partir : le gouvernement faisait de lui son deuxième député à la Diète fédérale, à Berne. A l'arrière-automne, pendant son absence, eut lieu l'installation dans la maisonnette, bien éloignée encore, quant à l'intérieur, d'être vraiment prête à nous recevoir. Cela ne se fit pas d'un coup, mais au contraire, à la longue. Un

jour, on faisait traverser la rue à quelque meuble, et le lendemain à quelque autre, selon le temps que l'on avait et ce qui vous tombait sous la main. Il arriva qu'à force de remuer de vieilles choses et de les empaqueter soi-même, on mit à jour un gilet d'un rouge magnifique, orné de boutons qui brillaient comme de l'or. C'était une pièce de quelque travestissement de carnaval. Je voulus m'en parer sans délai et faire le fier, ainsi transfiguré, Maman me fit une fois de plus espérer l'avenir : « Pas à présent, dit-elle, ce sera pour le Mardi gras ». Il va sans dire que grand'mère et Tonton avec elle s'aidèrent au déménagement. Je me rappelle encore très distinctement qu'un jour grand'mère, sortant de la maison neuve, fit entendre la plainte suivante devant la grange de la brasserie : « En quel horrible temps nous vivons ! Ce qui arrive est épouvantable ! » Ce qu'elle entendait, il est évident que je ne pus le saisir. Sans aucun doute, elle voulait parler de la guerre du Sonderbund et des armements auxquels la Suisse se vit obligée à cette époque.

Le déménagement s'acheva par mon propre transport. Je passai au crépuscule, de chez ma grand'mère où j'étais demeuré jusqu'alors, dans le nouveau

bâtiment. Pour me familiariser avec la chambre étrangère, encore bien nue, et me faire goûter le changement, on me donna un morceau de papier et un crayon. J'appliquai le papier sur le rebord de la fenêtre et je me mis à dessiner à genoux. C'est là, en cette première heure que je vivais dans la maison neuve, que j'exécutai ma première composition artistique. Jusqu'alors je n'avais dessiné à la fois qu'un seul objet, arbre ou oiseau. J'eus à cet instant une idée lumineuse et dont moi-même je m'étonnai fort: Placer l'arbre et l'oiseau sur le même sol et les réunir, ce faisant, par la trame d'une histoire. A droite, sur une colline, se dressait un arbre ; au centre, s'entr'ouvrait un abîme ; à gauche, un oiseau regardait par-dessus l'abîme du côté de l'arbre qui regardait du côté de l'oiseau. Quand j'eus achevé cela, je fus dominé par un sentiment de fierté aussi vif que si j'avais découvert une chose de la première importance. Important, ce l'était en effet. C'était plus même qu'une invention : une conquête! En unissant de la sorte plusieurs objets pour en former une seule image, je passais du néant au premier degré de l'art, le plus bas et le plus ridicule, certes, mais tout de même le premier degré de l'art.

La nuit qui suivit, j'eus un rêve qui agit sur mon esprit non moins que l'événement le plus important et le plus singulier. Je me voyais, moi-même, dans ce rêve, à travers les barreaux de fer, séparé du monde comme on l'est dans une forteresse. La maison était-elle en ce temps close hermétiquement par une grille de fer, je ne le sais plus trop, mais je n'ai plus oublié le rêve qui me le montra ni l'impression profonde que j'en ressentis.

CHANSONS

Les jours qui suivirent l'installation, nous eûmes la visite de nombreuses dames. Elles venaient voir la nouvelle demeure. Parmi elles se trouvait Madame Rosenmund, la meilleure amie d'école de maman, qu'on m'avait donnée pour marraine. Quand nous habitions en face, à la brasserie, elle avait déjà l'habitude de tenir compagnie à ma mère presque tous les soirs. Il m'était loisible de me joindre aux hôtes, à qui l'on montrait tous les recoins de la maison. Les exclamations admiratives éveillèrent mon attention et je me mis à remarquer toutes choses plus distinctement que je ne l'avais encore fait. La petite maison se montrait tout entière éclatante, nette, pimpante dans sa fraîcheur. La lumière y entrait de toutes parts. Il n'y avait pas un angle obscur. Il faut avouer que le rez-de-chaussée avait l'air un peu vide. On avait mis à l'étage, qu'on

espérait louer, la plupart des meubles et les plus beaux.

Chaque fois qu'une visiteuse prenait congé, je descendais jusqu'à la porte d'entrée, sur les bras de ma mère, et, en manière d'adieu, il me fallait chanter deux petites chansons qu'elle m'avait récemment apprises. L'une vantait le plaisir de voyager en chemin de fer, l'autre les délices de la polka. Mes auditeurs m'étaient fort reconnaissants de ces productions vocales et ne se faisaient pas faute de me témoigner leur satisfaction. Je devais le plus clair de mon succès à une petite erreur que je ne manquais jamais de commettre dans la chansonnette de la polka. Elle contenait ce vers : « Hüpft das Herz nicht froher dir ? » c'est à dire : « Ton cœur ne bondit-il pas plus joyeusement ? en place de quoi je chantais : « Hüpft das Herz nicht vor der Thür », ce qui vaut autant que : « Le cœur ne bondit-il pas devant la porte ? » Cette confusion me réjouit encore. J'en conclus que, dans ma prime enfance, j'ai repoussé déjà les façons de parler impropres et toute la ferblanterie poétique.

DANS LES COMBLES

Par curiosité, j'avais accompagné Agathe dans les combles. Elle m'y laissa, je ne sais plus pour quelle raison, et j'y demeurai seul. Cela ne me soucia pas autrement : il y avait longtemps que je n'avais plus peur d'être seul. Mais, insensiblement ce grenier s'obscurcit ; il se remplit d'ombre et bientôt de ténèbres où les objets, l'un après l'autre, furent engloutis. Alors une sensation grave et singulière me fit frissonner. Ce n'était point je ne sais quelle peur des fantômes, — des fantômes ! je n'en avais jamais entendu dire un mot, — c'était, en quelque sorte, l'intuition de la vérité, j'entends le pressentiment que derrière le jour lumineux et ses mille petites histoires, il y a un autre monde réel, plus grand, plus puissant, plus méchant que l'aimable univers de ma grand'maman. J'eus peur alors et je fixai, sans faire le moindre mouvement, ces ténèbres qui, soutenant mon regard, me considéraient hosti-

lement, avec des yeux énigmatiques. Quelque chose allait en sortir, me semblait-il, qui viendrait de très loin, quelque chose de considérable et de méchant. Je ne suis point disposé, je ne suis point autorisé à repenser dédaigneusement à ces instants passés dans les combles pour cette seule raison que j'étais alors un petit être infime et sans pensée. La pensée n'est point le seul chemin qui conduise à la vérité ; je suis même tenté de dire qu'elle est le chemin de l'erreur. Bref, j'ai regardé alors un instant le visage de la méduse.

On vint me tirer de mon grenier. A la lumière des chandelles, dans la chambre familière, que rendait plus chaude et plus douce la présence de maman, j'eus tôt fait de redevenir un petit garçon joyeux et turbulent.

LES DÉTENUS AMUSANTS

Par une soirée fort sombre, la voiture de poste, au lieu de filer tout droit comme d'habitude, dans un grand vacarme, s'arrêta devant la maison. Les chevaux ne finissaient pas d'agiter leurs sonnailles. Ce fut un cri de joie dans toute la maison : « Papa est de retour ! » Papa ? Qu'est-ce donc ? Que nous veut-il ? Son absence avait duré si longtemps que, ma foi, j'en avais oublié son existence. C'était la première interruption de son activité parlementaire ; ce fut la plus longue également. Il en profita pour mener à chef la construction que son départ avait suspendue. Nous vîmes dès lors apparaître chaque matin une escouade d'ouvriers, des gypsiers, des peintres surtout, qui étaient de nationalités diverses. Il y avait parmi eux, entre autres, un Italien et un Hongrois. Tous ces gens étaient triés sur le volet ; ils nous arrivaient de la prison. Papa commençait par recevoir de chacun sa parole qu'il ne s'enfuirait pas,

puis il leur témoignait sa confiance en les laissant vaquer librement à leurs occupations. Et, en effet, pas un ne s'échappa. Ils avaient trop de joie au cœur, cela se voyait, de quitter la maison de force, humide et sombre, d'autant plus que mon père les traitait de façon fort amicale et ne leur faisait point sentir qu'ils fussent à ses yeux autre chose que des ouvriers. Il arrivait même que le soir, la besogne loyalement faite, il demeurât une petite demi-heure en leur compagnie, à bavarder, tout en buvant un verre de vin. « Eh bien, maintenant mes enfants, vous allez retourner gentiment à la prison et vous reviendrez demain sur le coup de huit heures. »

Ces détenus étaient des gens actifs et gais, qui travaillaient avec allégresse. L'un ou l'autre chantait même pendant le travail et si bien, ma foi, que ça faisait une singulière impression de les entendre. Nous autres enfants, avions la permission de les regarder faire. Et cela valait la peine, surtout pour ce qui est de ceux qui peignaient dans l'allée. Elle était grise à notre installation et j'avais déjà trouvé cela magnifique. Maintenant ils peignaient en vert sur tout ce gris des bandes et des taches de l'effet le plus artistique. Ils y ajoutèrent encore des lignes

brisées blanches. D'un air grave et entendu, ils nous expliquèrent qu'en fin de compte cela donnerait du marbre. Et quel délicieux parfum rayonnait des parois et s'échappait des pots de couleur ! J'en ai conservé une prédilection pour l'odeur de la peinture à l'huile.

Avec ces braves détenus, nous autres enfants, nous avions conclu amitié. Chaque soir, alors qu'ils étaient à boire un verre avec papa, dans la chambre commune, on nous permettait de nous asseoir, en chemise, un instant encore sur leurs genoux et de nous faire balancer par eux. Comme de part et d'autre nous nous aimions bien, c'était pour nous le plus grand plaisir de la journée.

SAINT-NICOLAS

Un soir, comme nous étions assis à l'ordinaire sur les genoux de nos amis internationaux, on entendit un tintamarre dans l'allée ; la porte de la chambre s'ouvrit violemment ; quelque chose de vivant jeta sur le plancher, rapidement, quelques poignées de petits objets durs. « Saint-Nicolas ! » cria quelqu'un pour toute explication. « Qui était-ce ? » demanda papa d'une voix sourde, croyant que nous ne l'entendions pas — « Le grand Adolphe et Charles. » Ces mots, prononcés à mi-voix, ne m'échappèrent point, ce dont il n'y a pas lieu de s'étonner : la mezza voce de mon père n'était pas sans analogie avec le bruit du tonnerre dans le lointain. Ma finesse me permit de percer le mystère. L'invisible et bruyant Saint-Nicolas était, en conséquence, de la famille de parrain, l'oncle des enfants, où je ne sais trop quoi. Par contre, je ne parvins pas

à deviner ce qu'il venait faire chez nous, ni la raison d'un tel vacarme.

Cependant maman avait recueilli les objets que Saint-Nicolas avait jetés sur le plancher. O merveille ! ô félicité ! C'étaient de petites plaques couvertes d'images de la dimension d'une carte à jouer de format réduit, non point des images plates comme on en voit dans les livres, mais des figures en relief, corporelles, auxquelles il ne manquait que la vie. Ces figures, de plus, étaient peintes, de la façon la plus jolie, la plus délicate, avec des teintes légères comme un souffle d'une beauté indescriptible. Le bord de ces plaques était saillant, de la même hauteur que l'image. Tout au long de la ligne intérieure du cadre courait une petite guirlande formée par l'entrecroisement de deux lignes : une rouge, une verte. Oh ces guirlandes ! Elles me furent à elles seules comme un petit paradis. La ligne rouge courait dans un sens, la ligne verte dans le sens opposé. Elles se croisaient et se recroisaient je ne sais combien de fois, sans jamais se confondre et s'embrouiller. Les yeux ne cessaient d'y découvrir quelque chose à admirer. Comme nous étions à nous montrer les uns aux autres, avec des soupirs de joie,

ces artistiques petites plaques et que nous les comparions, nous eûmes une nouvelle surprise. Autant de plaques autant d'images différentes : oiseaux, poissons, hommes, bouquets de fleurs. Ce fut l'une des heures les plus délicieuses de ma vie.

« Eh bien ! maintenant, dit une voix, vous pouvez en manger une, je vous le permets. » Manger ? On peut donc manger les œuvres d'art ? On le pouvait — même, elles avaient un goût exquis. Mais qu'est-ce donc qui a cette saveur si particulière, si exquise ? — « L'anis ». C'étaient des biscuits à l'anis. Ce Saint-Nicolas, génie de l'anis, me fit un plaisir extraordinaire.

Je ne cessai les jours suivants de demander, plein de convoitise, si l'on pouvait encore espérer la visite de tels esprits invisibles et bienfaisants. Certes, me fut-il répondu, nous aurons le Petit-Noël, Chalande, Saint-Sylvestre, les Trois-Rois, le Mardi gras et le Lièvre de Pâques, tout cela cet hiver encore. « Et plus tard, après l'hiver ? plus rien du tout. » Ces esprits qui se présentent à la suite, pendant l'hiver, jamais en d'autres temps, me donnèrent pour la première fois la notion, confuse encore, des différentes

saisons. En attendant, j'accordais à l'hiver toutes mes préférences.

Cependant, ces génies de l'hiver, d'où peuvent-ils bien venir ? J'avais de le savoir la plus vive démangeaison. Je ne fus pas longtemps avant d'être au clair à ce sujet : ils habitent derrière la colline, dans la propriété de mon grand-père. Chacun à son tour, quand le temps en est venu, se glisse jusqu'à nous à la dérobée, pendant la nuit, entre le versant de la colline et le jardin de la brasserie.

LE MYSTÈRE PATERNEL

Les jours devenaient toujours plus courts ; les nuits sombres s'allongeaient. Comme on ne pouvait pas tout de même, nous, des garçons nous mettre au lit à cinq heures, nous jouissions des heures durant du plaisir pour lequel nous avions si souvent enviés les grandes personnes : à la lumière des chandelles, nous demeurions éveillés et pleins de vie, dans nos vêtements, comme en plein jour, alors que partout, dehors, c'était la nuit. Elle était singulièrement inquiétante, la nuit, quand on y pensait un peu longtemps, quand on regardait dans les coins obscurs et par les fenêtres toutes noires. Par bonheur, elle ne pouvait pas entrer dans la maison à travers l'épaisseur des murs. De plus, la porte était fermée, sans parler de la lumière des bougies, dont elle a peur.

Un soir, alors que les ombres étaient revenues depuis longtemps, et que, d'une voix toujours plus

pressante, on nous envoyait nous coucher, mon père, ni plus ni moins que s'il se fût agi de la chose la plus ordinaire, la plus indifférente, déclara négligemment qu'il voulait sortir encore un instant. Il prit tranquillement son chapeau, sortit à pas mesurés de la chambre, traversa l'allée, ouvrit la grande porte enfin, et s'en fut dans la nuit.

Cette entreprise nocturne combla mon cœur de terreur voluptueuse et de timide admiration. Dans quelle forêt peut-il bien se rendre ? Avec quelles sorcières, quels enchanteurs a-t-il pris rendez-vous ? Il les connaîtrait donc ? Et le Loup et la Chouette, sont-ils aussi de ses amis, puisqu'il n'en a pas peur ? Serait-ce que les étoiles descendent du ciel pour causer et se promener avec lui ? Que mon père, par une nuit si sombre, pût se rendre ailleurs que dans une forêt, c'était au delà de ma compréhension. La nuit, c'est la forêt partout hors de la maison ; c'est bien simple, bien facile à comprendre. Ce qui pouvait se passer dans la forêt, pendant la nuit ; ce qu'il s'y entassait de merveilles ; ce qu'il y arrivait d'aventures, je le savais en partie par les contes de ma grand'mère et, pour le reste, je l'imaginais moi-même confusément. Je n'en revenais pas du calme

avec lequel il marchait à la rencontre de ce monde fantastique. Je l'avais exactement observé : pas un trait de son visage, pas un regard n'avait trahi la moindre inquiétude. De toute évidence, il n'y allait pas pour la première fois. Il y avait longtemps qu'il avait appris à vivre avec les génies de la forêt sur le pied de la familiarité. La description du voyage des enfants des dieux, dans mon *Prométhée*, m'a été inspirée par le souvenir de ce soir-là. Il va sans dire que je n'y ai soufflé mot de la maison neuve et que mon père n'y prend point son chapeau pour se diriger vers la porte. Mais je sais bien, moi, que si, dans ma prime enfance, je n'avais vu mon père s'éloigner dans la nuit, la description du voyage des enfants des dieux n'existerait pas. Pour imaginer ce voyage, et surtout pour le décrire avec autant de développement et de précision que je l'ai fait, il fallait avoir dans le cœur un souvenir qui pût, comme le mien, en fournir la substance.

SOLITUDE

Sans que je l'eusse su prévoir, mon père était reparti pour Berne. Sa voix puissante ne résonnait plus dans la maison. Les joyeux forçats, dont j'aimais les chants harmonieux, avaient également disparu. Dans la maisonnette, c'était le calme, le grand calme, presque la solitude. Il n'y restait que ma mère à la voix douce, l'active Agathe et mon petit frère inutile, mais turbulent, trop grand pour me servir de jouet, trop petit pour partager mes jeux.

Quel contraste avec ce qui avait été ! Quelle riche vie nous avions menée jadis, de l'autre côté, dans la brasserie ! Elle n'avait pas été toujours très réjouissante, mais c'était tout de même la vie. Il s'y passait sans cesse quelque chose et la maison était pleine de gens. Et quelles gens, au surplus : les plus délicieux qui fussent au monde : grand'mère, grand-père, Tonton, les deux garçons de parrain et parrain lui-

même, que nous comptions parmi les nôtres. Il y avait encore la sommelière et Françoise la cuisinière, et les valets, et le petit bétail, et le gros bétail dans les étables, sans compter les clients de l'auberge. Plusieurs de ces gens de Liestal avaient fini par être de nos amis.

Il semblait qu'on eût soufflé sur tout cela, qu'on eût tranché comme avec un couteau et rejeté dans le passé tout ce qui avait été jusque-là notre vie. Les mille et mille souvenirs, théorie interminable, qui remontait jusqu'à mon berceau, avaient été comme arrachés, sans suite possible. C'était, au fond de la mémoire, comme un cadavre immobile. La brasserie avançait l'un de ses angles de notre côté. Quelques parties en étaient visibles : les granges, les écuries, les remises, un bout de jardin et, derrière tout cela, le versant de la colline. L'isolement actuel en était plus sensible, parce qu'on rapprochait constamment le présent du passé. C'est ainsi que se développa en moi une impression de vide qui m'eût révélé le mal du pays, si je n'avais pas été trop petit encore pour prendre nettement conscience de ce que cela pouvait être. Je n'étais plus très éloigné, pourtant, d'en ressentir les atteintes. J'avais de temps à autre des accès légers et

passagers de tristesse et de nostalgie, surtout quand ma mère, dont le cœur était demeuré à la brasserie, où s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse, me rendait attentif à ce qu'on pouvait surprendre de ce qui s'y passait. « Les entends-tu, me dit-elle un jour d'automne, peu de temps après notre installation, les entends-tu dans la grange ? C'est Tonton qui bat le blé. » J'écoutais de toutes mes oreilles, mi-triste, mi-joyeux, la cadence étrange et mécanique du fléau, et mon admiration mélancolique allait à cet oncle qui battait le blé sans qu'on le vît. Une autre fois, elle me conduisit à la fenêtre de ce bureau que mon père n'animait plus : « Vois-tu ton grand-père qui sème là-haut sur la colline ! » Et je voyais sa silhouette aimée. Je la voyais avancer, avancer toujours à pas lents tout le long de la crête, puiser à chaque pas dans un sac noué à sa ceinture, lever le bras et lancer la graine aux sillons. Ce m'était à cette vue comme si, de très loin, du fond des temps, quelqu'un de cher m'avait salué. Pendant l'hiver, rien ne bougea en face. Mais, quand le printemps approcha : « Entends-tu le coq, me disait ma mère, le vois-tu sur le fumier ? C'est le coq de grand'maman. » Ou bien : « Sens-tu la vapeur de malt ? C'est parrain qui brasse

la bière. Vois-tu ce nuage de poussière au-dessus du jeu de quilles ? Ne sens-tu pas ? C'est Tonton qui poisse les barils. » A chacune de ces paroles répondait dans mon cœur comme un pincemennt douloureux et doux. L'odeur de malt, la poussière de résine sont demeurées pour moi toute ma vie les symboles du printemps qui s'approche. Ils me font penser toujours à parrain dans la brasserie, à mon oncle sur le jeu de quilles.

LIVRES D'IMAGES

La tâche de me distraire dans la chambre, tout le temps que dura l'hiver, incomba cette fois, en l'absence de mes grands-parents, à ma mère et à Agathe. Ce n'était pas un petit travail. Je ne voulais plus entendre parler de mes jouets d'autrefois, petits arbres, petits chevaux, petits moutons. En l'absence de mon père, son bureau orné de sabres, de fusils, d'éperons et de pipes à la douzaine, n'était plus, faute d'explication, qu'une simple curiosité et ne me retenait pas longtemps. Je dédaignais de regarder dans la rue. Des déceptions sans nombre m'avaient appris qu'il ne fallait pas s'attendre à ce qu'il y passât jamais rien d'intéressant, des soldats, par exemple, ou des animaux sauvages. Une seule fois de tout l'hiver, il y avait eu apparence que le destin voulût se rattraper et faire les frais de quelque chose de raisonnable : on vit tanguer un chameau qui portait un singe entre ses deux bosses. Il entra

dans la grange de mon grand-père et y rumina du foin ou quelque chose d'approchant. Enfin ! Déjà je me réjouissais à l'idée des bataillons de rhinocéros, de lions et d'hyènes qui allaient suivre. Hélas ! l'amère désillusion ! Ce n'était point la tête du cortège ; ce n'en était que la queue. Je ne vis plus rien, pas la moindre antilope. La réalité, ce qu'on voit des fenêtres, cela n'est rien. Mieux vaut n'y plus penser.

En conséquence, je me réfugiai dans un monde meilleur qui est celui des livres à images.

Le plus beau de tous, celui auquel je revenais toujours, était colorié et c'était justement son avantage. Le frontispice montrait une « cuisine espagnole ». C'est à Liestal, dans la boutique de Madame Berry, la mère de ma marraine, qu'on m'avait permis pour la première fois, en compagnie de la petite Thérèse, de regarder ce même livre, et cette image préliminaire avait été l'occasion du premier jeu que l'imagination m'ait imposé à l'état de veille. Cela n'alla pas sans m'impressionner fort. Mon regard glissa du fond de la cuisine espagnole, tout obscure et brunie par la suie, dans la claire lumière du jour dont s'emplissait la chambrette ; et voici que soudain je vis par delà les maisons, des prairies ensoleillées que mon œil ne

pouvait nullement apercevoir. D'abord, je n'y voulus pas croire, tout simplement. Mais comme je ne pouvais me dissimuler que je regardais ce que je ne voyais pas, je fus pris d'une subite épouvante, qui était, en réduction, comme l'angoisse de la mort. J'avais l'impression d'être comme entraîné dans un tourbillon, de tournoyer sans arrêt. A cela s'ajoutait l'idée que j'avais perdu la raison et la crainte de ne la retrouver plus. Le tout ne dura qu'un court instant et le calme me revint dès que la vue imaginaire eut disparu. Mais quel instant d'effroi !

On voyait plus loin dans ce livre des hommes à tête de poisson, au-dessous desquels était cette légende qu'on me lut : le Carnaval de Trèves. Qu'il y eût des hommes à tête de poisson, j'en recevais la première nouvelle : ils ne m'en plurent pas davantage.

Plus loin venait un « treckschuit » hollandais. Ce nom, dans sa signification alémanique, provoquait mon indignation , si bien que je passais chaque fois sur cette image, plein de colère. Ensuite, c'étaient des « danses polonaises » et, si je ne me trompe, des Tyroliens ou des paysans qui leur ressemblaient, parés de bouquets et qui brandissaient des couronnes. A la vue de ces fleurs, je me rappelai en avoir autre-

fois vu de semblables dehors et j'acquis encore par là une notion obscure de l'alternance des saisons. Les couleurs, dans leur ensemble, me faisaient plaisir, mais je m'arrêtais à remarquer que les joues des personnages et les bonnets des Polonais étaient enluminés du même rouge fané. La dernière image manquait ; on avait déchiré la page. Il m'importerait si fort aujourd'hui de savoir ce que représentait cette illustration, que je serais capable d'entreprendre un voyage si quelqu'un me promettait de me la montrer. Pourquoi ? Pour cette simple raison que j'étais alors exactement ce que je suis à l'heure qu'il est.

« Pierre l'Ebouriffé », ce livre d'enfant que m'avait apporté le Petit-Noël, me déplaisait. Je ne voyais dans la plaisanterie et la malice que de froides caricatures de la réalité. Ma raison non moins que mes sentiments se révoltaient contre l'inopportunité des applications utilitaires. Seuls, le soleil d'or et l'arbre de vérité, sous lequel on voit un chasseur debout ou couché et, tout à la fin du livre, le triple nuage chargé de pluie répondaient à mes aspirations. Ces deux images m'enchantaient parce que dans ma mémoire leur répondaient des images qui dataient de

temps révolus, quand nous étions dans le royaume de mes grands-parents.

Pour apaiser cette insatiable soif d'images on commença par m'apporter de la brasserie, avec un succès plus ou moins grand, des livres d'école illustrés et autre imagerie d'emprunt. On fut prendre ensuite dans le bureau de papa une œuvre de luxe en quatre énormes volumes. Elle ne contenait rien moins que l'humanité entière et tout le monde des animaux. Je me plongeai avec un si vif plaisir dans ces livres géants que j'en vins à m'éprendre littéralement de certaines figures.

Parmi les hommes il y en avait deux, pourvus de fortes moustaches, qui me plaisaient tout particulièrement ; le sombre Polonais de la première page, qui se tenait les bras croisés devant une ville en flammes, et ce pirate, incroyablement beau, traînant dans une barque une femme qui se débattait. Je ne pouvais rien comprendre à la résistance de cette femme. Est-ce que ça ne devait pas être un bonheur délicieux que de suivre les longues moustaches d'un pirate aussi séduisant ? Parmi les animaux, ma tendresse allait à l'hyène tachetée alors que je n'avais pour l'hyène tigrée qu'un véhément mépris. Venait

ensuite le casoar, que je trouvais plus distingué que l'autruche, oiseau tout gonflé de vanité. Un peu de caprice intervenait d'ailleurs en cela : vous ne parlez que de l'hyène tigrée, ce m'est une raison d'en tenir pour l'hyène tachetée. Tout le monde fait de l'autruche un être d'une extrême importance. Eh bien, moi, je la trouve stupide et je lui préfère le casoar, que vous méprisez. Mais ce qui me ravissait plus que tout, c'était l'élégant échassier qu'on nomme *secrétaire*, avec son pas léger et hardi et le petit panache ineffablement gracieux qu'il porte derrière l'oreille. Pourtant l'énigme de cette image me mettait martel en tête. Mon père avait aussi un secrétaire. Ce n'était pas un oiseau, c'était une armoire toute brillante. Or, quel rapport y a-t-il entre l'armoire et l'oiseau, pour qu'ils portent le même nom ? Je faisais violence à mon cerveau pour découvrir ce rapport, hélas ! toujours en vain. Tout au contraire, plus je les comparais l'un à l'autre, plus je les trouvais différents ! Où sont les yeux et le bec du secrétaire de papa ? où le tiroir, où la serrure de l'oiseau ? Décidément, je n'en viendrai jamais à bout ; c'est par trop difficile.

L'ARBRE FANÉ

JE me sentis un matin triste et de mauvaise humeur, « mal disposé », comme disent les grandes personnes. Toutes les tentatives de me rasséréner ayant été vaines, on m'envoya dehors, sur les bras d'Agathe. Elle prit un sentier à travers les prairies, à gauche de la grand'route, et me porta jusqu'à ce champ de mon grand-père qu'on appelle la Petite-Grille. J'y revis le cerisier qui, naguère, m'avait causé un tel bonheur. Mais qu'il avait l'air mélancolique à cette heure ! Chauve, brun et gris, sans feuilles, sans fruits, sans couleurs. Tels étaient aussi le champ, au-dessous, les prairies d'alentour, les collines dans le lointain, et, là-haut, le ciel, gris lui-même. Le monde entier paraissait misérable et désert. Je me ressentais d'une vie renfermée, infiniment longue et maussade, et cela s'ajoutait à cette

impression. Ce fut une promenade sans joie. Je rentrai plus triste à la maison que je n'étais sorti. J'avais comme le sentiment d'être mort moi-même, de ne devoir retrouver jamais plus ma gaîté.

A L'ÉGLISE

AGATHE m'a dit : « Si tu me promets de te tenir bien tranquille et de ne dire aucun mot — qu'à voix basse — je te permets de m'accompagner à l'église ». Je n'avais pas la plus petite idée de ce qui m'attendait là-bas. Jusqu'alors, j'avais cru que l'église ne servait qu'aux cigognes, pour y construire leur nid. Mais le ton sur lequel Agathe m'avait invité me faisait pressentir un plaisir tout proche. Au surplus, j'étais toujours disposé à goûter quelque chose de neuf. Je promis donc de me tenir bien tranquille et bien sage.

Un étonnement sans bornes s'empara de moi dès mon entrée à l'église, à la vue de cet espace vide, d'une hauteur, d'une immensité prodigieuse, qui ne ressemblait ni à un salon ni à une salle d'auberge. Ce que cela me rappelait encore le mieux, c'était la brasserie de parrain. Mais l'analogie n'était que superficielle. Dans la brasserie, en effet, il faisait

sombre quand ici tout était clair ; dans la brasserie il y avait des chaudières et dans l'église il y avait des bancs.

Mes yeux s'étaient progressivement accoutumés à ce milieu nouveau, quand, tout à coup, j'aperçus de côté, dans la paroi, quelque chose de ravissant : des fenêtres resplendissantes, hautes, étroites, avec des vitres de couleur d'une fabuleuse beauté. Mes yeux, enivrés d'admiration, ne pouvaient se détourner de ces fenêtres. Si je n'avais senti Agathe près de moi, si je n'avais su que dehors, à la porte, c'était Liestal, j'aurais cru que j'étais au ciel.

Mais voici que, pour comble, les célestes fenêtres se mirent à faire de la musique et une musique d'une si délicieuse harmonie que c'en était une vraie béatitude. C'était une infinité de sons à la fois, tous beaux, tous accordés ensemble. Je devinai la raison de cette diversité. Les vitres étaient diversement colorées, c'est pourquoi chacune produisait un son particulier. Mais comme la musique changeait sans cesse alors que les vitres ne variaient point, cette merveille dépassa finalement ma compréhension. Les fenêtres à musique sont-elles secrètement en vie ? Ou bien sont-ce des anges qui volent là derrière et

font entendre leur chant dans l'église à travers les vitres ?

Mais Agathe me fit tourner la tête et me montra derrière nous, tout en haut de l'église, un instrument gigantesque qui étincelait d'or et d'argent. Elle appelait ça un *orgue*. Je compris alors que la musique ne venait pas des fenêtres, mais de l' « orgue ».

LE VOISINAGE

Au printemps suivant vint mon anniversaire de naissance. J'eus trois ans. Je le savais et j'en étais fier. Je me sentais grand et fort, presque un homme, et cela me fit élever la prétention de me promener tout seul, à ma fantaisie, dans le voisinage de la maison. Cette prétention fut à demi-satisfaite. Après comme avant il m'était interdit de me hasarder à franchir la route. En revanche, je pouvais, chargé de prudentes recommandations, me promener en deçà de cette limite, dans le voisinage de la maison. Il m'arrivait d'emmener le petit Adolphe.

A quelques pas de distance, du même côté de la route et quelque peu en retrait de chez nous, se dressait la dernière maison du Liestal de ce temps. On pouvait l'atteindre sans le moindre danger. Elle était spacieuse et richement pourvue de familles et d'enfants. C'est là qu'habitait, entre autres, un

maître de musique du nom de Seber. Il avait plusieurs filles dont l'utilité en ce monde était de nous produire les instruments de leur père, tous merveilleux et brillants. Nous soufflions de toutes nos forces dans les trompettes sans en tirer le moindre son. Sur le derrière de la maison, du côté des prairies, un menuisier était à l'œuvre dans son atelier. Chez un artisan, il y a toujours quelque chose à voir ; d'abord, une foule d'objets dignes d'attention y gisent épars ; en deuxième lieu, l'homme se meut et y crée quelque chose ; il ne reste pas paresseusement assis à s'ennuyer comme les autres grandes personnes. Pour ces diverses raisons nous nous liâmes d'amitié avec le menuisier. Il y avait encore dans cette maison, sur la route, une petite auberge. Elle ne nous disait rien, car il y manquait le principal, la grand'mère. Que faire dans une auberge où il n'y a point de grand'mère ? En revanche, la famille Neugebauer, qui habitait, elle aussi, dans l'inépuisable immeuble, nous devint indispensable du fait de son plus jeune garçon, qui s'appelait Fritz. Fritz Neugebauer, enfant d'excellent naturel, de deux ans, à peu près, plus âgé que moi, se joignait volontiers à toutes nos entreprises et devint notre compagnon de jeu de tous les jours. Nous

étions toujours avec Fritz Neugebauer. Mais l'espace était limité entre la maison des Neugebauer et la route. En face, dans le jeu de quilles de la brasserie, on eût été plus à son aise pour jouer. J'implorai et j'obtins finalement de ma mère la permission de me rendre avec Fritz, à travers la route, dans le domaine de mes grands-parents ; avec Fritz, dis-je, mais sans mon petit frère. Là-bas, dans les régions vastes et familières du jardin, du jeu de quilles et de la cour, nous nous en donnions à cœur joie, et toujours en paix, il faut le dire. Nous nous aimions tant qu'il n'y eut jamais entre nous la moindre querelle. Un jour, il me proposa de jouer à la guerre. J'acceptai avec plaisir. Chacun notifia à l'autre l'ouverture des hostilités. Nous nous poursuivîmes un temps, sur quoi il se réfugia à l'improviste dans certaine petite cabane, au milieu de la cour, tira le verrou et ne se laissa plus voir. C'est en vain que je secouai la porte ; je ne parvins pas à l'ouvrir. « Ainsi c'est une guerre de siège, me dis-je. Comment approcher de l'ennemi, invisible dans sa forteresse ? » Je demeurai là longtemps, sans une idée, espérant en vain qu'il ferait une sortie. Enfin j'eus recours à la ruse. Là-haut, dans la paroi de la maisonnette, il y avait une

ouverture d'aération en forme de cœur. « Cela m'épaterait, pensais-je, si l'ennemi ne grimpait pas sur la planche et ne regardait pas par le trou pour se moquer de moi. » Mais, attendez un peu ! Je pris une rame à haricots et, sans faire le moindre bruit, je me mis aux aguets devant le trou en forme de cœur. Et, comme l'ennemi, justement, y montrait sa mine ironique, vite je lui donnai de ma gaule dans le visage, si fort que le sang jaillit. « Victoire ! » m'écriai-je, plein d'allégresse. J'étais très fier de ma prouesse. Mais voici qu'arrivent en courant mon grand-père et d'autres personnes. Ils sont tous très excités et me reprochent avec véhémence d'avoir frappé Fritz Neugebauer en pleine figure. Pourtant, ce n'est pas lui que j'avais frappé, c'est l'ennemi en quoi il s'était métamorphosé. Fritz lui-même l'avait très bien compris et, quelques jours plus tard, quand sa blessure fut guérie, nous vivions comme devant, dans la plus cordiale intelligence. Mais il ne m'a plus proposé de jouer à la guerre.

LE MÉCHANT PETIT HOMME

PUISQUE j'en suis à parler d'Agathe, je glisse en ce point le récit d'une étrange pantomime que je la vis jouer (l'année d'avant, ce me semble, si ce n'est encore plus tôt) en compagnie d'un méchant petit homme.

Dans un faubourg écarté de la ville, qu'on appelle « le Lac », elle me fit monter un escalier de bois étroit et tortueux et m'assit sur une chaise dans une chambre inconnue. Une porte s'ouvrit et je vis entrer un vilain bonhomme à la mine rébarbative. Agathe bavarda quelques instants avec lui, comme les grandes personnes ont coutume de le faire quand elles sont réunies, puis elle retroussa soudain, jusqu'à l'épaule, la manche de sa chemise, exhibant au petit homme son bras nu.

Quand il l'eut bien regardé, le nabot en enveloppa le haut d'une bande, mais de façon si maligne que la chair enfla fortement. Il disparut un instant dans la

chambre voisine, puis revint armé d'un bistouri dont il frappa perfidement le bras d'Agathe et avec tant de violence que le sang jaillit à flots, un sang rouge et bien vivant. Il était horrible à voir et je détestais le bourreau de toutes mes forces. Mais l'étonnant, c'est que ma bonne ne fit rien pour se défendre, ne poussa point de cris, ne pleura même pas, mais, au contraire, se remit à causer avec cet affreux personnage comme si elle ne lui en voulait pas. Pour finir, elle lui glissa quelque chose dans la main (je ne sus distinguer quoi) et l'homoncule infâme en fit du coup sa plus affectueuse grimace.

Quelle hypocrisie ! Après tant de mal qu'il lui avait fait ! De son côté, Agathe me déplut passablement de ne l'avoir pas battu pour toute récompense.

L'EXCURSION A BERNE

PAR-DESSUS LA MONTAGNE

A la fin de juin 1848, le mandat de mon père était échu. Une voiture de l'Etat, un huissier aux couleurs cantonales sur le siège, fut commandée pour l'aller prendre à Berne et le ramener chez lui. Ma mère profita de l'occasion pour se rendre à la rencontre de son mari et me prit avec elle.

Ma jeune maman — elle avait vingt-un ans depuis trois semaines — n'avait encore que fort peu voyagé par ce vaste monde. Si j'en excepte le temps qu'elle avait passé en pension sur les bords du lac de Genève, c'est à peine si elle avait franchi la limite du canton. Ce voyage lui fit un immense plaisir. Ce lui fut comme une fête, et la perspective d'aller rejoindre

son mari absent depuis six mois contribuait à la maintenir dans cette disposition. L'un et l'autre, nous sentions toutes choses à l'unisson, comme par un accord profond et sans le secours des paroles. Ce fut comme le voyage de noces de deux enfants. Tout ce qui nous apparaissait de nouveau le long du chemin, même un bouquet d'arbres, même une prairie, prenait l'importance d'une merveille et nous le dévorions avec des yeux avides.

Notre premier ravissement commun fut derrière les bains de Bubendorf, à l'endroit même qui, l'année précédente, lors du voyage de Waldenbourg, m'avait causé une telle sensation de dépaysement et de mystère. Je m'étais cru seul sujet à ces sensations mystérieuses, dont j'aurais dû, me semblait-il, éprouver quelque honte. Et voici qu'à mon grand étonnement ma mère, joyeusement animée, les yeux pleins de larmes, à ce même endroit s'écriait : « On se sent ici tout drôle. » Comment cela se faisait-il ? Comment donc pouvait-elle savoir ce qui se passait au plus profond de mon cœur ? De telles impressions cachées n'ont donc rien de comique, rien de répréhensible, puisque ma mère déclare ouvertement les ressentir ? Ainsi, deux êtres humains peuvent éprouver la même

chose spontanément, sans s'être préalablement entendus par le moyen des paroles ? J'en étais encore à m'étonner de cette merveille, que la voiture avait roulé plus loin et que de nouvelles images avaient captivé mon regard.

Le village de Hœllstein provoqua notre admiration par son architecture inaccoutumée, par ses pignons, le brun foncé des charpentes et, avant tout, par la hauteur de chacune de ses maisons. On y voyait d'ailleurs courir, pieds nus et jambes nues, des enfants vêtus de haillons. Le village nous fit l'effet d'une collection de palais de pauvres. Nous fîmes halte devant la plus haute de ces maisons à pignon. Elle s'élevait jusqu'au ciel et des liteaux de bois brun divisaient sa façade en petits compartiments. Je ne connais point la raison de cet arrêt. J'incline à croire que le cocher et l'huissier avaient voulu s'offrir un verre de vin. J'en profitai pour apprendre par cœur tous les détails de cette fabuleuse maison. J'avais déjà passé par Hœllstein, en compagnie de Salomeli, lors du voyage de Waldenbourg — même j'y avais passé deux fois, à l'aller et au retour. Pourquoi ce village ne m'avait-il pas frappé alors comme il le faisait en ce jour ? En partie parce que j'étais plus âgé mainte-

nant de près d'une année et que j'observais, en conséquence, d'un esprit plus attentif, mais avant tout parce que, cette fois, je voyais par les yeux de ma mère, à qui n'échappait aucune nouveauté. Cela, je ne le fis pas à ce voyage seulement : toute ma vie, j'ai contemplé le monde visible par les yeux de ma mère.

Il faut sans doute qu'à Waldenbourg, Salomeli, sœurette et tante Tschopp soient venues à notre rencontre. Mais je n'en sais plus rien. En revanche, je me rappelle fort bien les adieux qu'elles nous firent en dehors de la petite ville, au bas de la côte, devant l'auberge du Lion. La joyeuse activité qu'il y eut à cet instant, et que de paroles ! On empila sur le siège des petits paquets destinés à mon arrière-grand'-mère et à son fils l'oncle Dettwyler et nous fûmes chargés d'une masse de salutations pour tous les deux. Tout le monde parla de Langenbrugg, là-haut, sur la montagne, avec tant d'insistance que, dans ma surprise, j'enveloppai ce nom de conjectures fantastiques. Langenbrugg, tel que je venais de le construire dans les nuées, ne céda point la place plus tard au Langenbrugg de la réalité, lequel ne me fit aucune impression : premier s'était enraciné déjà dans mon âme. Jusque

dans ma vieillesse, il m'est arrivé de voir en rêve mon oncle Dettwyler dans un Langenbrugg fabuleux, au milieu des champs, sur d'invraisemblables collines. Cette lointaine impression était la source de ce rêve.

Ce fut ensuite une côte assez raide qu'il fallut gravir, en longeant le jardin de Jœri, à l'endroit où, l'année précédente, nous étions descendus, Salomeli et moi, au retour du Petit Moutier. Aucun souvenir, pourtant, ne m'effleura : je marchais à la rencontre de l'avenir. Ce qui s'était passé une année plus tôt me paraissait une affaire liquidée et vieille comme le monde. Tout près de là, par contre, comme nous roulions à l'ombre des grands arbres, au-dessus du vallon profond et verdoyant, un bonheur orgueilleux s'empara de nous, le bonheur de l'altitude. Je ne veux désigner par ce mot que la conscience de dominer physiquement, le plaisir d'abaisser ses regards du sommet de quelque hauteur dans la profondeur des vallées. Il m'est difficile de dire si ce bien-être était purement physique. Ce n'est pas pour rien que la langue des hommes voit sur un plus haut échelon toute puissance et toute majesté.

La rencontre d'un groupe de terrassiers qui

rechargeaient la route prit à nos yeux l'importance d'un événement. Elle avait dû être longtemps impraticable, cette route, car mon père ne voulait pas croire que nous l'eussions utilisée. Lui-même, se rendant à Berne, avait suivi l'ancien chemin dans le fond de la vallée et passé tout près du « moulin à papier ».

Sur le col du Hauenstein, au point où la route qui ne cesse de monter jusque-là fait un coude et plonge brusquement dans la direction du village de Langenbrugg, lequel se trouve déjà sur le versant méridional, ma mère laissa la voiture faire à vide le détour par le village et s'en fut avec moi par le vieux chemin délaissé. Souvent, dans son enfance, elle avait passé les vacances à Langenbrugg, chez sa grand'mère. Elle y connaissait le moindre sentier. Une charmante avenue d'arbres fruitiers nous enveloppa d'une ombre engageante. A travers le feuillage, de gentilles maisonnettes nous faisaient signe — et des jardinets pleins de fleurs. Heureuse de se revoir en ces lieux aimés, ma mère m'avait pris gaîment par la main et nous gambadions tous deux, riches de joie et de rire, tout le long de l'avenue délicieuse.

La réception dans la maison de l'aïeule est sortie de ma mémoire. En revanche, je me rappelle avoir

admiré à l'hôtel de l'Ours les estampes qui décoraient la galerie du premier étage. Pendant toute mon enfance j'ai cru me rappeler qu'on m'avait étendu, dans la maison de mon arrière-grand'mère, sur un lit à rideaux et que maman, regardant au travers, comme autrefois à Bâle tante-marraine, m'avait fait goûter dans le sourire de son cher visage, les délices du réveil.

OUTRE-MONTS

Jusqu'a Langenbrugg, c'était notre canton, notre patrie, un pays ami. Au delà, c'était pour nous deux une terre nouvelle, l'étranger.

Pour n'avoir pas à y revenir sans cesse, je le dis une fois pour toutes : le chemin que nous suivîmes de Langenbrugg à Soleure est le même que j'ai décrit dans mes *Petits Misogynes*, à cette seule exception près que les ennemis des filles, en souvenir d'un événement postérieur, franchissaient le ruisseau, et quittaient au-dessous de Holderbank la nouvelle route pour l'ancienne, alors que notre voiture continuait naturellement de suivre la route postale. Dans mon récit, j'ai changé les noms des lieux. De Langenbrugg j'ai fait Sentisbrugg, de Balsthal, Schœnthal, de la Durrenmühle, la Friedliesmühle, de la petite ville de Wiedlisbach, Weidenbach, de Soleure, enfin, Bischofshardt.

A Balsthal, nous rendîmes visite, en passant, à un

ami de mon père, qui fut plus tard le conseiller d'état Schenker et qui habitait alors dans la dernière maison du village, à main gauche. Ce fut ensuite la traversée de la « Cluse », cette gorge entre les rochers dont le nom revient si souvent dans les *Petits Misogynes* et dans d'autres écrits. Un numéro de mes *Extra mundana* projeté, médité, mais point écrit, devait avoir la Cluse pour thème principal. Le retour éternel de ce nom dans mon œuvre en dit assez long et me dispense de la tâche difficile, voire même impossible, de décrire ce que je ressentis dans cette Cluse quand je la traversai pour la première fois. Je me borne à ajouter que mes regards apprirent par cœur tous les détails de sa magnificence, retenant l'image, non de la seule ruine du château, mais jusqu'à celle de la moindre maison. Au surplus, pour parer à toute déception, je dois noter que la Cluse, en ce temps, était fort différente de ce qu'on peut la voir aujourd'hui. C'était alors un défilé romantique. C'est aujourd'hui une interminable suite de fabriques, un désert aussi poussiéreux que laid.

Au delà de la Cluse, la route traversait un coin du canton de Berne, qui pénètre en ce point le canton de Soleure. C'est près de Niderpipp, quand on a dépassé

le Durrenmühle, moulin ainsi nommé pour avoir appartenu pendant de longues générations à certaine famille Durr.

Le mot «canton de Berne» eut le don de surexciter mon attention. Ce m'était comme si j'avais découvert un continent jusqu'alors inconnu. Tout m'y parut curieux, à commencer par les toits de chaume des maisons. Je remarquai, d'une façon si nette, tous les coudes du chemin et jusqu'au moindre tas de sable que, plus tard, retournant à la maison, je pouvais annoncer à tout coup ce qui allait se présenter, beaucoup mieux que mon père, qui avait maintes fois parcouru ce chemin. On peut croire que je n'en fus pas fier à demi. Immédiatement après le Moulin des Durr, les jeux de l'imagination s'emparèrent de moi. A droite de la route postale, des forêts dévalent d'une montagne (le Jura). J'eus des visions qui durèrent tant que nous suivîmes la lisière de ces forêts. Je crus voir des régiments de grenadiers de la vieille garde de Napoléon, ou quelque chose d'approchant (je ne sais plus au juste). Mais c'étaient des visions et elles s'imprimèrent dans mon esprit avec tout leur décor. Le souvenir en fit son jouet, les transforma : la lisière des bois se creusa de vallées et les régiments

de grenadiers devinrent « les biches de la Nuit. » Les mystérieuses vallées du Printemps olympien — dans le *Voyage à Uranus* — les visions de vallées dans *Imago* sont comme le reflet de ces visions qui se déployèrent dans l'imagination d'un enfant de trois ans, lors de son premier voyage à Berne.

Dans le voisinage de Soleure, sur la colline doucement déclive qui s'appelle, je crois, Feldbrunnen, s'accumulèrent des nouveautés admirables qui m'en firent pressentir de plus étonnantes encore, et avant tout, la ville, là-bas, dans la plaine. J'en eus une impression énorme.

Notre joie était si grande que nous pouvions à peine la contenir. Nos paroles, notre silence s'accompagnaient de soupirs de félicité. A Feldbrunnen, la voiture prit à travers une large place et fit halte, je ne sais pourquoi, devant une maison. Etait-ce le bureau de poste ? était-ce une auberge ? Des ustensiles de tous genres gisaient à terre ; il y avait plusieurs arbres, des animaux couraient çà et là à travers la place. Que le simple fait de quitter la grand'route nous ait paru un événement ; que l'aspect d'une cour de ferme spacieuse, avec tout le bric-à-brac qu'on y peut voir, ait pris à nos yeux l'importance d'un

tableau propre à réjouir le cœur, cela témoigne de notre enthousiasme et de la puérilité de notre état d'âme.

Ce fut ensuite la descente vers la ville. Ce furent sans cesse de nouvelles chapelles, de nouvelles maisons de campagne et de nouveaux jardins. Ce fut jusqu'au bout l'admiration, la clamante allégresse de l'esprit émerveillé.

SOLEURE, VILLE DORÉE DE LA LÉGENDE

A SOLEURE, ma mère me conduisit par la main au haut d'une étroite ruelle « du côté de la Porte de Bienne ». Elle allait rendre visite à l'une de ses amies, Madame veuve Tschokke, née Vœgtlin, qui habitait au premier étage d'une curieuse maison. En effet, après que nous fûmes demeurés assez longtemps dans une chambre sombre, qui donnait sur une ruelle, Madame Tschokke ouvrit une porte dans le fond. Mais, au lieu que parût une pièce plus sombre encore, comme je m'y attendais, ce fut la claire lumière du jour qui nous inonda : la maison avait deux façades. Jamais je n'avais rien vu de tel.

Nous redescendîmes ensuite en courant, en gambadant, une autre ruelle en pente très forte où des marchandes de légumes nous firent des signes amicaux et nous adressèrent la parole gentiment. Je serais demeuré volontiers en leur compagnie, mais

maman me dit qu'il était temps de partir, que jusqu'à Berne le chemin était encore long. Sur une place magnifique, elle entra dans un magasin pour y faire emplette de je ne sais quoi. Les belles choses qu'il y avait dans ce magasin ! J'appréciai surtout des caisses sur lesquelles on pouvait s'asseoir. Je m'apprêtais à m'y établir comme chez moi quand ce fut de nouveau le même avertissement : « Le cocher nous attend. Le voyage est encore long jusqu'à Berne ! » Et nous nous remîmes en route.

C'est tout ce que je me rappelle de notre passage à Soleure et ce n'est certes pas beaucoup, mais voici l'impression globale que j'en ai rapportée et conservée tout le temps de ma vie, jusqu'à ce jour : une ville de légende avec des toits en or. Depuis, je suis retourné très souvent à Soleure et chaque fois j'ai constaté que les toits y sont couverts de tuiles, qu'ils ne sont point en or. Mais cela ne me sert à rien. Toujours l'or reparaît sur les toits. Il faut que ma raison le gratte péniblement pour que Soleure apparaisse dans ma pensée comme elle est en réalité et non telle que l'image s'en est empreinte dans le cœur de l'enfant. Dans son cœur, c'est le mot. Soleure n'est point demeurée seulement pour moi la ville de

légende, elle est devenue la ville de nostalgie. Combien de fois ne m'est-elle pas apparue en des songes heureux ! Dans ma jeunesse, en Russie, je ne rêvais jamais de Liestal, ma patrie ; je rêvais très souvent de Soleure. Et c'était toujours le même rêve : je me rendais avec ma mère, en passant près d'un puissant bastion, dans une église prodigieusement grande et magnifique et une béatitude nous inondait tous deux.

Je ne sais d'où provient cet or ; j'ignore la raison de cette nostalgie. Ce qui demeure certain, c'est ma prédilection mystérieuse pour Soleure. Aucune explication raisonnable ne peut en rendre compte et elle va si loin que le dialecte qui se parle à Soleure me donne plus que nul autre dialecte de la Suisse, plus même que celui de mon véritable pays natal, l'impression qu'il est la voix de la patrie. Et tout cela pour cette raison unique qu'un jour, à l'âge de trois ans, j'ai traversé Soleure en compagnie de ma mère et que j'y ai séjourné une heure et demie.

UNE ÉCHAPPÉE

A PEINE étions-nous sortis de sa dernière rue (près de la gare actuelle de la Nouvelle-Soleure) que la ville avait disparu brusquement, comme engloutie dans la trappe d'un magicien. Seule une maison de maître, à la haute façade, se dressa encore pour nous dire adieu, et puis, ce fut la solitude, au milieu des cultures, où le regard ne découvrait plus rien qui révélât la proximité de la ville. On aurait pu se croire à des lieues de Soleure. Des prairies, des champs de pommes de terre et de céréales (de l'« avoine » à ce que m'apprit ma mère); au delà, la forêt, et, au milieu de celle-ci, plus loin encore, une ferme esseulée.

La grand'route qui s'élève en pente douce fait à droite un premier coude brusque, puis un second moins prononcé tout près de cette ferme, pour se rendre vers la forêt. Au premier de ces contours, ma mère, tout animée par l'admiration, les yeux

brillants et humides, s'écria : « Regarde donc ce curieux coup d'œil. Il vous revèle au fond du cœur quelque chose de si particulier. » Qu'y avait-il à voir ? Rien, que les chaumes de l'avoine doucement agités par la brise, rien, que la lumière, l'atmosphère, où les parfums de la terre se répandaient, les nuages. Mais, dans cette atmosphère, ces nuages planaient au-dessus d'une plaine invisible et qui leur donnait une physionomie nouvelle, une autre coloration. Cette lumière venait du sud, de Bienne, de Neuchâtel où commence un climat différent de celui de la Suisse allemande, plus vivement ensoleillé, aux couleurs plus vigoureuses, plus lumineuse, le pays des lacs, où mûrit la vigne, où se pressent les cyprès. C'est ce que j'appelle le Midi savoyard ou bourguignon, et je le préfère au Midi italien.

Ce midi savoyard, il faut l'avoir vu, il faut l'avoir même, si je puis dire, vécu pendant un séjour de plusieurs années, pour comprendre dans sa profondeur, pour ressentir véritablement la religion de la nature de J.-J. Rousseau. Si Rousseau avait grandi dans la Suisse allemande, dans les Alpes septentrionales, au milieu de leurs pâturages humides et nébuleux, il n'eût pas adressé à la Nature, sa déesse,

une aussi fervente prière. Un dernier rayon, un dernier souffle de ce Midi de Savoie atteignent Soleure, à travers la plaine qui va de Bienne à Granges, à travers la vallée de l'Aar. C'est le salut du Midi que les yeux de ma mère parvenaient à saisir, quand son âme le savait percevoir.

Au retour, à la même place, mon père s'écriait plein d'admiration : « Voici le Weissenstein. » Et, en effet, il se dressait dans son immensité, jusqu'au ciel. Ma mère et moi, nous ne l'avions même pas remarqué.

DANS LES PROFONDEURS DE LA FORÊT

Nous nous engageâmes dans une forêt grandiose, comme il y en a dans les contes et telle que je n'en avais encore jamais vu. Ce fut un ravissement de pénétrer sous le dôme de verdure des arbres gigantesques, dans cette ombre délicieuse où le voyage s'éternisa. A tous moments, nous rencontrions des voitures, belles comme la nôtre, de l'intérieur desquelles des inconnus nous saluaient aimablement. Ces diplomates, ces hommes d'Etat suisses qui revenaient de Berne reconnaissaient au manteau noir et blanc de l'huissier notre voiture officielle et nous faisaient signe comme à des camarades. Ah ! si ce charmant trajet sous bois avait pu durer toujours !

Mais voici que notre voiture s'arrêta. Le cocher et l'huissier tinrent à maman je ne sais quel discours. Le résultat des négociations fut qu'à mon grand chagrin nous abandonnâmes la route aimée, aux

aspects toujours renouvelés, pour nous enfoncer dans la forêt à droite par un chemin étroit et raboteux où l'on n'avançait qu'à grand peine, où les rameaux nous frappaient au visage. Je suppose que le cocher voulait éviter l'intense mouvement de la route postale.

Plus nous nous enfoncions dans le fourré, plus étroit, plus impraticable devenait le chemin, plus solitaire et plus silencieuse la forêt. A la longue, je fus pris d'une angoisse. « Ne vous seriez-vous pas égaré ? » demanda maman. Le cocher donna aussitôt l'assurance qu'il connaissait très bien le chemin, qu'il ne fallait avoir aucune inquiétude, que nous serions bientôt hors du bois. Il le connaissait si bien, le chemin, que, sans nous y attendre le moins du monde, nous aboutissons à une sorte de vallon vaste et clair où il prenait fin. Il fallut mettre pied à terre. Le cocher et sa voiture partirent d'un côté à la recherche d'une issue ; l'huissier s'en fut de l'autre en voyage d'exploration pendant que ma mère et moi nous restions à nous promener dans le ravin. Il était fort agréable : aucun buisson n'entravait le passage entre les hauts arbres. Des bûches empilées contre les troncs formaient un élément imprévu du paysage.

A l'instant, je m'étais senti chez moi. On aurait pu, sans me déplaire, y demeurer longtemps encore. Mais, de loin, le cocher cria qu'il avait trouvé un chemin. C'était vrai. Nous reprîmes nos places dans la voiture, qui se mit à suivre, en montant sous les arbres, une piste jolie, séduisante, au-dessus de laquelle, tout à l'extrémité, sur la hauteur où nous nous dirigions, le ciel se montrait à nos yeux.

Au sommet, les arbres s'écartèrent soudain de part et d'autre, nous nous trouvâmes sur une montagne dégagée, tout près d'un village et d'un château, et notre vue s'étendit par delà le versant de la colline, couvert de champs et de labours, sur un vaste pays de plaine ouvert de toutes parts. On m'apprit que le village s'appelait Lohn, et que c'était dans la forêt de Lohn que nous nous étions égarés.

A la descente sur l'autre versant, vers cette plaine profonde, à travers les champs et les prairies, nos yeux brillaient de ravissement. Le soleil était près de se coucher. Il nous sembla qu'il ne pouvait y avoir rien au monde de plus beau. Je doute qu'un couple en voyage de noces, qui descend à travers les Alpes vers l'Italie, puisse jouir d'un bonheur plus exquis que le nôtre, à ma mère et à moi, quand, du village

de Lohn, nous descendions vers la plaine qui s'éployait devant nous.

De Lohn à Berne, la distance est encore considérable : quatre ou cinq heures à pied, si je ne fais erreur. La contrée est richement cultivée, mais uniforme. L'ennui intervint, puis la fatigue, et pour finir, un profond sommeil qui ne me quitta plus, jusqu'à Berne. Dans le voisinage de la ville, sur une hauteur, à l'endroit où, du Beundenfeld, on commence à descendre vers l'Aargauerstalden, la voiture fit halte une seconde. Je m'éveillai, tout effrayé. Je regardai dans la nuit noire et je vis au-dessus de la route des arbres immenses, des arbres fantômes. Je remarquai que deux hommes montaient avec nous dans la voiture ; je reconnus la voix de mon père et... je me rendormis aussitôt.

Près du pont de la Nydeck, à l'endroit où se trouve actuellement la fosse aux ours, le bruit, le tumulte me tirèrent à demi de mon somme. C'était « une fête de cadets » ; ma mère me l'expliqua par la suite. Quelqu'un me porta sur son bras à travers une foule que je distinguais à peine dans la nuit, les yeux tout brouillés de sommeil. Ah ! si j'avais pu savoir qui me portait sur son bras ! C'était le colonel Frey-

Hérosé, qui fut chef de l'état-major général de l'armée suisse pendant la guerre du Sonderbund ! C'était bien autre chose encore que le colonel Sulzberger.

Quand enfin je m'éveillai complètement dans la nuit noire, j'étais quelque part, dans un lit inconnu, à Soleure, sans doute. Mais les éclairs ne cessaient de sillonner la chambre. Ce fut au point que, plein d'angoisse, je suppliai ma mère de les chasser. Ces éclairs, la fièvre seule me les faisait voir. Les émotions de cette journée de voyage, trop riche en péripéties, avaient distendu mes nerfs.

L'ÉLÉPHANT OU SENS ET IMPORTANCE DE LA VILLE DE BERNE

Le lendemain matin, à mon émerveillement, je me trouvai non à Soleure, mais à Berne, à côté de la Tour de la Cage, presque dans la tour même, car une porte conduisait directement de l'allée de la maison dans la prison. C'était le domicile de garçon de mon père quand il séjournait à Berne. La propriétaire s'appelait Mme Lutz. Ainsi nous étions les hôtes de Mme Lutz et de sa fille « Sœpheli ». Celle-ci était une fillette gaie et loquace qui s'entendait admirablement à m'amuser. D'abord, elle me permettait de regarder par la fenêtre. Il y avait sur le rebord de cette fenêtre un coussin rouge fort commode pour s'y asseoir et, de plus, un parapet de fer empêchait que l'on ne tombât. Mais Sœpheli me recommanda de ne m'y point appuyer. « A Berne, m'expliqua-t-elle, il y a quelques jours à peine, un

enfant est tombé dans la rue et s'y est tué. Il s'est appuyé au parapet et celui-ci a cédé.

Nous fîmes ensuite à mon père une enthousiaste description de notre voyage : il ignorait jusqu'au nom de Lohn et de sa forêt. Est-il possible que quelqu'un ne connaisse pas la forêt de Lohn et ses splendeurs ? Ainsi, je l'avais connue avant lui !

Dans le cours de la journée, on m'envoya me promener avec la servante. Puisque, après tout, j'étais à Berne, il fallait bien, n'est-il pas vrai, que j'en visse au moins quelque chose ? La servante me prit donc sur ses bras et me porta sous les arcades du côté gauche de la rue du Marché. Mais rien ne parvenait à me plaire ; je me sentais fatigué, abattu, mal disposé, chagrin. Je ne démêlais point le sens, l'importance de cette ville pierreuse et sans couleur. Ce n'étaient que maisons, dalles et pavés gris. Pourquoi toutes ces choses qui m'entouraient ?

Mais la servante passa de l'autre côté de la rue et se mit à regarder tantôt dans une allée et tantôt dans une autre, comme à la recherche de quelque chose. A la fin elle me fit entrer dans une de ces allées qui ne se distinguait en rien de ses voisines. Et qu'est-ce que j'y aperçus ? Merveille ! ravissement ! un immense

éléphant tout noir peint contre la paroi. L'esprit, la signification de la cité de Berne m'étaient révélés. La ville entière ne servait que d'écrin à ce trésor. Vous pouvez croire que ma maussaderie s'était évaporée et que j'étais remis de ma fatigue. Je ne pouvais cesser d'admirer cet éléphant. Une dame descendit l'escalier. « Malheur ! pensai-je, elle va te chasser ! » Bien loin de là, elle me demanda en souriant de monter chez elle. En voilà une idée ! Pour m'arracher à cet éléphant, il faudra qu'on use de contrainte ! Mais la dame, par bonheur, ne m'obligea pas.

Enfin, après l'avoir admiré fort longtemps, il fallut bien tout de même quitter l'éléphant pour retourner chez nous près de la Tour de la Cage. En chemin, j'étais préoccupé d'une chose qui ne m'était pas claire : ou bien les gens qui sont les maîtres à Berne veulent qu'on voie leur éléphant, ou bien ils veulent qu'on ne le voie pas. S'ils veulent qu'on le voie, pourquoi n'attirent-ils pas l'attention sur lui par le moyen d'une couronne, d'un drapeau, ou de toute autre enseigne désignant l'allée à chacun ? Si, au contraire, ils ne le veulent pas, pourquoi laissent-ils cette allée ouverte ? Il serait très facile à un passant d'apercevoir la bête et alors le secret serait éventé,

toute la ville se rassemblerait dans l'allée pour s'y réjouir à la vue de l'éléphant. Pendant que je l'admirais j'avais vu passer quantité de personnes. Si je les voyais, il est évident qu'elles aussi pouvaient me voir et, du même coup, voir l'éléphant. Pur hasard qu'ils courussent si vite, sans le remarquer. A la longue, sur des milliers d'hommes et de femmes qui passaient, il se pouvait trouver quelqu'un pour découvrir le mystère.

Je ne vis à Berne rien de plus que cet éléphant et je ne désirais nullement en voir davantage. Quand on a le principal, ne dédaigne-t-on pas ce qui n'est que secondaire ? A mon retour à Liestal, quand quelqu'un me demandait : « Qu'as-tu vu à Berne, tu as vu les ours en tous cas ? » Je corrigeais avec supériorité, tout rayonnant de joie : « Mais ce ne sont pas des ours, c'est un éléphant ! » Les imbéciles, qui ne savent même pas distinguer un ours d'un éléphant !

Cet éléphant, d'ailleurs, n'est pas le produit de mon rêve ; il n'est pas né de mon imagination. Il existait très réellement dans l'allée de la maison qu'habite le colonel Gerwer, à droite, dans le bas de la rue du Marché, ou rue des Boutiques, à côté d'un hôtel ou d'une maison de corporation. Mon père était lié

d'amitié avec le colonel Gerwer. C'est lui, ou Sophie Lutz, qui aura recommandé à la servante de me montrer l'éléphant. La dame qui descendit l'escalier n'était autre que la colonelle Gerwer. C'est pourquoi, quand elle eut appris de la bonne qui j'étais, elle m'invita à l'accompagner chez elle.

LE RETOUR

Le lendemain, nous prenions le chemin du retour. Cette fois, c'est papa qui donnait le ton. Il ne restait rien de cette atmosphère de conte de fées, de cette belle aventure de l'esprit, de ces surprises du paysage, des visions, des merveilles de l'air et de la lumière. Nous voyagions maintenant dans la réalité des choses, Je vous prie de croire que mon père savait s'y débrouiller. Il annonçait les montagnes, les rivières, les villages, d'une voix haute et bien timbrée. Tout ce qui était fort, capable et sain, tout ce qui jouissait de considération, tout ce qui dénotait la puissance et la richesse, il le nommait sur le ton du respect. Partout il connaissait les notables habitants, ne fût-ce que de nom, et il en connaissait beaucoup personnellement, surtout les hommes d'Etat, les maîtres de poste et les cabaretiers. Toujours il avait quelque chose à raconter sur leur passé et leur origine. Où que s'arrêtât la voiture, le

maître de poste ou l'aubergiste se présentait en hâte pour lui souhaiter la bienvenue. On lui rendait la politesse avec une vibrante cordialité, lui posant mille questions sur la famille et les enfants. Au cocher, à l'huissier, au postier de service, il payait un verre de vin ; au cheval, il offrait du sucre, de préférence de sa propre main, ce que faisant il ne manquait pas de m'instruire de la manière dont on doit présenter une friandise à un cheval, la main plate et le pouce écarté. Quand nous roulions, il saluait tout le premier les personnes qui passaient, criait un dicton aux campagnards qu'on voyait dans les champs ou les questionnait sur l'état des récoltes. En un mot, nous voyagions à travers le pays de l'amitié. Je le regardais, je l'écoutais, émerveillé, mais non sans relâche ni distraction. Mon attention, à moi, tendait à revoir tout le long de ce chemin du retour les objets que j'avais aperçus l'avant-veille. Je brûlais du désir de savoir si je les reconnaîtrais. Le trajet de Berne à Soleure était nouveau pour moi : on l'avait, en venant, parcouru pendant mon sommeil. On passa par Schœnbuhl, Utzendorf, Jegistorf, Fraubrunnen.

A Fraubrunnen, la route dévalait en pente forte jusqu'à la maison de la poste. Je trouvai la place de

la poste — ou de la mairie, ou comme on voudra l'appeler — remarquablement imposante. Elle me consola de l'insignifiance du pays parcouru jusqu'alors. Nous laissâmes mon cher Lohn de côté, continuant notre voyage vers Soleure, tout droit dans la forêt, par la route postale ordinaire, non loin de la lisière du bois, dans la direction de Biberist.

L'approche de Biberist était une réalité géographique. Mon père ne manqua pas de l'annoncer de sa voix sonore. Nous traversâmes Soleure en suivant une rue qui n'était point celle par où nous en étions sortis. Je constatai cet événement d'importance dans un étonnement sans bornes. J'inscrivis avidement dans mon cœur la physionomie de cette nouvelle rue où l'on ne voyait guère que des murs sans fenêtre et des chapelles. A Feldbrunnen, la voiture pénétra dans la même cour que deux jours auparavant. Mais le charme du tableau s'était dissipé : un homme tout ordinaire sortit de la maison pour saluer mon père. A la Durrenmühle, nous mîmes pied à terre pour atteindre, par un escalier, une impressionnante galerie sur le derrière de la maison. Elle était à ce point embarrassée de vases et de bouquets de fleurs qu'on pouvait à peine s'y glisser.

Pourquoi cet arrêt, pourquoi cette visite à l'étrange galerie ? Y a-t-il en réalité des galeries qui ne servent qu'à être encombrées de vases de fleurs ? J'ai cru longtemps qu'un rêve m'avait amusé de cette image jusqu'au jour où, plus de trente ans plus tard, j'ai retrouvé la galerie de la Durrenmühle toujours encombrée de vases de fleurs comme autrefois.

De nouveau pas trace de souvenir de l'entrevue avec nos parents à Langenbrugg. En revanche, dans le voisinage direct de Waldenbourg, tout à côté du jardinet de Jœri, je goûtai le plaisir délicat du retour au pays. Comme la voiture s'apprêtait à plonger dans la vallée en suivant les lacets de la route, papa la fit stopper, et m'en fit descendre avec lui. Il m'expliqua qu'étant un grand garçon déjà, je pouvais fort bien, pour abréger et faciliter la descente aux chevaux, prendre en sa compagnie le vieux chemin pierreux qui dégringole vers la scierie. Ce raccourci était particulièrement raide et maman, sérieusement inquiète, exprima son doute que mes forces pussent suffire. Quant à moi, mon cœur rayonnait de joie. Aux côtés de mon père, il n'y avait rien que je craignisse. Il me prit par la main et nous commençâmes à

dévaler le long du raidillon. L'entreprise réussit au delà de tout ce qu'on pouvait attendre et je pus savourer le sentiment orgueilleux d'avoir mis en jeu ma force et prouvé mon courage.

A Waldenbourg, on fit halte assez longtemps. Mes parents entrèrent au Lion, et, pour souper, selon toute apparence, Salomeli m'emmena chez elle. Quand nous repartîmes de la petite ville, c'était nuit close. Ma mémoire est incapable de rapporter rien de ce qui vint ensuite. Il faut que j'aie dormi jusqu'à Liestal.

Les jours suivants, je fis admirer en ma personne l'enfant qui a été à Berne et je ne manquai pas d'en raconter sur le merveilleux éléphant. Et puis ce fut la vie de tous les jours qui reprit. Mais le bénéfice du voyage me demeurait acquis : c'était l'union intime avec ma mère. J'allais désormais, moi tout seul, partager avec elle le souvenir d'une grande époque.

PÈRE A LA MAISON

PAPA S'AMUSE

Nous étions allés chercher notre père à Berne quand avait pris fin son activité politique. Nous ne savions qu'une chose: dorénavant il était au service cantonal et ne cesserait, en conséquence, de demeurer à Liestal. Comme il avait son bureau dans la maison, il était avec nous, chez lui, du matin au soir. En dépit de ses maigres appointements, il était satisfait, lui aussi, de la situation qu'il avait à Liestal : une maisonnette bien à lui, avec un lopin de terre où se livrer au printemps à son goût pour le jardinage, et, avant tout, sa femme et ses enfants près de lui, il n'en demandait pas davantage. Sous réserve d'une autorité qu'il voulait sans bornes (exigeant, comme cela s'entend, une obéissance sans

condition ni conteste), il considérait la vie de famille comme une idylle, une véritable idylle patriarcale. Il était un tendre mari et un père fidèle qui trouvait sa joie dans ses garçons « si nature » que rien n'avait gâtés. Il n'attachait aucun prix à l'éducation. Il s'en remettait en toute confiance au plan réfléchi de la « nature », qui s'y entend bien mieux que les hommes. Il était d'avis qu'il suffisait, si elle venait à prendre une fausse direction, de lui donner de temps en temps une légère secousse, de même qu'on avertit un cheval en tirant délicatement sur les rênes.

La *nature* veut que les enfants soient joyeux. Il s'ensuit qu'il nous traitait avec gaîté. Sa propre nature, qui était celle d'un homme autoritaire, exigeait au contraire la gaîté par contraste. Quand il était de bonne humeur — et de ce temps il était presque toujours de bonne humeur — il était fécond en idées drôles, qui lui plaisaient d'autant plus qu'elles étaient plus puériles et plus candides. De ses nombreuses plaisanteries, quelques-unes, les principales sans doute, me sont restées en mémoire :

Il m'ordonnait d'ouvrir toute grande l'une des portes de la salle à manger. Mon petit frère Adolphe devait ouvrir l'autre. Ensuite, il nous apprenait à

prononcer les deux à la fois, en français, et d'une voix courroucée, cet ordre : « Porte fermée ou tête coupée ! » Après que nous l'avions commandé, nous pouvions faire claquer les portes de toutes nos forces. Plus cela faisait de tapage, plus il riait avec plaisir, plus vifs étaient les compliments qu'il nous adressait. Dieu sait d'où il tenait la formule ultra-jacobine : « Porte fermée ou tête coupée ! » Il l'avait apprise probablement à Strasbourg, du temps de ses études. A table, il nous sommait de retourner notre assiette et de tambouriner dessus de la cuiller et de la fourchette, et lui-même frappait avec nous. En mangeant la soupe, il nous enseignait à porter la cuiller à la bouche de telle façon qu'un reste de potage rejaillissait contre la paroi. Je l'ai déjà dit, il n'attachait aucun prix à l'éducation. Tout de même, contre ce dernier enseignement, ma mère élevait des protestations énergiques ; il fallut qu'il y renonçât. D'autres fois, il allongeait vers nous son index en nous appelant « coquin », et, en réponse, il nous était permis également d'étendre le doigt dans sa direction et de l'appeler coquin à son tour. Et il avait encore d'autres plaisanteries puériles de ce goût-là. La grande affaire pour lui était toujours qu'il nous entendît

manifester par des cris notre allégresse : il s'en réjouissait alors de toute son âme et son rire cordialement sonore était à l'unisson de notre gaîté.

Plus tard, quand il eut préparé pour son futur jardin des rames à haricots, il répéta le vieux tour de force de nous hisser par le moyen de ces rames jusque sur la galerie. (Il y avait aussi une galerie dans la maison neuve.) Cette voie aérienne nous devint si habituelle et si naturelle que nous n'en faisions plus aucune affaire. A peine apercevions-nous papa sur la galerie que nous briguions l'honneur d'être hissés jusqu'à lui, et plus souvent l'ascension se répétait, plus cela nous causait de plaisir. Le fils de tante-marraine qui était venu nous rendre visite, refusa tout au contraire de faire avec nous ce voyage aérien. Ce moyen de communication ne lui était pas accoutumé. Ce que nous nous sommes moqués de lui !

LES ÉNIGMES DE L'UNIVERS

Dans la nuit noire, des sons effroyables me réveillèrent. C'était un mélange affreux de halètement, de râles et de soupirs, à croire qu'un monstre s'était introduit dans la chambre à coucher. Au cri d'alarme angoissé que je poussai, cette abomination cessa soudain. A la place, et dans le même coin dans la chambre, ce fut la voix débonnaire de papa qui se fit entendre. « Rendors-toi bien tranquillement, me dit-il pour me consoler, je ne ronflerai plus. » Donc, ces sons effroyables, on appelait apparamment cela « ronfler » et c'était papa qui « ronflait ». Calmé, je voulus me rendormir, mais cela recommença, plus horriblement encore qu'auparavant. Bien que je susse que ce n'était point un monstre, que c'était papa qui ronflait, je ne pus m'empêcher d'avoir peur de nouveau ; il y avait trop de colère dans ces ronflements. Mais pourquoi papa ronflait-il ? Enigme !

Cela dura ainsi toute la nuit, en alternant entre les ronflements, mes cris d'alarme et les paroles de consolation.

Au matin, comme nous buvions notre café, je ne cessais de dévisager mon père avec appréhension et méfiance dans la crainte qu'il ne se remît soudain à ronfler.

Mais non, pas le moins du monde. Il était plus amical et plus affable ; il riait plus que jamais. J'eus alors une idée lumineuse : il ne ronfle pas le jour ; de jour, il est doux ; c'est la nuit seulement que le prend sa colère. Mais pourquoi cette colère ? Enigme !

Le déjeuner fini, Agathe me rappela dans la chambre à coucher : « Regarde donc ce que j'ai trouvé dans le lit de ton père ! » La joyeuse surprise ! C'était un gros coléoptère noir avec une trompe et des jambes ridiculement longues. « C'est un scarabée », m'expliqua Agathe. Elle l'envoya au diable, le fit tomber sur le plancher et l'écrasa. C'était grand dommage et vraiment inconcevable de sa part. Si les animaux, au lieu qu'on soit obligé de les aller chercher sur la colline de grand-père, viennent spontanément dans votre maison, peut-il se trouver rien qui soit plus vivement à souhaiter ? Ne serait-ce point

une pure fête que d'avoir des scarabées dans les lits, des escargots sur le sopha et des tritons dans sa cuvette ?

Mais une question difficile occupait mes pensées : comment se peut-il faire que, mon père ayant ronflé pendant toute la nuit, on trouve le matin suivant un scarabée dans son lit ? Enigme !

Une nuit, papa ronfla de nouveau. Au matin, animé d'une joyeuse espérance, je me mis à la recherche de l'insecte dans son lit. Mais, ô déception ! il ne s'en trouva point, et, par la suite, il en fut toujours de même. Pourquoi n'avait-il paru que la première fois ? Enigme !

Un matin, au lever, nous vîmes la route transformée en un lac et tout ce qui avait poussé dans le domaine de grand-père gisant comme pilé sur le sol. Un champ de blé seul était encore sur pied, mais les épis étaient couchés ; à travers le champ s'ouvrait de longues allées. Mes parents, à la fenêtre, parlaient de dommages et de dévastation, d'éclairs et de tonnerre. Mais moi, je sus découvrir qui avait fait le mal : c'était le coucou. En cachette pendant la nuit, il avait quitté la forêt pour voler à travers le domaine. Donnez-vous donc la peine de raisonner : on voit

encore les chemins par lesquels il est venu. Mais comment le coucou, avec ses petites ailes, a-t-il pu causer autant de dégâts que l'eût fait un éléphant ? Enigme !

ORPHELIN

Ce dut être en juillet ou en août ; sans que nous fussions malades, on nous avait mis au lit qu'il faisait encore grand jour. A cause de cette clarté, j'étais demeuré les yeux ouverts et, soulevant par hasard ma tête de l'oreiller, je regardai par la fenêtre. Malheur ! Que vis-je ? Mon père et ma mère, qui, le chapeau sur la tête, à pas de loup, pour ne pas attirer notre attention, quittaient la maison et se glissaient doucement vers la route. « Ils ne s'en vont pas pour de bon », me dis-je, pour soulager mon angoisse. Et pourtant ils s'éloignèrent positivement, sur la route d'abord, puis en franchissant la porte à côté du jeu de quilles de la brasserie. Au delà de cette porte, ils disparurent une minute, puis je les revis plus haut, sur le flanc de la colline, qui montaient lentement dans les herbes, en diminuant d'une manière étrange.

Ils devenaient toujours plus petits, plus petits ;

c'était une pitié de les voir. J'en devins tout triste. A la fin, ce n'étaient plus que deux nains, là-haut sur la crête de la colline. Ils se découpaient nettement sur le ciel.

Maintenant, me dis-je, pour me consoler, les nains sont obligés de revenir. Il n'est pas question pour eux de monter plus haut, dans le ciel. Au lieu de cela, ce fut une chose lamentable qui arriva, une chose à vous fendre le cœur. Leurs pieds commencèrent à s'enfoncer dans le sol, puis ce furent leurs genoux ; la terre les engloutissait peu à peu et bientôt leurs têtes seules demeurèrent visibles. Entre l'espérance et le désespoir, je m'assis dans ma couchette, fixant de tous mes yeux ces deux têtes aimées. Mais quand elles-mêmes se furent enfoncées dans la terre, je m'affalai dans les coussins, pris d'une douleur sans nom. Abandonné ! Ainsi, je n'aurais plus de parents, plus ni père ni mère !

Alors l'homme au sable parla. « Cela ne me regarde pas, dit-il. Viens, tu es fatigué. » Quand je me réveillai, le lendemain matin, ô joie ! mes parents avaient reparu. Même ils avaient recouvré leur grandeur naturelle.

LE PREMIER BAIN

Je ne vois pas, disait mon père, en quoi, par cette chaleur, un bain dans le ruisseau pourrait nuire à des garçons en bonne santé. Comme il se chargea d'assumer lui-même la direction de la baignade, et que, de plus, il fit appel à Tonton, le priant de se baigner aussi et de veiller sur nous tant que nous serions dans l'eau, il finit par lever tous les scrupules. Ces scrupules, d'ailleurs, n'étaient point sans fondement, puisque mon petit frère avait à peine accompli sa deuxième année.

Par une chaude soirée, gambadant de joie à la perspective d'un si grand plaisir, nous quittions la maison avec papa et, prenant par derrière, près du bûcher, nous traversions en diagonale la prairie de grand-père. C'était la première fois, en ma souvenance, que nous y mettions les pieds. Et voici que non seulement nous y étions entrés, mais que

nous la traversions d'un bout à l'autre. Cela, déjà, ne me parut pas ordinaire. Tout à l'extrémité de la prairie, bien qu'elle fut plate non moins qu'une planche, on se découvrait soudain sur une colline : on dominait un ravin au fond duquel coulait un ruisselet, ou mieux, un petit canal. Nous attendîmes là, sur le bord du ravin, que Tonton vint nous rejoindre, ainsi qu'on l'en avait prié. Dès qu'il fut là, il nous aida, l'un après l'autre, à dégringoler le long de la pente raide jusqu'au bord du ruisseau. Il nous déshabilla, se déshabilla lui-même, entra dans l'eau et nous y reçut dans ses bras. Flac ! L'eau était chaude et nous arrivait à peine plus haut que les genoux. C'était une volupté que de s'y ébrouer, de la faire rejaillir et de s'en asperger. Le jeu n'allait pas sans variété : tantôt, nous bondissions tout seuls à l'entour de notre oncle, tantôt il dansait des rondes avec nous et tantôt, se mettant à quatre pattes, nous chargeait sur ses épaules l'un après l'autre, et, comme eût fait une bête de somme, il allait et venait dans le ruisseau en amont et en aval. Pendant ce temps, mon père montait la garde au haut du ravin et nous excitait au plaisir par ses cris d'encouragement. C'est

lui qui eut raison : céla ne nous fit aucun mal. Le fâcheux de la chose est qu'il nous fallut, en fin de compte, sortir du ruisseau. Tel fut notre premier bain.

LE COLONEL SULZBERGER

Aussi loin que peuvent remonter mes souvenirs, les soldats passèrent, à mes yeux, pour des hommes d'une espèce supérieure. La première année de ma vie, avant que je pusse même parler, je vis un jour défiler *le* bataillon (il n'y en avait qu'un dans le pays de Bâle-Campagne). C'était d'une beauté si impressionnante, si émouvante, que j'en demeurai comme enivré. De ce jour, plein de nostalgie, j'espérai voir le bataillon revenir. Cette espérance fut déçue pendant des jours et des années et j'en eus, tout au fond de l'âme, comme une ombre de deuil.

Mon enthousiasme pour les soldats fut encore attisé par mon père. Il était toqué de Napoléon, sous qui, jadis, grand-père Spitteler avait fait la campagne de Russie. Nous ne connaissions rien qui surpassât Napoléon et sa vieille garde. Combien de fois, dans mon enfance, ai-je levé sur le Schleifenberg des yeux

pleins de tristesse. Avec ferveur, je priais le destin de faire déboucher soudain la vieille garde de la forêt, de la faire marcher vers nous des hauteurs du Rebberg.

Mais la vieille garde n'est jamais venue ; le bataillon de Bâle-Campagne ne s'est pas montré davantage. Je dus, pour finir, enterrer mon espoir et chercher dans l'oubli le remède à une telle déception.

Je trouvai par la suite ma consolation dans l'amitié et la faveur du colonel Sulzberger. Mais, hélas ! la fête avait été bien courte. Mon père parti pour Berne, les visites du colonel avaient cessé. Au retour de papa, la vieille amitié fut renouée. Maintenant, nous n'étions plus obligés de l'attendre chez nous, nous pouvions l'aller chercher, puisque j'étais assez grand pour accompagner mon père sans qu'il lui fût nécessaire de me tenir tout du long par la main.

Il y avait à Liestal, je ne l'appris qu'alors, un endroit béni où l'on pouvait, bon an, mal an, voir au grand jour au moins deux soldats en vie et en uniforme chaque fois qu'on passait dans la ville basse. C'était au « Gestadeck », tout près du pont de l'Ergolz. On appelait ce lieu de bénédiction « caserne » et les deux soldats « sentinelles ». Ces sentinelles allaient

et venaient constamment dans la rue, devant le portail, pour allécher les soldats, par le moyen de leur uniforme, et leur indiquer où était la caserne. Il est probable qu'à la dérobée, elles faisaient des signes secrets, bien que visibles à des lieues, car souvent une foule de soldats venaient de Frenkendorf, de Sissach et de Seltisberg, passer quelques jours à la caserne. Ensuite elle se vidait de nouveau d'un seul coup. La longueur des séjours dépendait du temps que les soldats avaient de libre et du plaisir qu'ils y trouvaient.

Là-bas, chez les sentinelles, le colonel était très aimé, car il avait lui-même du goût pour les soldats. Pourtant, il n'arpentait point la rue avec les factionnaires, mais se cachait comme un paresseux à l'intérieur de la caserne, de telle façon que, si on voulait le voir, il fallait en premier lieu l'appeler.

Arrivé devant la caserne, mon père commençait par s'informer auprès de la garde si le colonel Sulzberger était là. S'il n'y était point, nous nous contentions de rendre visite à des officiers de moindre importance, que mon père connaissait aussi. S'il y était, nous nous rendions en sa chambre et bavardions avec lui. La caserne était-elle tout à fait vide,

le colonel nous promenait à travers les réfectoires et les chambrées, les salles d'armes et les arsenaux. En parcourant ainsi ces locaux, je fus stupéfait de leur laideur. J'avais pensé que les êtres surhumains que sont les soldats devaient habiter comme les anges dans des palais somptueux. C'était beaucoup plus amusant quand, du haut en bas, la caserne regorgeait de troupes. Dans ce cas, le colonel était sur la place d'armes, au bord de l'Ergolz, et faisait l'exercice avec les soldats. Entendons-nous ; lui-même demeurait tranquille, au milieu d'un groupe d'officiers, et les hommes seuls manœuvraient. Comme c'était beau de voir ces soldats rangés devant lui en longues lignes, dont cliquetaient les fusils, et qui tournaient à droite, tournaient à gauche, selon qu'on le leur commandait ! Mais le plus beau, c'était le colonel Sulzberger en personne et son admirable bicorne.

D'habitude, je courais à lui, plein de confiance ; mais, s'il était en uniforme, ses épaulettes, son beau couvre-chef m'en imposaient si fort, que j'entendais ne l'admirer que de loin, comme les autres spectateurs qui étaient sur la place d'exercice. Mais papa me tirait de la foule et me conduisait parmi les officiers. Le colonel Sulzberger m'y accueillait et me gardait

auprès de lui, de quelque côté qu'il se dirigeât. Il commandait d'une voix terriblement courroucée, mais, avec moi, il n'était pas méchant. Ses commandements donnés, sa colère apaisée, il prenait le somptueux chapeau de colonel et le plaçait, ô fierté ! ô délices ! sur ma propre tête. Ha ! c'était autre chose, cela, que les bicornes qu'autrefois ma grand'mère m'avait fabriqués avec de vieux journaux. Bien entendu, je pouvais le garder longtemps et me pavaner dans cet appareil sur le front des soldats. Il arrivait aussi que le colonel, me prenant pour son porte-parole, me permît de crier aux soldats, en sa place, les ordres qu'il m'indiquait. « Mais, dit un jour mon père, montre-nous donc un peu ce que tu sais faire, commande toi-même, sans qu'on te souffle ». Le colonel Sulzberger l'approuva en riant. Alors, si haut que je pus, je criai : « Bataillon, en avant, et plus vite que ça ! Marche ! » C'était exactement ce qu'il me fallait. Cela aurait dû continuer ainsi pendant des jours, du matin au soir. Comme ils m'aimaient, maintenant, tous ces soldats ! J'étais payé de retour et connaissais les joies d'un amour partagé.

Un jour, cependant qu'à l'ordinaire je me prome-

nais sur le champ de manœuvres, tout rayonnant et le bicorne en tête, il me vint une idée : « le chapeau peut-il flotter ? » Pour en faire l'épreuve, je le jetai dans la rivière. Je ne me rappelle plus s'il flottait, mais je sais que de ce jour le colonel ne m'a jamais remis son bicorne sur la tête, sans pour cela me retirer sa faveur.

Vingt ans plus tard, ce même colonel Sulzberger a joué dans ma vie un rôle fatidique. Je lui dois mon départ pour la Russie, qui me fut à l'époque une délivrance et que j'apprécie à l'heure qu'il est comme un bonheur.

ZÈLE DOMESTIQUE

Papa se fournissait de bois en prévision de l'hiver. Pour le scier et le débiter, il n'avait besoin de personne. Il s'en chargeait lui-même — et le plus volontiers du monde. Ce-lui était l'occasion de prouver sa grande force. Plus une bûche paraissait noueuse, résistante et serrée, et plus il était content. Il commençait par mettre à part, avec amour, les troncs les plus récalcitrants et vous les retournait l'un après l'autre d'une façon délicate, avant de les mettre en pièces à puissants coups de hache. Dans l'art de scier, il était un infatigable virtuose. Sa bouche imitait le bruit de la scie avec une triomphante gaîté. C'était d'une vérité réjouissante, et d'ailleurs il possédait un talent d'imitation vraiment extraordinaire. Les bûches, il savait vous les fendre avec tant d'art que les morceaux étaient tous égaux en longueur et en épaisseur. Quand il les avait tous empilés, nous pouvions l'aider à les trans-

porter dans le grénier. Nous en prenions quelques-uns dans les bras. Pendant le transport, la moitié dégringolait à grand fracas jusqu'au bas de l'escalier, si bien que nous arrivions en haut les mains presque vides. L'amusant, c'est que le petit Adolphe, qui en toute autre occasion préférait grimper les escaliers à quatre pattes, s'y prenait en cette affaire avec plus d'adresse que moi. Il s'agissait ensuite d'empiler les bûches débitées dans le grenier. Nous pouvions aider également à cette opération. Et c'était le petit, de nouveau, qui s'y prenait le plus adroitement. Les bûches que j'empilais se plaçaient de travers, dans tous les sens, et il me fallait beaucoup de temps, beaucoup de peine pour les redresser ensuite une à une. A la fin, papa se chargeait de toute l'affaire et, pleins d'admiration, nous devions nous contenter de le voir faire. Et vraiment, il y avait de quoi admirer! De ses deux mains puissantes, il saisissait dans la corbeille un nombre incroyable de ces morceaux de bois et les projetait tous ensemble, d'un seul coup, à la place qu'il entendait. Il s'y prenait si bien que pas la moindre bûche ne se plaçait de travers. C'est à peine si la tête de l'une dépassait quelque peu ses voisines. Il était rare qu'il dût y revenir pour les

aligner toutes, rigoureusement, ainsi que des soldats dans le rang. Quand il jetait les bûches sur le tas qui s'élevait, toujours elles rendaient un son agréable comme une musique.

Un matin, plein d'une joyeuse animation, je courus vers mon petit frère. « Viens voir ce que papa a fait d'amusant. » C'étaient de longs gros tuyaux, tels que des serpents énormes. Suspendus à des tonneaux, ils se coulaient sur le sol et leurs têtes s'enfonçaient dans la cave par les soupiraux. Mais père mit une sourdine à ma joie : « Les tuyaux ne sont pas là pour votre plaisir, m'apprit-il. Ils n'y sont pas pour longtemps ; on les remportera dès que le vin sera dans la cave. » En disant cela il avait un visage d'une gravité, d'une sévérité inaccoutumée, et il m'enleva tout espoir que ces tonneaux et ces tuyaux dussent être pour nous l'occasion de réjouissantes surprises.

CE QUI EST DANS L'ORDRE DOIT ARRIVER

Mes opinions sur le juste et l'injuste, je les devais à mes livres d'images, aux histoires qu'on me racontait, à des avertissements, à des admonitions. Tout doit aller comme on voit dans les livres d'images. Il faut que s'accomplisse ce dont on est menacé. Dans l'un de mes livres, la cigogne avait immanquablement un serpent dans le bec. Il s'en suit que le serpent ne va pas sans le bec de la cigogne. Je vis un jour voler tout autour de la maison un de ces échassiers qui avait, pour de bon, un serpent dans le bec. « Vois-tu, me fit-on observer, vois-tu ce serpent comme il se rebiffe, comme il se tortille. » Mais pourquoi se rebiffe-t-il ? Ignore-t-il donc ce qui est dans l'ordre ? A-t-il la méchanceté de vouloir que la cigogne vole sur le toit de l'église le bec vide, sans serpent ?

Dans mes livres d'images, on voyait encore un homme qui culbutait d'une voiture. « Que cela te

serve d'avertissement ! Ne grimpe jamais sur un char : tu tomberais et le char te passerait sur le corps. »

Or, un matin, comme nous buvions notre café, nous entendîmes passer dans un grand fracas un paysan qui conduisait son char hissé sur des sacs de farine. Papa, qui le voyait par la fenêtre, nous dit son nom, tout en le suivant du regard. Mais tout à coup : « Le voici qui vient de tomber ! » s'écria-t-il. Et j'ajoutai aussitôt, bondissant de plaisir : « ... et le char va lui passer sur le corps ! »

— « Non, le voici qui remonte, il ne s'est fait aucun mal. »

— « Quel dommage ! » soupirai-je alors, triste et déçu.

— « Es-tu donc si cruel et cela t'aurait-il fait plaisir qu'il fût écrasé ? » Mon père ne m'avait pas compris. Je n'étais nullement altéré du sang de ce paysan. Je n'exigeais de lui que la suite, qu'il nous devait, d'une aventure ébauchée par lui, de son plein gré. Par ailleurs, j'eusse préféré qu'il ne fût pas tombé du tout. Mais on ne commence pas une histoire pour l'interrompre brusquement au beau milieu, quand cela devient tout à fait palpitant.

UNE CHOSE ATROCE QUE JE NE VEUX POINT VOIR

Un messager, le visage rayonnant de joie, s'en vint de la brasserie nous dire que grand-père y faisait saigner un cochon dans le jeu de quilles et que nous étions tous invités à venir voir.

Maman déclina l'invitation, mais, nous autres garçons, papa nous conduisit au lieu de la fête. Tous ceux de la brasserie avaient, en effet, quand nous arrivâmes, des visages solennels. Pour moi, je n'arrivais pas à me représenter très bien ce qu'on peut trouver de gai à l'égorgement d'un porc, mais, pensais-je, il faut qu'ils en soient mieux informés que moi. D'ailleurs, je vais m'en rendre compte à l'instant.

Tout d'un coup, une porte s'ouvrit et un affreux cochon, qui poussait des cris abominables, apparut, traîné sur le sol par deux valets. Ils vous l'empoi-

gnèrent par la queue et par les oreilles et le renversèrent sur un chevalet.

Cela, sans plus, était horrible et vous fendait le cœur. Quand l'idée me vint, pour comble, qu'on allait à l'instant enfoncer un couteau dans le cou de cette créature vivante, cela me mit soudain hors de moi. Hors de moi, c'est le mot. Je m'enfuis en courant et en poussant des cris à faire pitié. Où courais-je ? peu importait, pourvu que ce fût le plus loin possible. Surtout ne pas voir, ne pas entendre assassiner ce pauvre animal !

Dans ma fuite aveugle, je parvins à proximité des puits d'aération de la brasserie, trous noirs d'une profondeur infinie, dont la bouche est toute grande ouverte. Mon père me rejoignit à la hâte et me retint. Impossible de m'échapper de ses mains. Je ne pouvais que trembler et crier. Pourtant, il ne vint pas à bout de me ramener vers le lieu de l'exécution. Je me démenais comme un fou. A la fin, cette crise inexplicable lui donna de l'inquiétude, et, pour ne pas aggraver mon état, il céda, faisant agir la persuasion à la place de la contrainte. De quoi donc pouvais-je avoir une peur aussi déraisonnable ? Le cochon ne me ferait aucun mal. Il pensait bien à me mordre !

Père ajoutait que j'aurais dû prendre exemple sur mon petit frère. Tandis que le cochon était sur le chevalet, il lui caressait l'oreille avec sympathie, sans la moindre peur. Pendant ce discours, l'exécution s'était accomplie. Quand j'appris que l'animal était mort, à l'instant j'en fus calmé. Mais, des années plus tard, on racontait encore avec combien de courage mon cadet s'était comporté en cette occasion où son aîné s'était montré excessivement pitoyable.

Le soir de ce même jour, comme il faisait nuit déjà, je fus invité de nouveau à la brasserie. Cette fois, c'était dans l'ancien bureau de mon père, transformé depuis notre déménagement en une salle à boire de plus grandes dimensions. On y festoyait à la lueur des chandelles et les bouchers avaient le rôle principal. Avec répugnance, avec horreur, je vis ces tueurs trinquer, rire et brailler. A l'improviste, ils se mirent à aiguiser leurs couteaux et commencèrent à chanter d'une voix terrible.

> **L'heure approche, les temps sont mûrs,**
> **Il faut franchir les bois obscurs.**

Cela retentissait si vilainement que cette forêt qu'ils allaient franchir devait, à coup sûr, être affreusement dangereuse, surtout à cette heure de la nuit.

Ils le savaient bien eux-mêmes, et cependant ils ne paraissaient nullement la redouter. Ils demeuraient dans la salle, sans quitter leurs chaises, et continuaient de rire, de festoyer, de boire, comme s'il ne se fût agi de rien. Alors, je ne pus admirer assez pour leur courage ces hommes effrayants. Ma pensée, déjà, faisait mille conjectures, et les suivait, émerveillée et terrifiée à la fois, à travers la forêt sombre, quand bientôt ils s'en retourneraient. Que ne va-t-il pas leur arriver là-bas ? Seront-ils tous en vie demain matin ?

Et réellement, je m'enquis le lendemain, plein d'inquiétude, de l'état des bouchers. Je reçus cette réponse rassurante. « Les paresseux vont très bien ; ils dorment encore. »

PRINTEMPS DEDANS, PRINTEMPS DEHORS

JARDINAGE

QUE s'est-il passé l'hiver suivant ? Je ne sais. Ma mémoire en a perdu la clef. Il n'est pas impossible que je la retrouve. Quelques incidents fugitifs, voilà, pour l'heure, tout ce que j'ai retenu, et encore ne suis-je pas sûr qu'ils ne tombent point sur l'hiver précédent. Aux images de notre souvenir, pour claires et nettes qu'elles soient, il manque toujours la signature, comme à la vie elle-même, et la mémoire, même la plus fidèle, est débile pour ce qui est du calendrier.

Un jour, comme j'étais dans l'allée de la maison, mes parents, et Agathe à leur suite, passèrent près de moi dans une grande agitation et coururent à travers

la rue dans la brasserie. Un instant après, lorsqu'ils s'en revinrent calmés, Agathe me dit d'un ton de reproche : « Cela ne t'aurait donc rien fait, si ton petit frère était mort ? » Il paraît qu'en face, dans la cuisine, il avait porté à sa bouche une bouteille de vitriol, croyant que c'était de l'eau sucrée. Par bonheur, une goutte lui en avait jailli à temps sur les lèvres, si bien qu'il s'en tira avec une brûlure sans gravité.

Une autre fois, il y eut une explosion de joie. Le légendaire oncle Henri était arrivé de Bordeaux sans crier gare. Ce fut durant quelques heures un actif va-et-vient, une animation de fête, et je vis un beau jeune homme en pantalons collants, à passe-pied, comme en avait mon père, ce qui me plut.

On se fit par-dessus ma tête beaucoup de démonstrations sans s'inquiéter autrement de moi, et, avant que j'eusse bien compris que l'oncle Henri était chez nous, il était déjà reparti.

Puis ce fut, un jour, le soleil matinal qui fit un crochet dans sa course du « Schleifenberg » au « Vieux-Marché » et donna dans notre maisonnette une représentation pour nous tout seuls. Un rayon frappa la fenêtre, qui flamboya, lança des éclairs.

Cette merveille me jeta dans l'enthousiasme. Agathe fut me chercher un petit miroir. Transporté, j'appris à m'en servir comme d'une arme. Tout ce que mes yeux me montraient d'un côté ou de l'autre de la rue était aveuglé. Cela dura jusqu'au moment où papa me rendit attentif à ce que ce jeu pouvait avoir de dangereux. Plus tard, alors que j'étais un grand garçon déjà, j'ai voulu répéter ce tour d'adresse. Mais ce fut fort éloigné d'avoir le même sel que la première fois.

Le printemps revint et mon père se mit à jardiner avec ardeur. Couper du bois, le scier et jardiner étaient ses occupations favorites aux ères de paix, aux époques de l'*idylle*.

Jadis, *avant l'idylle,* il en avait eu d'autres, telles que monter à cheval, faire des armes, se battre en duel, dresser des chiens, tailler, cogner et faire la guerre. Quand au plaisir de fumer, il continua de se l'offrir *pendant l'idylle.*

Ainsi, le jardinage était devenu la grande affaire. Il ne s'amusait pas à cultiver des fleurs, bonnes pour les femmes, à tracer des parterres : c'était trop puéril. Il ne plantait pas d'arbres à fruits, ce lui eût donné trop de peine. Son affaire, c'étaient les légumes. Ah !

la salade, les belles endives blondes aux têtes frisées ! Mais ce qu'il mettait au-dessus de tout, c'étaient les pois et les haricots. Il avait des sourires d'enfant quand il venait à parler « des petits pois, là, qu'on apporte tout frais du jardin, qui fondent comme du beurre et qu'on écrase avec la langue. »

A lui seul l'aménagement du jardin lui causait un plaisir de roi. Pensez à la joie que c'est de transformer, chez soi, un coin de prairie en un amour de jardin potager, d'y tracer des allées vierges de toute mauvaise herbe, d'y disposer des plates-bandes aussi unies que de la soie. Voilà qui n'est pas à la portée de tout le monde ! Essayez d'en faire autant, et si vous avez la patience d'attendre jusqu'au moment où les petits pois seront mûrs, alors vous aurez vécu quelque chose ! Des petits pois aussi tendres, aussi doux, aussi verts que ceux de mon jardin, vous n'en avez encore jamais mangé !

A côté du jardinet, dans la prairie de grand-père, il avait creusé un trou carré, pas très profond, mais assez quand même pour s'y casser une jambe en sachant s'y prendre. On me mit doucement en garde contre cette fosse, puis, comme j'étais, en somme, un garçon intelligent, on me permit de me promener

avec prudence tout autour et de regarder au fond. Je profitai avidement de l'autorisation. J'étais constamment à stationner sur le bord de cet abîme en miniature, à en mesurer la profondeur fabuleuse : un mètre, pour le moins ! L'une des nuits qui suivirent, je fis un des rêves les plus suaves de ma vie : Je me trouvais paisiblement endormi au fond de la dite fosse, à côté du jardin. D'en haut, comme issue de la lumière, une vivante spirale de fleurs descendait en tournant jusqu'à moi. Parmi ces fleurs, il y avait des têtes d'anges qui me saluaient. Je ne voyais pas ces choses aussi distinctement que je les décris à présent : une gloire dorée estompait les contours, et d'une façon beaucoup plus délicate que les mots ne sauraient le traduire.

Je renonce à une description impossible et je laisse la parole aux faits. Plus de trente ans plus tard, j'ai choisi ce rêve pour en faire un de mes *Extra mundana* (le mythe des arabesques). Si je n'ai pas réalisé ce projet, c'est pure affaire de hasard. J'en ai dessiné une esquisse qui doit exister encore.

LES CAPUCINES DE L'ESPÉRANCE

CEPENDANT les prairies verdissaient autour de la maison de grand-père. Au fond, sur les flancs du Schleifenberg, la forêt se faisait plus sombre et dans la chambre se riait le soleil. Par toutes les fenêtres entraient l'air et la lumière, dans tous les cœurs la joie de vivre. On aurait dit que cette maisonnette au milieu de l'herbe avait poussé de la veille, à voir l'éclat de toutes les chambres, et leur fraîcheur. Il semblait aussi que tous ensemble nous fussions nés une seconde fois. En un mot, c'était le printemps tel qu'il est dans les chansons. Pourquoi le ressentions-nous alors pour la première fois ? Pourquoi ne l'avions-nous pas ressenti l'année précédente? Pour cette raison qu'alors notre père était absent, et que nous, les enfants, étions trop petits encore pour comprendre le renouvellement des saisons, pour le remarquer, même. Il ne pouvait être question de le ressentir.

C'est à ma mère que le printemps se révéla de la façon la plus profonde. Elle s'était mariée si tôt — à seize ans — qu'elle n'avait jamais eu le temps, jusque-là, d'être jeune.

Au sortir de l'école, elle était partie, fiancée déjà, pour la pension. Elle s'était mariée moins d'un mois après en être sortie. Habituée dès l'enfance à obéir, menée assez durement par ses parents et par parrain, chargée presque au sortir de l'enfance des soins de la maternité et des soucis d'un ménage, elle n'avait pas encore eu le temps de bien réfléchir à tout cela. Dans son double bonheur d'épouse et de mère, elle répondait maintenant à la salutation printanière et devenait jeune.

Ce qu'elle sentait, il fallait qu'elle le fît sentir. Elle n'y employait pas l'exaltation des paroles. Elle n'en avait pas reçu le don, et sa voix douce, celle de ses parents et de Tonton, lui manquait dès qu'elle avait dit deux phrases. La communication s'effectuait par un muet débordement de son âme, que trahissait la voix des larmes : à chaque émotion — même joyeuse — elles paraissaient dans ses yeux.

Qu'elle vît ou qu'elle entendit quelque chose de

beau, il lui fallait lutter contre les larmes. Elle me rendait attentif à l'appel du coucou, aux ululements de la chouette dans les bois, me racontait qu'en son enfance elle allait cueillir les premières violettes au flanc de la colline, près du Vieux-Marché, me conduisait à l'entour de la maison et, pendant ce temps, elle composait pour l'avenir le poème de l'espérance. Tout autour de la maison, au bord du talus artificiel et gazonné qui la portait, courait un agréable petit chemin. Ce petit chemin était serti d'arceaux de jonc, qui servaient à la décoration, d'une part, et de l'autre, à indiquer qu'il n'était point permis de se laisser rouler sur les pentes raides du talus. Ces arceaux me plaisaient extraordinairement. Et pourtant ma mère me promettait de leur part quelque chose de mieux encore que ce qu'on voyait déjà. « Plus tard, me dit-elle, je sèmerai sur le talus tout le long du sentier de magnifiques fleurs rouges qu'on appelle des *capucines*. Elles s'enrouleront d'elles-mêmes comme des guirlandes autour des arceaux. Tu verras, ça te plaira beaucoup ! »

Les capucines ne se sont jamais enroulées autour des arceaux. On ne les a pas même plantées, tout

ayant été changé à peu de temps de là. Cependant je ne connais pas de fleur d'un rouge plus lumineux que ces capucines qu'autrefois l'espérance de ma mère voyait fleurir autour des petits arceaux de jonc.

HAUTEURS ET LOINTAINS

Si je découvre un bleu à mon genou ; s'il se tend douloureusement aux mouvements que je fais, j'en conclus que j'ai dû me cogner, sans pouvoir me rappeler où, ni quand. Si, pendant mon enfance, à Berne, aussi souvent que je feuilletais les gravures de Louis Richter, la vue de chaque coteau dans le lointain, de chaque ligne de nuages dans le ciel, de chaque vol de pigeons me donnait le mal du pays et me faisait penser à Liestal ; si, parvenu à l'âge d'homme, j'ai vu, sans le vouloir, l'ombre nuageuse de mes *Vierges aux cloches* planer devant le Schleifenberg, qu'on découvre de Liestal, il faut qu'autrefois, à Liestal, mes yeux aient mesuré les hauteurs, qu'ils aient plongé dans les lointains ; il faut que hauteurs et lointains se soient mirés en mon âme, quand même j'ai gardé dans ma mémoire cette impression générale seulement qu'en 1849 le printemps s'est révélé à mon cœur. Au surplus, le contraste des

paysages est pour établir la chose: plus tard, à Berne, mes yeux n'ont vu rien de semblable. C'est dans les paysages du Jura, ce n'est point dans les Alpes que j'ai puisé la notion de l'atmosphère, de la lumière, de l'altitude, des lointains.

Ce dont je veux parler surtout, ce sont les hauteurs célestes, les lointains de la terre, les jeux de l'air et des nuages qu'on peut voir quand l'invisible fond d'une vallée s'éploie entre des montagnes de faible altitude et se laisse deviner à quelque voile de brume, à je ne sais quelle lumière d'autre nature qui semble rayonner des régions basses où le regard n'atteint pas.

C'est à mon retour de Waldenbourg que j'aurai vu cela pour la première fois, et la deuxième, ce fut pendant l'excursion de Berne, près de Soleure. Mais ce qui eut l'influence décisive, ce fut certainement au printemps de 1849, la lumière qui venait à nous de la vallée de l'Ergolz, entre la petite ville et le Schleifenberg, cette lumière qui venait obliquement, par-dessus la propriété de grand-père, derrière notre maison et notre jardin. Je l'ai déjà dit, je ne trouve de cela nulle trace en ma mémoire; je n'y découvre point qu'en mon enfance j'avais pris conscience de cette lumière, si je puis dire, ou que je m'en étais étonné.

Mais il est certain que dès lors mon âme avait bu l'altitude et l'espace, que toute ma vie, comme à un peintre, la coupole céleste m'a fait l'impression d'appartenir inséparablement à la figure de la terre. Il faut, n'est-il pas vrai, que d'un lieu ou d'un autre cette manière de voir me soit venue ?

C'est pour cette raison, c'est à cause de ces expériences visuelles de mon enfance que par la suite, quand je me consacrai à la poésie, ma nature m'obligea à prendre mes sujets dans le bleu du ciel :

« C'est dans le regard que vole mon esprit ; mon guide est la lumière. Le clair éther, là-haut est la source de mes chants. »

Il faut aussi qu'à cette époque, si ce n'est plus tôt même, mes oreilles aient recueilli de printanières impressions. C'est encore après coup que je m'en rends compte. L'hiver avant ma confirmation, je vis le *Freischütz* au théâtre de Bâle. Quand l'orchestre joua la valse, je sentis un frisson me parcourir. « Tu as déjà entendu cela, me dis-je, dans ta prime enfance, en un temps que tu ne te rappelles pas. » J'entendis un jour à Berne des enfants qui soufflaient dans des flûtes en écorce de saule. Le son de ces flûtes me donna la nostalgie de Liestal. Il faut en consé-

quence qu'à Liestal le printemps se soit révélé à moi de mille façons dont je ne sais plus rien. C'est à mes sens seulement que d'abord il aura parlé, sans que j'aie su y prendre garde, et puis leurs impressions, avec le temps, auront passé de l'inconscient à la conscience.

MADEMOISELLE GAÎTÉ

Au milieu des prairies, en retrait de la route, assez loin des portes de Liestal, il y avait une grange d'imposantes dimensions, près de laquelle habitait un réfugié allemand du nom de Bahrdt, qui était originaire de Wiesbaden. C'était un homme de bonne famille, cultivé, docteur en droit. Comme il avait apporté de chez lui une fortune assez rondelette, il n'eut pas besoin, pour gagner sa vie, de chercher une place à l'exemple des autres fugitifs, mais se mit à exploiter de son chef une étude d'avocat. On connaissait fort bien l'avocat Bahrdt dans tout le pays de Bâle-Campagne. Si je ne me trompe, il se rendit acquéreur de la grange et de la demeure y attenant. A l'origine, cette grange avait été pour lui le principal. Il avait ses plans sur elle. Il voulait, en compagnie du Conseiller d'Etat Begle, y organiser une entreprise de messagerie, mais cela ne se réalisa pas.

La construction de notre maison nous rendit voisins. Mon père attachait du prix au commerce de cet homme cultivé. De son côté, ma mère se lia avec sa nouvelle voisine, la sœur du docteur Bahrdt, qui habita des années chez son frère pour entretenir l'ordre, la chaleur d'un foyer, la gaîté dans ce ménage de garçon. Elle y réussit parfaitement. Dès notre installation dans la maisonnette, ils se développa d'actives relations d'amitié entre les deux familles. Il sembla un temps que le docteur Bahrdt et sa sœur fussent pour louer l'étage supérieur de notre maison. Ce projet n'eut pas de suite. Le docteur préféra construire lui-même une maison, mais cela ne changea rien à la bonne entente. Je n'ai pas eu trop d'occasions de voir le docteur Bahrdt lui-même. En revanche, Mlle Bahrdt, devenue l'amie de maman, se mît à jouer chez nous un rôle d'une importance croissante, le beau rôle de celle qui dispense l'amusement et la gaîté. Sa nature communicative et son insouciance toutes rhénanes, son entrain, sa loquacité, choses étrangères à notre pays, exerçaient sur nous une action stimulante. Son rire était contagieux. On respirait la joie de vivre dès qu'elle apparaissait dans la maison. Son éternelle bonne humeur, sa riche provision de contes, de bou-

tades et d'amusements ingénieux en firent, tout particulièrement, l'idole de nous autres enfants. Toute sa personne nous vivifiait comme le printemps incarné.

Les lieux qu'elle habitait me riaient, eux aussi, comme le printemps, surtout la petite maison de son frère, qui n'était pas achevée complètement. On avait dû poser la toiture l'automne précédent, à en croire le récit de l'inauguration, dont mon père se plaisait assez souvent à distraire notre crédulité. Pour pendre la crémaillère dans le nouvel immeuble, le docteur Bahrdt donna un grand bal. Quand les invités arrivèrent, on constata que le propriétaire avait oublié de faire bâtir un escalier qui conduisît à l'étage supérieur : on dut monter dans la salle de bal par des échelles. Quoi qu'il en soit, au printemps 1849, la maisonnette pouvait accueillir ses habitants. Elle était cependant si loin d'être entièrement aménagée qu'à chaque fois que maman me conduisait chez Mlle Bahrdt — et c'était presque tous les jours — il y avait à voir quelque chose de neuf et de beau, un jour une paroi fraîchement vernie, embaumant encore la peinture à l'huile, un autre, un miroir à cette paroi, une autre fois une guirlande de fleurs à l'extérieur, le long de la muraille, et ainsi de suite. Le chemin qui

conduisait chez notre amie était, à lui seul charmant. Au lieu de suivre la route, maman prenait derrière la maison, nous menait à travers d'opulentes prairies, en longeant de curieux petits jardins, par un sentier étroit et capricieux qu'elle avait découvert et qu'à part elle et moi seuls personne ne connaissait. Ce sentier me devint bien vite familier au point que mes rêves même me le représentaient. C'est justement grâce aux rêves qu'il acquit une valeur sentimentale, une signification spirituelle. Ce sentier secret, par où l'on allait chez Mlle Bahrdt, son accueil amical et riant dans la maisonnette joyeuse, éclatante, toute inondée de soleil, m'ont laissé dans le cœur comme la lumière du printemps. Dans mon souvenir, Mlle Bahrdt est la fée du printemps.

L'ÉMIGRATION A BERNE

L'ESPRIT D'INITIATIVE

L'ÉTÉ qui s'avançait me trouva gaillard, vigoureux, courageux et entreprenant. L'entreprise capitale fut la découverte de Liestal. Jusqu'alors, le champ de mes explorations s'était borné à la partie du monde qui s'étend en deçà de la Porte-d'en haut, à la contrée qui entourait la brasserie et notre propre maison, avec des incursions vers le Gestadek, que l'on atteint de ladite Porte-d'en haut, en faisant un détour pour éviter la ville. Je n'étais allé que rarement dans la petite ville elle-même. Je me mis donc à prendre assez fréquemment telle ou telle région de Liestal pour but de mes voyages pédestres. Je ne partais point seul : ma confiance en mes forces n'allait pas si loin encore (je venais d'avoir quatre ans ce prin-

temps même). J'allais en compagnie d'Agathe et quelquefois de ma mère, voire en celle de mon père. C'était toujours le Gestadek qui était le but de la plupart de nos excursions : on y était un peu comme à la campagne. Je pus alors le scruter dans ses moindres détails. J'eus lieu de m'en féliciter, car je fis la découverte, dans une rue voisine, d'une cousine à moi — j'ai oublié son nom, et c'est grand dommage — qui habitait sous terre. De la rue on accédait à son logement en descendant un escalier. Cette cousine, comme toutes les cousines, avait toujours, il va sans dire, des raisins de Corinthe à vous offrir. Elle devint, cet été-là, ma plus grande amie à la suite de Mlle Bahrdt. Je retournai chez elle chaque fois qu'on me conduisit au Gestadeck.

Il y avait aussi la scierie, grandiose, mais dangereuse, à côté de la caserne. J'y vins bien des fois et plus j'y demeurais, plus je prenais le goût d'y retourner souvent. C'est là qu'habitait une petite troupe d'enfants qui m'invitaient à jouer et me conduisaient partout dans ces vastes locaux pleins de mystère, au-dessus, à côté des eaux mugissantes et des scies qui faisaient grand bruit. Plus haut que le Gestadeck et que la place d'armes, à l'écart, sur une colline, se

trouvait à cette époque le terrain d'exercices des gymnastes. Sur ce terrain où, vingt ans plus tard, j'ai vécu la scène initiale de mon «Prométhée», par laquelle me furent révélés mes dons poétiques, je passai dans la société d'Agathe une après-midi longue et assez peu récréative. J'étais assis sur un banc, sous un tilleul. Je regardais en l'air et mesurais l'inépuisable, la merveilleuse richesse de son feuillage. Depuis ce jour, j'ai conservé une certaine considération pour l'homme qui peut dessiner un arbre. Dans la petite ville, c'est papa qui me présentait au cours de ses promenades à ses connaissances — et tout le monde à peu près était de ses connaissances. Il les trouvait à leur porte, sur le seuil de leur boutique, et partout on lui faisait bon accueil. Je me suis fait alors un nombre d'amis considérable parmi la population de Liestal.

Ils me gardèrent fidèlement dans leur souvenir, alors que, moi, je les oubliai complètement après mon départ. Combien de fois par la suite ne m'est-il pas arrivé qu'à Liestal un vieux bonhomme, une vieille bonne femme, m'interpellât pour me dire: «Vous ne nous connaissez donc plus ? Nous étions cependant si bons amis, du temps que vous n'étiez encore qu'un petit garçon ! »

La place d'armes, dans le bas, à côté de la caserne, présenta cet été-là un attrait tout particulier. On y voyait d'élégants colonels fédéraux, tout de vert habillés, qui présidaient aux évolutions des troupes et faisaient la critique du commandement. C'est pour eux que j'en tins alors. Quand on me demandait : « Que veux-tu être quand tu seras grand ? » je ne répondais plus, comme autrefois : « Je veux être un colonel Sulzberger », mais « un colonel fédéral ».

Le colonel Sulzberger eut encore dans ma pensée un autre rival, qui le fit pâlir, en la personne du tambour-major Gerster, géant du canton et couronnement de la création. A vrai dire, mon espérance n'atteignait pas si haut. Je renonçais en poussant des soupirs à me voir jamais si grand que le tambour-major Gerster de Gelterkinden. J'étais certes plus grand que les autres enfants de mon âge, mais je n'étais pas, hélas ! deux fois plus grand. On ne devrait jamais désespérer. Par la suite, j'ai été tambour-major tout de même, tambour-major des cadets de Bâle.

SCHŒNTHAL

Les voyages pédestres à Schœnthal, que mon père entreprit de plus en plus souvent avec moi — et à la fin presque chaque jour — firent passer tout le reste à l'arrière-plan. Il allait à Schœnthal pour voir un M. Schafter, qui était employé dans la fabrique de mon parrain, M. Stehle, de Bâle. Ces voyages avaient pour moi un multiple attrait. En premier lieu, cela me donnait une plus haute conscience de moi-même, de pouvoir, à l'aller et au retour, parcourir à pied un si long chemin (Schœnthal était à une demi-heure de chez nous) sans me sentir ensuite le moins du monde fatigué. Puis il y avait à mi-distance une ferme enclose d'une grille et, dans la cour de cette ferme, un homme en uniforme (un invalide?) ; ce n'était pas tout à fait un soldat, mais il s'en fallait de peu. Chaque fois que nous passions par là, il nous honorait, mon père et moi, d'un salut qui me faisait chaud au cœur. A elle seule, cette demi-caserne,

qu'on appelait le Vieil Hôpital, me donnait le goût de ces excursions. Il y avait de nouveau quelque chose de beau, quand, dans le voisinage de Schœnthal, on quittait la grand'route, pour descendre par le sentier à droite. Ce petit chemin était incomparablement plus joli qu'aucun autre qui fût. Il était propre et lisse comme le plancher d'une chambre. A gauche, sur la hauteur où passe la route nationale, verdoyait une prairie en forte pente, couronnée d'un petit bois touffu. Ensuite, à Schœnthal, c'étaient les deux fabriques bâloises de M. Bœgle et de M. Stehle, avec leurs jardins seigneuriaux et leurs belles maisons de campagne, avec leurs délicieux ruisseaux et les petits ponts qui les enjambaient. Que je n'oublie pas M. Schafter lui-même, qui me plaisait parce qu'il était vif et poli, qu'il s'habillait comme à la ville, et que je le tenais pour le meilleur ami de mon père. Il ne s'agissait pas, en réalité, d'une affection si cordiale, mais de simples relations d'affaires. Mon père avait conçu le projet de fonder avec M. Schafter un commerce de vins.

Au retour, il y avait pour finir, quelque chose de fabuleux. Nous ne prenions pas pour nous en retourner le sentier par lequel nous étions venus : nous

grimpions tout droit la côte qui s'élève au-dessus de Schœnthal, jusqu'à rejoindre la grand'route. En suivant celle-ci, on atteignait à gauche un bouquet d'arbres que mon inexpérience prenait pour une forêt. Mais une forêt débouchant sur la route même et, pour ainsi dire, dans la vie de tous les jours, cela présentait pour moi quelque chose d'incroyable et de vraiment fabuleux. Chaque fois que je passais là, c'était avec une émotion nouvelle ; je jetais un regard d'étonnement sur ces arbres énigmatiques qui, du pays de légende, avaient poussé jusqu'au bord même de la grand'route, et mes rêves, la nuit, me reproduisaient ce mystérieux coin de terre, près de Schœnthal, où, par-dessus la lisière du chemin prosaïque, que suivent les charrettes des paysans et la voiture de la poste, la forêt se dressait en personne. Bien entendu, mon imagination n'y situait point de contes : ce bouquet d'arbre n'avait pas étonné le futur poète, mais un dessinateur né. J'étudiais la structure de ces arbres, je distinguais ce bouquet de tous ceux que j'avais pu voir jusqu'alors et je puisais toutes les impressions que mon âme y pouvait trouver.

Mais un jour, comme une fois de plus j'exprimais

devant ma mère la joie que me donnaient ces excursions de Schœnthal, je l'entendis qui disait, pensive, pour elle-même plus que pour moi : « Finis les voyages à Schœnthal, puisque nous partons pour Berne. »

DU NOUVEAU

L'ÉTÉ, avec ses projets d'avenir, était comme rongé par les vers. Depuis le début de l'année il y avait quelque chose en train. Mon père s'était fait beaucoup d'amis parmi ses collègues de la Constituante. La plupart d'entre eux occupaient maintenant de hautes charges dans le nouvel état fédératif et ils n'oubliaient pas Spitteler. En particulier, le chef du département des finances, comme on dit en Suisse — le ministre des finances, dirait-on ailleurs — conseiller fédéral Munzinger, ne pouvait plus se passer de lui. Ses lettres cordiales le pressaient de s'en revenir à Berne. La place de trésorier de la Confédération était vacante et, au jugement de M. Munzinger, il était désigné pour la remplir. Mon père se défendit longtemps ; enfin, il se laissa convaincre par les fortes raisons de son ami et il autorisa M. Munziger à patronner sa candidature auprès du Conseil fédéral. Il fut nommé d'une seule voix et reçut l'ordre d'en-

trer dans ses nouvelles fonctions le 1er juillet, c'est à dire avant huit jours. Il fut donc obligé de quitter Liestal à la hâte pour s'établir à Berne et, avant toute autre chose, de présenter sa démission de ses fonctions cantonales. Cela fut expédié immédiatement à la satisfaction générale. Le transfert précipité de notre résidence nous causa, par contre, beaucoup d'énervement et de soucis. Que faire de la maison ? Que faire du mobilier et de tout ce que nous ne pouvions ni ne voulions emporter ? Mon père avait en cave, par suite de l'entreprise qu'il projetait avec M. Schafter, une énorme provision de vin. C'est surtout pour s'en débarrasser qu'il eut recours à une vente aux enchères. Un locataire se présenta pour la maison et le souci nous en fut également enlevé.

On en vint alors aux visites d'adieu. Je n'ai gardé le souvenir que de celle que nous fîmes à Mlle Bahrdt. Elle me fit cadeau d'une ravissante petite boîte bleue, d'un bleu immaculé, ineffable, strié de belles lignes brisées couleur d'or, et elle nous promit, en outre, de venir nous rendre visite à Berne. La petite boîte me causa de la joie, mais, pour le reste, je ne savais pas trop ce qu'il fallait penser de cette émigration. Devais-je m'en réjouir, ou non ? En vérité, je serais demeuré

très volontiers à Liestal. Tout s'y présentait maintenant sous de si engageantes couleurs ! Il y avait les colonels et le tambour-major sur la place d'armes ; il y avait Schœnthal, M. Schafter, la forêt à côté de la grand'route, la cousine aux raisins secs dans sa demeure troglodytique du Gestadeck, et bien d'autres choses encore.

D'autre part, il y avait l'éléphant de Berne, que j'aurais revu avec plaisir, sans compter que le changement est toujours agréable, que cela donne de la vie — et que, de plus, Agathe venait avec nous.

Pour tout dire, je n'y pensais pas beaucoup ; je prenais ce que me donnaient mes parents — les parents savent ce qu'ils ont à faire, et puis, moi, tout me convient, du moment qu'il se passe quelque chose — et j'attendais patiemment l'imminente vente aux enchères. A elles seules, toutes ces dispositions étaient réjouissantes, qu'on prenait à cet effet. Dans la grange de grand-père, où la vente devait avoir lieu, on avait entassé les meubles en véritables châteaux, ce qui avait un peu l'air d'un jouet monstrueux. « C'est tout de même quelque chose de joyeux, dis-je à ma grand'mère, qu'une vente à la criée ! » « Oh ! non, soupira-t-elle, il n'y a là rien de gai. » L'idée de la sépa-

ration l'impressionnait péniblement, et ma mère plus encore. Mais que savais-je, moi, de la tristesse des adieux ? qu'est-ce que j'y comprenais ? que pouvais-je en pressentir ? Je pensais uniquement à ce qui allait se passer lors de la vente aux enchères dans la grange de grand-père et de Tonton. Je me représentais cette vente mystérieuse comme une allègre festivité, comme une distribution de cadeaux de Noël à toute la population de Liestal.

L'ÉMIGRATION

Il ne me fut pas donné de voir la vente dont je me promettais tant de plaisir. On convint, en effet, que mon père, qui devait partir le premier, parce que son entrée en fonction ne souffrait aucune remise, me prendrait avec lui jusqu'à Waldenbourg et m'y confierait à Salomeli pour quelques jours, jusqu'à l'arrivée de maman, de mon frère et d'Agathe, qui accompagnaient le mobilier.

Ainsi donc, un matin, papa me poussa dans la voiture de poste et nous quittâmes Liestal. Je ne fus même pas effleuré par la tristesse des adieux. Je n'avais conscience en ce moment que d'une chose : je pouvais retourner chez Salomeli, dans mon cher Waldenbourg. C'était un petit voyage, et mieux encore : un voyage d'agrément. Mon père se fût bien gardé de me rendre attentif par un mot à l'importance de l'heure. Il avait horreur de la sentimentalité. Je ne me rendais nullement compte que le destin fût

assis à côté du postillon : il le constatait avec plaisir.

La voiture fit halte assez longtemps aux bains de Bubendorf. Pendant ce temps, on me laissa faire tout seul un voyage d'exploration dans la forêt qui monte au flanc de la montagne, au-dessus du jeu de quilles. Elle est aménagée comme un parc et l'on y trouve des bancs pour s'y reposer. A l'instant, je me trouvai si bien que je ne la quittai qu'à regret, quand les appels de mon père me firent redescendre pour continuer notre voyage. Au point de Bubendorf, à l'endroit où le paysage nous avait fait, à ma mère et à moi, une si étrange impression, mon père, toujours positif, dit en élevant la voix : « Par ici, l'on arrive à Bubendorf. » A Hœllstein, il me donna des détails sur les ravages que le ruisseau, par ses débordements, avait causés des années auparavant. Avant d'arriver à Waldenbourg, il me fit remarquer la grande propriété de Jœri, l'hôte du Lion : « Toute la forêt que tu vois là-haut lui appartient. » A Waldenbourg, nous mîmes pied à terre tout au bas de la petite ville, vers l'église, pour y attendre Salomeli. Je la vis accourir à petits pas précipités ; mon père me remit à elle et, après des adieux écourtés, continua son voyage avec la voiture.

Ainsi, j'étais de nouveau chez ma chère Salomeli : c'est dire que j'étais heureux et content. Je l'accompagnai tout d'abord chez un garde-forestier. Il y avait là, dans une niche à chien devant la maison, un jeune renard qu'on tenait à la chaîne. Quand je l'eus suffisamment admiré, elle me conduisit chez elle, saluer tante Tschopp et Petite-sœur, Et puis, je ne sais plus ce qui se passa pendant la journée, les deux jours, peut-être, que je vécus à Waldenbourg. Une chose est certaine, c'est mon bonheur tant que j'y fus, bonheur tel qu'on dut presque employer la force pour me faire monter dans la voiture quand maman fut arrivée et qu'il s'agit de poursuivre notre voyage du côté de Berne. Il fallut, pour me persuader enfin d'y prendre place, que Salomeli nous accompagnât jusqu'à Langenbrugg. C'est lors de ce passage à Langenbrugg que ma bisaïeule m'aura donné cette bénédiction dont j'ai conservé une mémoire si vive. Le souvenir ne me montre qu'une image, il ne m'indique pas le nombre d'années qui me séparent de cette scène. Mais la réflexion me la fait reporter à ce moment. Cette émigration de toute la famille donnait à l'aïeule, si vieille, et de plus infirme, la raison et l'occasion de prononcer des paroles d'une teneur aussi pathétique. Quel

que soit, d'ailleurs, l'instant où ils furent exprimés, les vœux de l'arrière-grand'mère se sont réalisés. A côté de bien des peines, qui ne sont épargnées à personne, les deux enfants à qui fut donnée cette bénédiction ont... mais, pardon, je prends la liberté de ne point terminer cette phrase.

A Balsthal, nous avons déjeuné avec M. Schenker, en plein air, devant sa maison, entre deux grenadiers dans des caisses. Depuis notre précédent passage, M. Schenker était devenu préfet du district et il habitait au milieu du village. Pendant qu'on apprêtait le repas, je vis égorger un poulet pour la première fois de ma vie. Ce fut horrible! On lui ouvrit le bec et on lui plongea un couteau dans la gorge.

Et puis, plus rien. Je n'ai pas le moindre souvenir de tout le reste du voyage. Cela tient probablement à ce que nous roulions dans une voiture fermée, pleine de monde et d'ustensiles, où il ne nous était pas possible de regarder au dehors.

Quand je m'éveillai, le lendemain, j'entendis un bruit si assourdissant que, d'abord, je crus être dans la scierie du Gestadeck. Je n'étais pas dans la scierie de Liestal : j'étais dans la fabrique de MM. Nægeli et Rieter, à Hollingen, près de Berne.

LE MAL DU PAYS

Après six mois de séjour à Berne, nous autres enfants en avions adopté déjà la langue, alors que nos parents conservaient le dialecte natal. Par la suite, nous nous sommes, mon frère et moi, si complètement *bernisés*, si je puis dire, que plus tard, à Bâle, nos condisciples nous tenaient pour des Bernois, et que, les premiers temps, notre accent faisait la joie des maîtres et des élèves. Nous ne parlions pas l'allemand de l'Emmenthal d'un Gotthelf ou d'un Lœsli, mais l'allemand de Berne-Ville d'un Tavel ou d'un Greyerz.

Au plus profond de nous-mêmes, cependant, dans notre cœur, nous étions toujours de Bâle-Campagne. Les milliers et les milliers de souvenirs de tout ce que nous y avions vécu pendant nos quatre premières années brillaient trop vivement dans notre mémoire. Nous avions une trop intime conscience des liens qui nous attachaient à nos grands-parents, à nos cousins

à tous les degrés, nous y avions trop laissé d'amis, de connaissances et de bienfaiteurs, pour nous en pouvoir affranchir. Dès la première heure du séjour à Berne, nous nous y sentîmes comme des *absents* et bientôt comme des bannis.

Avec le temps, la nostalgie, le mal du pays s'empara de nous, forma le fond de notre âme. Les années ne l'atténuèrent point. Au contraire, il se dessina toujours plus distinct dans notre conscience. Nous ne connaissions pas plus les mots «mal du pays» que nous ne comprenions le mot «patrie». Tel n'était point le cas pour notre mère, dont les yeux brillaient parmi les larmes quand nous chantions de toutes nos forces, bien tranquillement : «La patrie est au-dessus de tout». Nous ne comprenions pas les mots, mais nous connaissions la chose, cette brûlante nostalgie des êtres chers et des lieux familiers.

Il y avait un mot que notre nostalgie soupirait dans nos veilles et dans nos rêves aussi. Ce mot, c'était : *Liestal.* Nous ne voulions pas désigner par là la petite ville, à laquelle ne nous liaient que des souvenirs relativement insignifiants, mais, avant tout, les êtres aimés qui l'habitaient, la grand'mère, le grand-père, Tonton ; puis, en second lieu, la maison où ils

vivaient et ses alentours, c'est-à-dire la brasserie. Quand à la maisonnette de notre père, tout ce qu'elle avait contenu de cher, maman, papa, Agathe, nous avait suivis à Berne. Maintenant, des étrangers y habitaient; notre cœur la tenait pour vide. Quand nous retournions là-bas, les vacances venues, nous ne l'honorions même pas d'un regard.

On ne se représentera qu'avec beaucoup de peine à quel point de véhémence atteignait notre mal du pays. Qu'on veuille bien remarquer qu'il s'agit de petits enfants, et que la légende raconte qu'ils ne vivent qu'au jour le jour. Parmi toutes les preuves que je pourrais donner, lesquelles choisir, et par laquelle commencer? Une promenade à l'Enge, but préféré de nos excursions, comblait notre cœur de mélancolie, parce que, de là, on découvre l'Aar, qui coule dans la direction de Liestal. Dans la rue de la Justice, à l'angle gauche, en face de l'Hôtel de Ville, à côté de la pharmacie Muller, il y avait une maison dont l'aspect ne différait point de celui des maisons voisines. Mais, de la cour de cette maison partait la diligence de Liestal, et, à ce que papa nous apprit, elle ne partait pas une ou deux fois l'an, mais bien tous les jours. Il y avait ainsi des chevaux, et même

des hommes, un cocher, un conducteur, qui pouvaient, heureux mortels, faire chaque semaine le voyage de Liestal. Pourquoi donc, si la chose est possible, tout le monde ne part-il pas pour Liestal chaque semaine ? Et, à défaut des autres hommes, nous, du moins, pourquoi n'y allions-nous pas ? Une affreuse tristesse nous abattait quand une circonstance quelconque nous rappelait cette diligence. Le mieux était de n'y point penser. Un jour, en compagnie de nos parents et d'autres personnes, nous allâmes nous promener en voiture dans les environs de Schœnbuhl. Nous savions que Schœnbuhl était la première station de la poste sur le chemin de Liestal et, le plus sérieusement du monde, nous avons demandé de poursuivre jusque-là, puisque nous étions déjà sur la route, et nous n'avons pu comprendre pourquoi tout au contraire c'est du côté de Berne qu'on s'en retourna. Il en fut de même quand, plus tard, nous fîmes un petit voyage scolaire au Weissenstein. D'une hauteur qui domine Soleure, un maître nous montra le massif du Hauenstein. « C'est par là qu'on va à Langenbrugg et à Liestal », annonça-t-il. Eh ! bien, alors ? Si c'est le chemin de Liestal, pourquoi n'y pas aller plutôt que sur ce Weissenstein où nous n'avons que faire ?

Pendant le jour, les soucis, les plaisirs quotidiens refoulaient à l'arrière-plan notre nostalgie. Mais, de temps en temps, quels rêves, la nuit !

Quand au matin, mon frère me disait, ou que je lui disais : « J'ai rêvé de Liestal », nous nous comprenions et c'étaient des soupirs. C'est surtout la commune nostalgie qui nous enseigna l'amour fraternel. Il arrivait bien que tel ou tel des chers abandonnés vînt à Berne nous rendre visite, et ces visites qui apaisaient notre cœur, nous les saluions avec les transports d'une joie rayonnante. Pourtant, ce n'était qu'une consolation, ce n'était point l'accomplissement de nos vœux. La venue de l'un d'eux attisait notre désir de les revoir tous.

Une seule chose nous donnait presque le bonheur. C'était le voyage à Liestal, aux vacances, quand on nous le permettait — et on nous le permit presque chaque année une fois. Comme le cœur alors nous battait ! Dans quelle alternative d'angoisse et de félicité nous passions les jours, les heures qui précédaient le départ ! quelle fiévreuse impatience ! Quelle peur jusqu'à la dernière minute qu'un obstacle ne vînt tout gâter ! Une fois, mon frère se réjouit avec une ardeur si folle, dans la nuit qui précéda le départ,

que le matin il se déclara malade et qu'il fallut renoncer au voyage. Je ne le lui ai pas encore complètement pardonné.

La route qui mène à Liestal devint pour nous la voie sacrée, et cela était naturel, puisqu'elle conduisait au bonheur! Comme nous en connaissions bien tous les détails! A Schœnbuhl, près de l'hôtel, quand, après un certain tournant, on avait pris la direction d'Utzendorf et de Jegisdorf, alors on était sauvé! Rien ne pouvait plus nous rappeler. Mais il ne fallait pas se tromper, c'était bien là le point critique, car de Schœnbuhl partaient une quantité de routes, et dans toutes les directions, entre autres dans celle de Bienne. Une route de Bienne! mais, pourquoi donc, s'il vous plaît? Y a-t-il sur la terre des gens assez stupides, assez bornés, discernant assez mal où est le bonheur pour se rendre à Bienne quand ils peuvent aller à Liestal? On a peine à le croire; mais il y a toute apparence qu'il en soit ainsi. Passé Schœnbuhl, il fallait faire provision de patience, car c'était bien ennuyeux jusqu'à Soleure! A Soleure, on avait abattu la moitié du chemin. De tout loin, Durrenmuhle et la Cluse nous envoyaient comme le premier salut de la terre natale. Et puis, c'est Langenbrugg! L'aïeule y

demeure ; c'est déjà quelque chose et, sinon ce que nous attendons, du moins le signe que nous n'en sommes plus éloignés. Le jardinet de Jœri, en revanche, et les ruines du château de Waldenbourg, c'est déjà la moitié de Liestal ! Haut le cœur, maintenant, et ouvrons bien les yeux ! Mais pourquoi de Waldenbourg à Liestal, cette route si longue encore, — et contre toute raison — cette route qui n'a jamais de fin ? Quelle utilité cela peut-il bien avoir ? Mieux vaut n'en pas faire l'épreuve. Enfin quelqu'un dit : « Voyez-vous là-bas le clocher de Liestal ? » Mon impatience alors danse la polka de la délivrance.

La première fois qu'on nous permit d'aller à Liestal, aux vacances, le lendemain de notre arrivée, dans un demi-sommeil, je promenai ma main sur le papier de ma chambre pour sentir s'il était vrai, s'il était indubitable que je ne rêvais pas, si, dans la réalité tangible, objective, je goûtais la béatitude de me réveiller dans le véritable Liestal, à la brasserie, auprès de grand-père, de grand'mère, de Tonton et de tout ce qui guérit le cœur.

TABLE DES MATIÈRES

PRINTEMPS DEDANS, PRINTEMPS DEHORS

L'ÉMIGRATION A BERNE

LAUSANNE — IMPRIMERIES RÉUNIES